

Le limier

Roger Poirier

La Plume d'Or

Table des matières

Chapitre I	5
Chapitre II	8
Chapitre III	11
Chapitre IV	12
Chapitre VI	18
Chapitre VII	20
Chapitre VIII	22
Chapitre IX	25
Chapitre X	27
Chapitre XI	30
Chapitre XII	34
Chapitre XIII	36
Chapitre XIV	37
Chapitre XV	39
Chapitre XVI	40
Chapitre XVII	41
Chapitre XVIII	45
Chapitre XIX	46
Chapitre XX	48
Chapitre XXI	50
Chapitre XXII	53
Chapitre XXIII	55
Chapitre XXIV	61
Chapitre XXV	63
Chapitre XXVI	69
Chapitre XXVII	74
Chapitre XXVIII	75
Chapitre XXIX	77
Chapitre XXX	79
Chapitre XXXI	82
Chapitre XXXII	84
Chapitre XXXIII	85
Chapitre XXXIV	86
Chapitre XXXV	87
Chapitre XXXVI	91
Chapitre XXXVII	97
Chapitre XXXVIII	101
Chapitre XXXIX	102
Chapitre XL	104

Le limier

Roger Poirier



Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Titre: Le limier / Roger Poirier.

Noms: Poirier, Roger, 1956- auteur.

Identifiants: Canadiana (livre imprimé) 20189431474 | Canadiana (livre numérique) 20189431482 | ISBN 9782924849620 (couverture souple) |

ISBN 9782924849637 (EPUB) | ISBN 9782924849644 (PDF)

Classification: LCC PS8631.O375 L56 2019 | CDD C843/.6—dc23

Nous reconnaissons l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Fonds du livre du Canada (FLC) ainsi que celle de la SODEC pour nos activités d'édition.



Couvert avant : Shawn Foster, M.L. Lego

© Roger Poirier, 2019

Dépôt légal – 2019

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés. Toute reproduction d'un extrait de ce livre, par quelque procédé que ce soit, est strictement interdite sans l'autorisation écrite de l'éditeur.

Imprimé et relié au Canada

1^{re} impression, mars 2019

Chapitre I

Il faisait encore beau, ce matin-là. Le soleil, bien qu'il éclairât déjà le dessus des toits, n'était pas tout à fait levé. D'où il se tenait, Burton Langlais bénéficiait d'une vue imprenable. Sa maison, située au faîte d'une falaise, surplombait tout le quartier est de cette petite ville. Pour la saison, le temps était magnifique et il voulait en profiter.

Assis sur le balcon arrière, une véranda qu'il avait fait ajouter à sa demeure cinq ou six ans plus tôt, Burton savourait son premier café de la journée. Bien que cet agrandissement lui eût coûté plus cher que prévu, il ne l'avait jamais regretté.

Il adorait se lever tôt, très tôt, avant que les bruits quotidiens de la vie se fassent entendre. Tous les matins, même l'hiver, il s'installait sur son balcon où il somnolait en écoutant le souffle du vent et en humant l'air matinal chargé d'humidité. Il inhalait les odeurs de mousse et de sapinage que lui apportait la légère brise venue du petit boisé situé juste au bas de la falaise qui délimitait son terrain arrière. Il écoutait le chant des oiseaux qui revenaient à la vie et se désaltérait de la pureté de l'aube. Pendant ces moments, qu'il qualifiait de féériques, il avait l'impression de renaître.

Son ami canin d'à peine un an se tenait à ses côtés. Lui aussi regardait en silence le lever du soleil. Tout ce qu'il désirait, c'était une attention par-ci par-là de la part de son maître, ce que ce dernier lui dispensait avec munificence. Tous les jours, il passait du temps avec lui ; une heure chaque matin, assis tranquille sur la véranda pendant que l'astre solaire émergeait à l'horizon, puis une autre heure à son retour du travail, avant le repas de fin de journée. En soirée, les deux complices s'offraient une longue marche pour se tenir en forme, le jogging étant terminé depuis plusieurs années pour Burton. Au cours de ces promenades qui duraient bien deux heures, ils en profitaient pour se tirailler.

Son café terminé, Burton se leva et alla se doucher. Il laissa couler l'eau froide sur son corps pour bien réveiller ses muscles, puis se rasa et passa un pantalon. Torse nu, il se rendit à la cuisine et prit une deuxième tasse de ce nectar qu'il aimait tant. Après avoir fait griller deux tranches de pain, il y étala une généreuse portion de beurre qu'il recouvrit de confiture de bleuets. Il aimait que le goût du beurre se distingue en bouche, à travers les saveurs de ce petit fruit.

Il se versa une troisième et dernière tasse de café, puis s'installa sur le balcon pour déguster son petit déjeuner, tout en survolant les dernières nouvelles sur sa tablette électronique. Lorsqu'il eut tout savouré et tout lu, il déposa sa faïence dans le lave-vaisselle, après l'avoir rincée méticuleusement. Ceci fait, il retourna à sa chambre pour terminer de s'habiller. Il voulait arriver au bureau un peu plus tôt ce matin, car il devait finaliser la préparation d'un exposé pour 9h30.

En sortant, il appela Rex qui somnolait à l'arrière de la maison, attendant que son maître ait terminé sa routine matinale. Lorsque le canin le rejoignit, Burton le caressa en lui confiant la garde de la propriété pendant son absence. Puis, il s'assura que la provision d'eau fraîche de l'animal était suffisante avant de monter dans sa voiture et de quitter le domicile. Le chiot n'abandonnait jamais le terrain en l'absence de son maître.

Pendant le trajet, Burton se rappela qu'il devait inscrire Rex auprès de la municipalité. Lorsqu'il l'avait choisi à l'Agence de la protection des animaux, on lui avait mentionné qu'il devait se rendre aux bureaux de la Ville pour acheter une médaille d'identification. Comme c'était sa première mascotte et qu'il doutait de sa décision d'adopter un chien, il voulut attendre, le temps de voir comment se déroulerait sa cohabitation avec l'animal. Or, maintenant qu'il s'y était attaché, il allait devoir s'en occuper.

Selon son chronomètre, il lui fallait habituellement quarante-sept minutes pour atteindre le stationnement de son bureau. Mais puisqu'aujourd'hui il était parti plus tôt qu'à l'habitude, il n'eut besoin que de trente-neuf minutes trente-six secondes. Il faut dire aussi qu'à cette heure matinale, le trafic était plus léger. Ensuite, il utilisa les sept minutes vingt-trois secondes habituelles pour entrer dans l'immeuble, monter les trois étages et rejoindre son poste de travail.

En entrant dans les locaux de la société, il croisa Alice Wallace qui venait de préparer du café.

— Bonjour, monsieur Langlais !

— Bonjour, Alice. Comment allez-vous ce matin ?

— Je me sens bien, comme à tous les jours. Avez-vous besoin de quelque chose pour terminer votre dossier ?

— Non, je ne pense pas. J'ai toutes les informations nécessaires. Merci, Alice.

Puis, d'un pas décidé, Burton se rendit jusqu'à son poste. La journée se passa comme il l'avait anticipée,

sans ennui et bien remplie.

À son retour à la maison, il gara sa voiture, comme toujours, du côté gauche de son espace de stationnement. Il descendit et caressa Rex qui était accouru vers lui pour l'accueillir, fébrile à ses attentions et heureux qu'il soit enfin rentré.

— Salut, mon beau chien ! Tu ne t'es pas trop ennuyé ? Que dirais-tu si je changeais de vêtements et que nous allions nous promener tout de suite plutôt qu'après le souper ?

Il lui donna de l'eau fraîche pour qu'il se désaltère avant la promenade, puis alla enfiler des habits plus appropriés. Lorsqu'il ressortit de la maison, il appela Rex.

— Viens, mon chien ! On va modifier nos habitudes, aujourd'hui... Nous allons marcher vers le parc et profiter d'un nouveau paysage.

Ils prirent donc cette direction et s'offrirent une randonnée de deux heures.

À leur retour, Burton laissa Rex l'accompagner à l'intérieur. Il aimait sa compagnie. Le chien se tenait près de lui et avait la permission d'aller et venir partout, sauf dans la salle à manger et la chambre à coucher, lieux que Burton se réservait.

Exceptionnellement, ce soir-là, Burton se prépara un repas digne d'un roi. Après tout, c'était grâce à sa présentation que son employeur allait obtenir un important contrat. De ce fait, il était persuadé qu'il se verrait gratifié d'une augmentation pour son excellente contribution. Il pouvait donc anticiper et fêter l'événement.

Le repas terminé, la coupe de vin quotidienne appréciée, la vaisselle lavée et rangée, il s'installa sur le balcon arrière pour savourer un scotch de 18 ans d'âge... Une dernière petite douceur pour souligner cette journée tout à fait réussie. Rex était couché à côté de lui, subissant ses verbiages qu'il ne comprenait pas, mais que son maître, comme à son habitude, lui dispensait sans ambages. Ce dernier commençait toujours par parler de son travail, pour ensuite dévier invariablement vers un souvenir qu'un événement de la journée lui avait rappelé. Il avait un tempérament nostalgique et Rex se résignait à le souffrir.

Soudainement, d'un geste vif, le chien releva la tête et dressa l'oreille. Voyant cela, Burton s'arrêta de baragouiner au milieu d'une phrase et tourna la tête vers lui. Rex se leva à moitié et grogna légèrement. Quelque chose n'allait pas. Cet animal ne grognait presque jamais et n'aboyait que pour jouer ou prévenir d'un danger.

Alerté, Burton décida d'aller jeter un coup d'œil afin de s'assurer qu'il ne se passait rien d'anormal. Lorsqu'il le vit se lever, Rex, interprétant ce mouvement comme un signal, partit devant. Arrivé au coin de la maison, il se mit à japper et recula quelque peu. Après s'être dépêché de le rejoindre, Burton fut surpris de voir un homme qui s'était immobilisé à quelques mètres, le regard rivé sur Rex. Suite à une légère hésitation, l'étranger demanda :

— Excusez-moi, monsieur, il est dangereux votre chien ?

— Seulement si vous faites le malin, rétorqua Burton.

— C'est juste que j'aurais besoin d'un cric pour réparer une crevaïson.

— Bien sûr, répondit Burton. Rex, reste calme.

Burton se dirigea alors vers la remise, son visiteur sur les talons. Rex cessa d'aboyer, mais continua de grogner légèrement. De toute évidence, il n'aimait pas ce monsieur.

Au moment où le maître des lieux ouvrit la porte, le type sortit une petite matraque de sa poche et s'en servit pour l'assommer. Du coup, Burton tomba tête première dans le cabanon.

Rex réagit immédiatement et attaqua. L'individu, qui ne s'était pas suffisamment méfié, fut pris de court. Le chien en profita pour le saisir à la cheville droite et le mordre féroce. Il lui déchira la chair, jusqu'à la faire saigner. Réagissant à la douleur, l'homme se pencha pour porter les mains à son pied, plaçant sa gorge et son visage à la portée de la bête. Sans hésiter une seconde, celle-ci chargea de nouveau. Dans un mouvement instinctif, pour se protéger, le type se projeta vers l'arrière. Ce faisant, son dos heurta violemment le cadre de l'entrée de la remise, ce qui fit tomber une barre de fer qui y était appuyée. Sans perdre de temps, Rex attaqua encore. Il lui mordit le bras gauche en enfonçant bien profondément ses crocs dans la chair, alors que l'intrus était assis sur le sol, à moitié sonné. Se débattant et luttant avec désespoir, ce dernier réussit tout de même à se redresser, à soulever le chien et à commencer à tourner en rond pour essayer de lui faire lâcher prise.

Rex tenait bon, jusqu'à ce que l'agresseur utilise sa main libre pour le frapper dans les côtes. Surpris, Rex ouvrit la bouche et échappa sa proie. Le mouvement circulaire engendré par les tournolements le projeta vers la falaise dont ils s'étaient rapprochés pendant la lutte. Précipité du haut de l'escarpement, l'animal chuta d'une dizaine de mètres, atterrit sur une vieille souche et cessa de bouger.

Étourdi et saignant abondamment, l'inconnu ramassa sa matraque puis, tout en boitant de façon inquiétante, s'élança vers son véhicule, garé à deux cents mètres de la maison de Burton.

Chapitre II

Les arbres et les buissons défilaient rapidement de chaque côté. Avancant au pas de course depuis près de trente-cinq minutes, Paige tenait encore un très bon rythme. Elle joggait tous les matins, sans exception. Les jours de semaine, elle se limitait à quarante-cinq minutes, mais les samedis et les dimanches, elle augmentait la durée à plus de deux heures : quarante-cinq minutes de course, puis une heure quinze d'exercices.

Ce matin, elle avait décidé de changer son parcours. Elle avait repéré, depuis longtemps, une petite rue au pied d'une falaise située dans son quartier, mais ne l'avait encore jamais empruntée, ne sachant pas où elle la conduirait. Aujourd'hui, elle avait décidé de tenter le coup, peu importe si cela devait la mettre en retard.

Tout en courant, elle regardait le lever du soleil et respirait à pleins poumons l'air délicieusement frais. La route, qui s'inclinait légèrement vers le bas, offrait une vue plongeante. Sur la gauche, elle était bordée par une paroi de dix à quinze mètres de haut, et sur la droite, une rangée d'arbres la délimitait. Paige admirait les pâles faisceaux qui traversaient les ramures plus ou moins touffues et qui la gratifiaient d'un décor enchanteur. Les nuages, disparus du firmament après avoir déversé des tonnes d'eau, avaient laissé derrière eux un ciel teinté d'un profond bleu émeraude. Les faibles rayons créaient des milliers de petites perles étincelantes partout où il y avait encore, ici et là, suspendues aux branches et aux feuilles, des gouttelettes de pluie. L'air léger et complètement inerte dévoilait, aux regards contemplatifs, de sublimes tableaux parfaitement immobiles. Paige appréciait ces moments où elle pouvait profiter des rues désertes. L'absence de gens lui donnait le sentiment qu'elles lui appartenaient. Finalement, elle trouvait ce nouveau trajet fort agréable.

Soudain, sur le côté gauche de la chaussée, elle aperçut quelque chose qui se trouvait à une trentaine de mètres. Cela ressemblait à une couverture beige et noir, plutôt pelucheuse. Mais plus elle s'approchait, plus la chose ressemblait à de la fourrure. Au moment de l'atteindre, elle réalisa qu'il s'agissait d'un chien, couché sur le flanc, vraisemblablement mort. Il gisait à côté d'une vieille souche d'un arbre qu'on avait dû abattre pour améliorer la visibilité des conducteurs.

Paige cessa de courir et se pencha pour examiner l'animal de plus près. Elle se demanda qui était à ce point insensible pour abandonner une bête sur le bord du chemin, après l'avoir frappée. Ce ne pouvait être que cela, sinon comment ce chien aurait-il pu se retrouver là ?

Comme elle avançait la main pour le toucher, elle perçut un léger mouvement du thorax qui se soulevait et se rabaisait faiblement. Cela la sidéra. *Vivant ! Il est vivant !* Elle prit son portable et appela son copain.

— Oui, répondit une voix à peine éveillée. — Écoute, Ted, j'ai besoin de toi tout de suite, lança-t-elle dans un débit précipité.

— Es-tu blessée ? s'inquiéta Ted en se redressant d'un bond.

— Non, je vais bien, mais j'ai trouvé un chien inconscient sur le bord de la route. Il semble vraiment mal en point. Je voudrais que tu m'aides à l'emmener à une clinique.

— Un chien ? Tu me réveilles pour un chien ?

— Ted, c'est un être vivant. Je crois que quelqu'un l'a heurté avec sa voiture et l'a laissé pour mort. Allez, dépêche-toi. Je suis trop loin pour retourner à mon véhicule.

— Oui, tu as raison. Bon, je m'habille et j'arrive.

— Fais vite, d'accord ?

— D'accord.

Mais au moment de raccrocher, Ted demanda :

— Au fait, où te trouves-tu ?

— Je courais sur la petite route qui longe la falaise, rue du Cours, je crois... ou du petit Cours.

— Ah oui... Je vois où c'est. À tout de suite.

Environ vingt minutes plus tard, Ted arriva. Vingt minutes qui avaient paru une éternité pour Paige. Il la trouva accroupie près du chien, avec la main délicatement posée sur son ventre. Ce faisant, elle lui chuchotait des paroles de réconfort. Après être descendu de voiture, le jeune homme s'approcha en demandant :

— Comment va-t-il ?

— Je ne sais pas, répondit Paige en admirant la bête. Je lui parle en espérant que ma voix le calme un peu. J'ignore ce que je peux faire de plus. Il est si beau et en si piteux état. Il semble encore bien jeune...

— Écoute, je vais le soulever et le déposer sur le siège arrière. J'ai apporté une couverture. Pourrais-tu l'étendre, afin que je puisse le coucher dessus ?

— Tu es gentil d'y avoir pensé. Vas-y doucement, s'il te plaît. Il ne réagit pas du tout quand on lui parle

et j'ai peur qu'on ne le mutile davantage en le déplaçant.

Cela dit, Paige se dirigea vers la voiture pendant que son copain lui répondait :

— Ne crains rien. Je vais faire attention.

Ted prit délicatement le chien dans ses bras et le transporta jusqu'à son véhicule, où Paige l'attendait déjà.

— Ouvre la portière de ce côté-ci, si tu veux bien. Ça ira mieux pour le déposer. Punaise ! Il pèse son poids le toutou !

Paige contourna la voiture pour gagner le côté indiqué par Ted. Avec beaucoup de précautions, celui-ci installa l'animal sur la banquette.

— Il est encore un peu tôt et je crois que les visites ne commencent qu'à 7h00 à la clinique de la 17^e rue. Je connais un petit resto juste en face. On y prendra un café pour patienter, proposa Ted.

— D'accord. Je monte à l'arrière pour lui tenir compagnie, annonça Paige, non sans arracher un sourire à son copain.

Comme le pensait Ted, la clinique ouvrait bien à 7h00. Lorsque le vétérinaire se présenta, dix minutes avant l'heure, deux ou trois clients attendaient déjà. Les gens préféraient prendre leur rendez-vous tôt, histoire de se débarrasser de cette tâche avant le travail.

Paige, qui avait refusé de quitter l'animal, interpella Ted qui savourait son café appuyé sur le devant de la voiture. Elle le pria de la rejoindre avec le chien et partit vers la clinique pour s'adresser au responsable. Elle traversa la rue et entra en force.

— Monsieur, s'il vous plaît, interpella-t-elle à voix haute.

Les autres clients se retournèrent et la dévisagèrent avec un air de désapprobation. « Pourquoi cette femme n'attend pas son tour ? » semblaient-ils se demander. Au moment de l'intrusion de Paige, le vétérinaire venait d'allumer les lumières. Il releva la tête et répondit :

— Oui, madame ?

— J'ai trouvé un chien qui a besoin de...

— Vous avez un rendez-vous ? Nous ne fonctionnons que sur rendez-vous et vous ne pouvez pas passer devant les autres clients...

— Désolé monsieur, le coupa à son tour Paige, légèrement contrariée, mais il s'agit d'une urgence. J'ai trouvé cet animal sur le côté d'une route. Il a vraisemblablement été frappé par une voiture et semble mal en point. Il ne peut pas attendre...

— Il vous appartient, ce chien ?

— Non, pas du tout. Mais ça n'a rien à voir ! Il a besoin de soins.

— Il ne porte pas de médaille ? continua le vétérinaire en passant outre cette dernière remarque.

— Je n'en ai pas vu, non.

— Mais alors, vous devez l'emmener à l'APA, l'Agence de la protection des animaux. Ils le prendront en charge et s'en occuperont.

— Mais, je ne sais pas où elle est, moi, votre APS ! argumenta Paige en élevant le ton.

— Pas APS... APA.

À ce moment, Ted entra dans la clinique avec le chien. Exaspéré, le vétérinaire s'exclama :

— Mais ce n'est pas vrai ! Pas un autre !

Ted fixa le docteur d'un air surpris, puis regarda les témoins de la scène et lâcha :

— Drôle de manière de recevoir les clients.

— Monsieur, expliqua le médecin, vous devez appeler pour prendre un rendez-vous avant d'emmener votre animal ici. Veuillez revenir lorsque vous en aurez obtenu un et...

— Mais c'est le chien dont je vous parlais, intervint Paige devant un Ted confus qui les dévisageait à tour de rôle, elle et le vétérinaire. Il est inerte, mais il respire !

— Je vous ai dit de l'emmener à l'APA, répéta un peu plus sèchement le vétérinaire.

— Mais c'est à l'autre bout de la ville ! s'exclama Ted. Il ne tiendra jamais jusque-là.

— Et moi, je ne peux pas m'occuper de toutes les bêtes qui n'appartiennent à personne ! Il y a des organismes pour cela. Et puis, qui paiera pour ses soins ?

— Quoi, qui paiera ? Vous êtes vétérinaire, non ? lança Paige en haussant le ton. Si vous avez choisi ce métier, c'est probablement parce que vous aimez les animaux. Et de toute façon, c'est moi qui réglerai la note. Maintenant, assez parlé. Examinez-le tout de suite ! Ces personnes qui sont venues avec un *rendez-vous* atten-

dront bien ! Ou alors, elles reporteront. Si elles affectionnent assez leur mascotte pour prendre un *rendez-vous*, elles comprendront qu'il s'agit d'une urgence, merde !

Ébahi, le vétérinaire la dévisagea. Il hésitait encore quand une des clientes intervint.

— C'est bon pour moi, Wal. Je passe mon tour... Tu peux t'occuper de ce chien. La dame a raison.

Puis elle se retourna vers ses comparses et ajouta :

— Et vous, qu'en pensez-vous ? Vous voulez bien reporter vos rendez-vous ?

Les deux autres clients hochèrent la tête pour signifier qu'ils comprenaient et acceptaient la situation.

— Vous en êtes certaine, madame Janvier ?

— Mais bien sûr que je suis certaine, mon bon Wal. Et comme l'a mentionné cette jeune femme, il y a urgence.

— Merci, madame, intervint Ted. Nous apprécions vraiment.

Puis, en se tournant vers le patron des lieux, il demanda :

— Monsieur, où puis-je le poser ? C'est qu'il devient lourd le petit.

Réalisant qu'il n'avait d'autre choix que d'accepter la situation, Wal se résigna.

— Par ici, indiqua-t-il en désignant une porte se trouvant à sa droite.

Après quoi, il dit aux clients qui se dirigeaient vers la sortie :

— Merci, messieurs-dames, pour votre compréhension. Liz vous appellera pour fixer un nouveau rendez-vous.

Paige tenait déjà la porte ouverte pour que Ted puisse passer. Une fois dans la pièce, Wal pointa la chambre d'à côté et dit :

— Par ici. C'est la salle d'examen. Déposez-le sur cette table. Je vais commencer par prendre des radios pour déterminer ses blessures. Puis on décidera de l'intervention.

— Faites ce qui doit être fait, répondit Paige, qui s'était attachée émotionnellement à ce chien qu'elle ne connaissait pas.

Le fait d'avoir dû se battre pour obtenir cette consultation l'avait liée au sort de cet être dont la vie avait été remise entre ses mains.

— Comme je vous l'ai mentionné, poursuivit-elle à voix basse, je vous paierai.

— Tu en es certaine, Paige ? questionna Ted. Des radios... probablement une ou des interventions... Ça fera beaucoup.

— J'en suis certaine, affirma-t-elle. Il n'a pas demandé ce qui lui arrive, ce pauvre.

— Pourquoi dis-tu *le* ? C'est peut-être une *la*.

— Non, je ne crois pas, je ne le sens pas.

Pendant que le couple échangeait, Wal avait approché un appareil pour procéder aux premiers examens.

— Écoutez, expliqua-t-il sur un ton plus conciliant. Dans environ dix minutes, mon assistant sera ici. Je vais donc l'attendre pour faire les radios, puis nous partirons de là. Ça vous va ? Pour le moment, on va remplir la fiche de votre animal. Vous me donnerez également vos coordonnées pour que nous puissions communiquer. Ainsi, je pourrai vous tenir informés de ce qui se passe. Suivez-moi.

— Il n'est pas à nous, docteur, précisa Ted.

— Oui, Ted, oui ! Maintenant, il est à nous, soupira doucement Paige en fixant la bête qui gisait sur la table.

Puis, avec un regard aussi intense que suppliant, elle leva lentement des yeux humides vers son amant. Celui-ci comprit aussitôt ce qu'elle ressentait et surtout, qu'ils venaient d'adopter un chien. Il sourit en hochant légèrement la tête deux ou trois fois, pendant qu'une larme coulait sur la joue de Paige.

Chapitre III

Le matin suivant l'attaque dont avait été victime Burton, Alice, son assistante, réalisa qu'il n'était pas encore rentré au travail. Comme ce n'était pas dans ses habitudes d'arriver en retard sans la prévenir, elle s'inquiéta et essaya de le joindre au téléphone. N'obtenant pas de réponse, elle se dit qu'il devait être en route et passa à autre chose.

Deux heures plus tard, alors qu'elle avait oublié Burton, son patron lui demanda où se trouvait ce dernier. Surprise, et surtout confuse de ne pas avoir noté que son collègue était toujours absent, elle appela de nouveau. N'ayant pas plus de succès, elle en informa son supérieur.

— Monsieur Bourque, je n'arrive toujours pas à avoir monsieur Langlais au téléphone. Dois-je dépêcher quelqu'un à son domicile ?

— Non, Alice. Donnons-lui un peu d'espace. Il a bien travaillé, alors... Laissons-le décompresser un peu.

Le lendemain, réalisant que son employé ne se présentait toujours pas et qu'il était impossible à joindre, monsieur Bourque décida d'envoyer Thomas, le coursier, frapper à sa porte.

Celui-ci arriva chez son collègue une heure vingt plus tard. Il sonna à plusieurs reprises, mais en vain. Il décida donc de contourner la maison pour s'assurer que Burton ne se trouvait pas à l'arrière. C'est à ce moment qu'il aperçut des pieds qui dépassaient de l'entrée de la remise. Il s'approcha pour voir s'il s'agissait du propriétaire des lieux. Après l'avoir reconnu, il vérifia s'il respirait : rien. Sans plus tarder, il appela les secours.

— Inspecteur Clark, j'ai un appel d'un monsieur Thomas Williams. Il dit avoir trouvé un camarade de travail qu'il croit mort. C'est au 23830 boulevard des Coteaux. C'est dans l'est de la ville.

— Et peut-on connaître le nom de ce camarade de travail ? s'enquit Clark en prenant son calepin.

— Il s'agirait d'un certain Burton Langlais, répondit la réceptionniste après avoir posé la question à son interlocuteur.

— Bon, je m'y rends. Demandez à ce Williams de m'attendre et appelez une ambulance.

Clark nota *Burton Langlais* dans son carnet et partit vers la sortie en appelant son équipier, tout en ajoutant pour la secrétaire :

— Dites-lui de ne pas s'approcher du corps. Nous devons protéger les indices au cas où il s'agirait d'un crime. Qu'il ne parle à personne ni ne téléphone à personne ! Et dites-lui de ne pas respirer, au point où on en est. On arrive !

Puis il sortit sans entendre la secrétaire lui répondre :

— Monsieur Williams a déjà demandé une ambulance !

Chapitre IV

L'inspecteur arriva sur les lieux en moins de dix minutes. Ron, son assistant, le suivait de près. Clark était un homme dans la mi-trentaine. Sa chevelure abondante d'un brun foncé présentait à peine quelques touches de gris. Il portait toujours un couvre-chef. Mesurant 1,92m, il avait la carrure d'un joueur de football.

Il s'avança vers un type qui se tenait près de l'entrée du 23830, boulevard des Coteaux et qui semblait anxieux. Tout le contraire de Clark, il mesurait environ 1m65, présentait une chevelure châtain plutôt clairsemée et en désordre et, vu sa corpulence, aurait facilement pu être danseur de ballet. L'homme vint à la rencontre de Clark d'un pas rapide.

— Vous êtes de la police ? interrogea-t-il.

— En effet. C'est donc vous qui avez téléphoné au poste ? répondit Clark en exhibant son insigne.

— Oui.

— Comment vous appelez-vous ?

— Je suis le type qui a appelé. Je suis Thomas Williams, répondit le maigrichon, qui était si nerveux qu'il ne se rendait pas compte qu'il se répétait.

— Où est la personne que vous avez trouvée ? s'enquit Clark.

— Là-bas, dans l'entrée de la remise, au fond de la cour, répliqua l'autre en pointant l'endroit du doigt, après s'être retourné d'un geste un peu trop précipité. Je pense qu'il est mort.

Clark partit dans la direction indiquée, suivi du témoin et de son adjoint. Lorsqu'ils furent à vingt mètres de la cabane, ils aperçurent des pieds qui dépassaient de la porte d'entrée.

— Bon, commença Clark, dites-moi comment vous l'avez découvert.

— Mon patron m'a envoyé ici pour m'assurer que Burton allait bien, car il ne s'était pas présenté au travail. J'ai donc sonné à la porte d'entrée et comme personne ne répondait, j'ai contourné la maison, pour voir s'il se trouvait à l'arrière, débita précipitamment un Thomas nerveux. Puis, j'ai vu les pieds qu'on aperçoit ici. Je me suis approché et j'ai appelé, mais je n'ai pas eu de réponse.

— Diantre ! s'exclama Ron, en voyant l'ambulance se pointer. Ils ont fait vite !

— Pour une fois, répliqua Clark. On ne va pas s'en plaindre.

Tout en parlant, il regardait tout autour du corps.

— Vous le connaissez ? demanda-t-il à Thomas.

— Oui. Il se nomme Burton Langlais. Il travaille... ou plutôt... travaillait... pour Bourque & associés.

— Vous êtes bien certain que c'est lui ?

— Absolument. Je me suis avancé et je l'ai reconnu. Il ne bougeait pas du tout. C'est pour cette raison que j'ai appelé les secours et que je vous ai ensuite contacté.

Au même instant, les ambulanciers arrivèrent près d'eux, brancard à la main. L'un d'eux lança :

— Ah ! Votre type est ici.

— Comme vous voyez, rétorqua Ron.

— Je vais vérifier s'il respire. Laissez-moi passer, s'il vous plaît.

— Attention de ne pas toucher aux indices, avisa Clark.

— Ce n'est pas le premier client qu'on visite. Et pour être franc, tant que je ne sais pas s'il est vivant ou mort, je me contrefous du reste. Si je peux l'aider, les indices viendront après, termina l'ambulancier au déplaisir de Clark.

L'homme entra doucement dans la cabane en évitant de toucher le corps, se pencha en s'étirant pour atteindre le cou, tâtonna la veine jugulaire pour chercher un pouls et vérifia si Burton respirait.

— On n'a rien, déclara-t-il. Il est raide et froid. Il est tout à vous, inspecteur ; avec les indices. Pour nous, l'urgence s'arrête là. On peut attendre.

— Merci bien, répondit Clark, avant de se tourner vers Ron. Les agents de police viennent d'arriver. Pourrais-tu leur demander de délimiter un périmètre de sécurité ? Qu'ils l'établissent large. Ensuite, appelle au poste pour demander qu'on envoie le légiste ; on a maintenant un macchabée. Ah oui ! Dis aussi à Wanda d'annuler l'ambulance que j'ai commandée.

— Bien, Jeremy, obtempéra Ron.

— M. Williams, reprit Clark, vous pouvez me répéter ce que vous étiez venu faire ?

— Je suis coursier chez Bourque & associés. M. Langlais ne s'est pas présenté au travail, ce matin, et comme il ne répondait pas au téléphone, monsieur Bourque m'a demandé de venir ici pour m'assurer que tout

allait bien.

Thomas se tut un instant, puis s'exclama :

— Le boss ! Merde ! Je dois l'appeler pour le prévenir !

— Pas question, riposta Clark. Ça, je m'en charge. Ron ! Pourrais-tu demander à un agent de prendre la déposition de monsieur Williams ? C'est bien votre nom, hein ?

— Oui, c'est bien ça.

— Bon ! Vous allez rejoindre mon adjoint, Ron Masser. Il va vous indiquer l'agent qui va recevoir votre déclaration. Pour votre patron, je vais lui apprendre la nouvelle moi-même. Vous ne l'appellez pas, insista Clark, c'est bien compris ? Merci de votre aide.

Après avoir consenti à cette dernière demande, Thomas se dirigea vers Ron. Pendant ce temps, Clark se retourna et entra dans la cabane. Il enjamba le corps en faisant attention à ne pas le bouger. Ce faisant, il vit du coin de l'œil qu'un autre type s'approchait. Il s'agissait du légiste.

— Salut, Clark ! Qu'est-ce qu'on a ? questionna ce dernier en arrivant à la remise.

— Je ne sais pas encore. Un homme blanc, dans les 50 ans environ. Un collègue de travail l'a trouvé tout à l'heure. Il ne répondait pas au téléphone et son patron l'a envoyé voir ce qui se passait. Dis donc, t'as fait vite ! Je viens tout juste de demander à Ron de t'appeler !

— C'est que j'ai appelé au poste, ce matin, pour un autre dossier. On m'a alors mentionné de me rendre ici. J'étais dans le coin et ça m'a épargné le trajet jusqu'au bureau.

Puis, scrutant le corps du regard, le légiste ajouta :

— Il semble avoir planté du nez.

— Ouais, en effet, je dirais comme toi... face première. Il l'a bien aplati, son pif.

Tout en pointant un tuyau de métal qui se trouvait près du corps, Clark ajouta :

— Je pense que cette grosse barre lui est tombée dessus. Se pourrait-il qu'il ait ressenti un malaise ou qu'il ait été terrassé par une crise cardiaque ? Il se serait alors accroché à la barre avant de l'entraîner dans sa chute.

— On va examiner tout ça. Tu sors pour me laisser la place, Clark ? Ainsi, je pourrais commencer mon travail, indiqua Axel.

— Bon, je vais passer à son bureau, répliqua Clark. Il semble qu'il bossait pour une compagnie qui s'appelle Bourque & associés. Tu m'appelles pour me transmettre ta première conclusion dès que tu as fini ici ?

— Sûr, marmonna le légiste qui, penché sur le cadavre, n'écoutait qu'à moitié.

Clark fit un détour par la maison pour échanger un mot avec son coéquipier. Il le trouva au salon, en train de survoler les étagères de livres.

— Il s'avère que ce type aimait les chiffres, l'informa Ron. Il y a beaucoup de bouquins sur les statistiques, les modes de calcul et je ne sais quoi encore !

— Rien d'autre ?

— Pas pour le moment. Tout semble très bien rangé. La cuisine est impec et je n'ai rien relevé de suspect de ce côté. Bien sûr, si le coroner penche pour un homicide, on va tout repasser au peigne fin. Mais, à première vue, je ne vois aucune bizarrerie.

— Bon. Eh bien, quand tu auras terminé ton premier contrôle, tu me fais signe. De mon côté, je file à son bureau pour annoncer la nouvelle à ses collègues. J'en profiterai pour poser quelques questions. Essaie de trouver les coordonnées d'un membre de la famille.

— Bien compris. On se reparle dans deux ou trois heures.

Clark sortit de la maison et monta dans son véhicule. De là, il appela Wanda pour qu'elle lui fournisse l'adresse de Bourque & associés. Une heure et demie plus tard et un café de plus dans le ventre, il arrivait au bureau de Burton. Il gara sa voiture dans le stationnement de l'édifice et marcha vers l'entrée. L'immeuble abritant l'entreprise comptait une trentaine d'étages. Gris, les murs extérieurs étaient en béton. Les portes d'entrée étaient en vitre triple épaisseur. Il franchit le seuil, puis vérifia le tableau d'informations pour repérer l'étage où il devait se rendre : troisième. Il emprunta l'escalier et monta. L'utilisation des escaliers lui permettait de maintenir un minimum de sa forme physique.

Un peu plus tôt, pendant qu'il était en route, Ron l'avait appelé pour l'informer que les techniciens avaient aperçu du sang dans le gazon, près de la remise. Ils semblaient croire que ce n'était pas celui de Burton, car ce dernier n'avait apparemment pas saigné. Ils allaient tout de même prendre des échantillons pour procéder à des analyses. Toutefois, comme il avait plu beaucoup la nuit précédente, ils ignoraient si les résul-

tats seraient concluants.

Cette découverte changeait singulièrement le but de la visite de Clark au bureau de Burton. De prime abord, l'inspecteur n'y venait que pour recueillir des informations sur le défunt et sa famille. Mais maintenant qu'on soulevait la possibilité qu'il y eût une deuxième personne sur les lieux, laquelle aurait perdu du sang, la donne était changée. L'hypothèse d'un homicide venait de monter d'un cran. L'inspecteur voulait désormais voir la tête du patron lorsqu'il lui apprendrait que son employé était mort. De plus, il devait désormais questionner les collègues.

En arrivant à l'étage indiqué, il se retrouva devant une porte vitrée sur laquelle on pouvait lire : Bourque & associés. Comme celle-ci était verrouillée, il appuya sur le bouton situé près du cadre. Il entendit aussitôt un déclic, et entra.

Une fois à l'intérieur, il vit un comptoir derrière lequel se tenait une dame qui parlait au téléphone. Il sortit sa plaque d'inspecteur dans l'intention de la lui montrer.

— Monsieur Bourque est en réunion, mais il pourra vous appeler lorsqu'il aura terminé, indiquait la femme à son interlocuteur. À quel numéro peut-il vous joindre ?

Elle écouta, tapa quelque chose sur son clavier et dit encore :

— Merci, monsieur. Monsieur Bourque communiquera bientôt avec vous. Merci de nous avoir contactés.

— Bonjour, monsieur, comment puis-je vous être utile ? demanda-t-elle à Clark après avoir raccroché.

Mais avant que l'inspecteur puisse répondre, le téléphone sonna. Elle leva un doigt pour le prier d'attendre et répondit.

— Bourque & associés... ah... bonjour, Thomas. Comment... quoi ? Je ne comprends rien à ce que tu dis. Calme-toi un peu... quoi ? Burton est... oh mon Dieu ! Oh mon Dieu ! hoqueta-t-elle en criant presque. Non, tu es certain ? Oh mon Dieu ! Mais... que lui est-il arrivé ? Est-ce que... quoi ? La police ? Non, je n'ai vu personne... mais...

À cet instant, Clark s'avança et lui mit sa plaque sous les yeux.

— Veuillez raccrocher, madame... tout de suite, lui ordonna-t-il en la regardant d'un air grave.

— Mais, que se passe-t-il ? interrogea la femme. Non... je ne te parle pas, Thomas, il y a un type devant...

— Je vous ai demandé de raccrocher, madame, répéta Clark en appuyant lui-même sur le bouton du téléphone. Tout de suite, termina-t-il d'un ton autoritaire.

— Mais qu'est-ce qui se passe ? bredouilla la réceptionniste, interloquée.

— Il se passe que je suis inspecteur de police et que je vous ai demandé de raccrocher. Votre ami Thomas avait reçu l'instruction de ne pas vous contacter. C'est à moi de vous informer de ce qui est arrivé à monsieur Burton. Je pourrais l'inculper pour entrave à une enquête.

— Inculper Thomas ? Et Burton... que lui est-il arrivé ? Thomas a dit qu'il est... mort ?

— On verra ça plus tard. Pour le moment, je vous demanderais de faire venir votre patron immédiatement. Qu'il oublie sa réunion.

L'employée regarda Clark une seconde ou deux, puis, devant l'air décidé et autoritaire de ce dernier, prit le téléphone en marmonnant :

— Oui, bien sûr.

Elle composa trois chiffres et attendit quelques secondes. Un déclic se fit entendre et quelqu'un répondit.

— Désolée de vous déranger, mais je dois parler à monsieur Bourque tout de suite, précisa-t-elle en insistant sur les mots *tout de suite*.

Après deux ou trois secondes, quelqu'un dut lui répondre, car elle sembla écouter. Puis elle reprit en disant :

— Oui, je sais, monsieur Bourque. Veuillez m'excuser, mais... oui, je sais, mais il s'agit d'une urgence. J'ai la visite d'un inspecteur de police qui doit vous rencontrer immédiatement. Non, monsieur, ça ne peut pas attendre. Oui, monsieur, j'en suis certaine. Merci, monsieur.

Elle releva la tête et exhiba un visage au teint légèrement plus rosé.

— Il est en route, signifia-t-elle.

Clark en conclut que le patron ne devait pas tolérer d'être dérangé pendant une réunion. Une minute plus tard, un grand type d'un certain âge, plutôt athlétique, tourna le coin et regarda l'inspecteur d'un air exaspéré.

Il semblait avoir une soixantaine d'années.

— Bonjour, monsieur. Quelle est cette urgence ? demanda-t-il d'un ton légèrement sec et pressant.

— Je suis l'inspecteur Jeremy Clark et je travaille au département des homicides, rétorqua Clark en montrant sa plaque. Je dois vous parler au sujet de monsieur Burton Langlais.

Bourque tiqua en entendant le mot *homicide*. Changeant de ton, il dit :

— Burton, vous dites ? Qu'est-ce qui se passe ? Les homicides ? Est-ce que Burton a un problème ? s'inquiéta-t-il.

— Est-ce qu'il y aurait un endroit où nous pourrions discuter ? Votre bureau, peut-être ?

— Bien sûr, s'empressa de répondre Bourque, désorienté. Veuillez me suivre.

Ayant abandonné son attitude autoritaire, l'homme semblait maintenant plus conciliant.

— Et madame doit venir aussi, indiqua Clark.

La réceptionniste afficha un air aussi surpris que mal à l'aise.

— Johann ? Mais pourquoi ? s'enquit Bourque en posant sur son employée un regard interrogateur.

— Je vous expliquerai tout lorsque nous serons dans votre bureau. Pour ce qui est de Johann, ça ne prendra qu'une minute. Pas la peine de la faire remplacer.

— Bien, s'il le faut, consentit Bourque. Venez, Johann, suivez-nous, dit-il en y allant d'un geste qui invitait la femme à les accompagner.

— J'envoie les appels à Jeanne et j'arrive.

Clark attendit que Johann ait terminé, car il ne voulait pas la laisser seule. Lorsqu'elle eut exécuté sa tâche, ce qui ne prit que quelques secondes, le trio se dirigea vers le bureau de Bourque. Une fois dans la pièce, Clark ferma la porte et commença :

— Pour ce qui est de madame Johann, je veux juste m'assurer qu'elle ne soufflera mot de ce qui est arrivé à Burton. Elle ne doit pas nuire à mon travail.

— Mais Bon Dieu ! Qu'est-il donc arrivé à Burton ? s'exclama Bourque.

— Du calme monsieur. S'il vous plaît, demandez à votre employée de se plier à ma directive. Pas un mot.

— Bien sûr. Johann, vous avez entendu ? Pas un mot.

— Merci, dit Clark. Johann, vous pouvez retourner à votre bureau.

— Maintenant, allez-vous me dire de quoi il s'agit ? s'impacienta Bourque.

— Monsieur Bourque, quand avez-vous vu ou discuté avec monsieur Langlais pour la dernière fois ? interrogea Clark.

— Il y a deux jours. Il était ici, comme à tous les jours.

— Il n'était pas présent hier ?

— Non, il n'est pas venu.

— Et vous ne lui avez pas parlé ?

— Hier ? Non. Il terminait tout juste un exercice exigeant et il ne s'est pas présenté au travail. Il a dû prendre un jour de repos. Je dois dire qu'il le méritait bien, précisa Bourque.

— Pourquoi dites-vous : *il a dû* ? Il n'a pas demandé ce congé ?

— Non, il n'est simplement pas venu.

— Vous ne lui avez donc pas parlé et il n'a pas appelé pour mentionner qu'il ne venait pas au bureau ?

— Encore une fois, non. Mais cela s'avère plutôt rare de la part de Burton. Alice a bien essayé de le joindre, mais sans succès. Elle m'a demandé si on devait se rendre chez lui et je lui ai répondu de le laisser tranquille. Que se passe-t-il ?

— Monsieur Bourque, reprit Clark, on a retrouvé monsieur Burton Langlais mort, dans l'entrée de sa remise. En fait, c'est votre coursier qui l'a trouvé.

— Mort ? Mais comment ? s'étonna Bourque en haussant le ton. Que lui est-il arrivé ? Un accident ?

— On ne sait pas encore. On doit vérifier quelques indices. Le légiste l'examine en ce moment même. En attendant, je vais devoir questionner tous vos employés. Je voudrais qu'ils ne puissent pas discuter entre eux au sujet de la mort de monsieur Burton. Pourriez-vous les appeler un à un pour que je puisse les rencontrer en toute discrétion ?

— Mais pourquoi ne doivent-ils pas se parler ? Soupçonneriez-vous un meurtre ?

— Pour le moment, on ne soupçonne rien ni personne, et on soupçonne tout et tout le monde. On doit juste questionner. Alors, me donnez-vous votre autorisation ?

— Bien sûr, inspecteur. De quelle façon désirez-vous procéder ? s'empressa de répondre Bourque.

— Je vais d'abord terminer avec vous, puis nous appellerons vos employés à tour de rôle. Nous débiterons par madame Johann, étant donné qu'elle a déjà eu vent de la nouvelle. Puis nous verrons. Combien de salariés avez-vous ?

— Dix-sept.

— Sont-ils tous ici ?

— Tous, sauf Thomas... et Burton, évidemment, dit Bourque en baissant la voix.

Clark lui posa alors les questions qui lui venaient à l'esprit : connaissait-il bien les habitudes de monsieur Langlais en dehors du travail ? Quelqu'un aurait-il pu lui en vouloir pour une raison quelconque ? Avait-il des dettes ? En quoi consistait son travail ? S'occupait-il d'un dossier sensible ? Était-il marié, séparé ou divorcé ? Cela s'est-il passé dans le calme ? Avait-il des enfants ?

Chapitre V

Lorsqu'elle entendit le portable de Paige vibrer, Ashley décrocha.

— Bonjour, ici Ashley, je suis l'amie de Paige.

— Bonjour, c'est le vétérinaire Walter Peterson à l'appareil. Puis-je parler à madame Campbell, je vous prie ?

— Pas pour le moment. Elle participe à un atelier. Mais elle m'a dit de prendre le message si quelqu'un téléphonait. Est-ce au sujet du chien qu'elle a trouvé ce matin ?

— Oui, en effet, répondit Wal. Nous avons terminé les premiers examens et avons constaté que c'est moins grave qu'on le croyait au départ. Il a quelques côtes cassées, ce qui n'est pas trop mal. Mais le pire, c'est la commotion. Il a reçu un très vilain coup à la tête. La bonne nouvelle, c'est qu'il n'aura pas à subir d'intervention. Il portera des bandages pendant sept ou huit jours, sans plus. Je voulais informer madame Campbell des coûts que tout cela engendrait.

— Pas de problème. Vous pouvez me dire le montant et je lui transmettrai l'information.

— Avec les examens, les bandages et les antidouleurs, on parle d'une facture de 1100 \$.

— Quand même ! lança Ashley. Bon, ça va. Paige passera ce soir pour discuter de tout ça et vous payer.

— D'accord. Nous fermons à 18h30, aujourd'hui. Ah oui... ajoutez également des frais pour la pension. Nous garderons le chien au moins deux jours, ce qui fera 60 \$ de plus.

— C'est noté. Je lui dirai tout cela. Est-ce qu'il est réveillé ?

— Oui. On lui a fait sentir un peu de vinaigre. C'est très efficace.

— Pourquoi était-il inconscient ?

— Comme je vous l'ai expliqué, il a reçu un dur coup à la tête. C'est certainement ce qui a causé cet état comateux. Il doit avoir tout un mal de crâne. On lui a déjà administré un médicament pour contrer la douleur.

— Merci, docteur. Je transmets l'information à Paige, répéta Ashley avant de raccrocher et de quitter son bureau pour aller la retrouver :

— Paige ! lança-t-elle, ton vétérinaire a appelé. Ça te coûtera 1100 \$ pour la consultation et l'intervention, et 60 \$ pour l'hébergement. Je lui ai répondu que ça irait et qu'il pouvait procéder. Ah... ton chien est réveillé et se porte bien. Pas d'intervention chirurgicale en vue !

— Wow ! C'est super ! s'exclama Paige avec un large sourire. Je suis ravie. A-t-il donné des détails ?

— Juste quelques côtes brisées et une bonne commotion. Rien de bien grave.

— Ouais, mais tout de même. Ça doit faire mal, des côtes brisées, conclut Paige en grimaçant.

— Tu as un chien ? demanda la fille à côté d'elle.

— En me levant ce matin, je n'en avais pas, mais maintenant, oui, j'en ai un. Je l'ai ramassé sur le côté de la route... il était inconscient. Quelqu'un a dû le frapper.

— Il faut être un vaurien pour frapper un animal et le laisser pour mort, commenta un jeune collègue.

— C'est ce que j'ai pensé. Quand je l'ai trouvé, mon cœur n'a fait qu'un tour. J'ai appelé Ted pour qu'il vienne nous chercher, puis on l'a emmené chez un vétérinaire. J'ai maintenant un chien ! lança-t-elle, enjouée. Il est si mignon. Je ne pouvais pas l'abandonner.

— Ah oui... le docteur a mentionné que la clinique fermait à 18h30, aujourd'hui. Tu peux passer voir la bête et régler la facture, ajouta Ashley en affichant un grand sourire. Comment l'appelleras-tu ?

— Zut, je n'y ai même pas pensé ! laissa tomber Paige, interloquée. Merci Ashley.

Chapitre VI

Clark était épuisé. Il avait rencontré tout le monde et n'avait rien obtenu de concret. Pas la moindre suspicion sur quiconque. À moins que ses hommes dénichent quelque chose sur les lieux du drame ou que le légiste fasse une découverte, cette affaire semblait vouloir se diriger vers un homicide sans motif ni suspect. Et selon ce qu'il venait de constater, ce n'est pas ici qu'il débusquerait son assassin. Il partait de là lorsque son téléphone sonna.

— Allo ! répondit-il.

— C'est Ron. Nous avons pris plus de temps que prévu, mais on a avancé. Nous avons inspecté toutes les pièces de la maison et n'avons rien trouvé de particulier. Tout repose à sa place. Il n'y a rien qui puisse nous aiguiller. Rien ne semble manquer et rien n'a été déplacé.

— Des empreintes ? questionna Clark.

— Non. Nous n'avons pas eu plus de chance de ce côté. Cette maison brille de fond en comble.

— Ouais... ça colle avec la description que ses collègues de bureau ont donnée de lui ; un type minutieux et très ordonné.

— Tout ce qu'on a trouvé, ce sont quelques poils d'un animal quelconque, un chat ou un chien. Moi, je tendrais pour un chien. On va les envoyer au laboratoire. Il semble que le type vivait en solitaire. On n'a inventorié que des vêtements d'homme dans la garde-robe de la chambre principale. Rien d'autre. Les techniciens nous diront s'ils ont ramassé des cheveux appartenant à une autre personne, mais à première vue, il semblerait que ce ne sera pas le cas.

— Un chien ? Attends un peu...

Clark se gara sur le côté de la route, prit son carnet et tourna plusieurs pages en marmonnant :

— Non... pas ça... non... ah, voilà ! Un des collègues de travail a mentionné que Burton élevait un chien... un jeune berger allemand d'un an. Il l'a récupéré à une fourrière après avoir lu un article dans un journal. L'APA cherchait à donner des animaux avant de devoir les euthanasier et il est allé en choisir un. Vous avez trouvé le cabot ?

— Un chien ? Non. On n'a rien vu, mais je vais m'informer et scruter les environs. Il y a autre chose... Je t'ai dit qu'on n'avait rien à *l'intérieur* de la maison, mais on a un truc à *l'extérieur*. Le sang qu'on a repéré dans l'herbe... eh bien, on en voit aussi une traînée dans la cour. Elle part du côté de la remise et va vers la rue. On n'a pas encore tout relevé, mais... il y a quelqu'un... ou quelque chose... qui a saigné abondamment, ici. Les techniciens vont examiner tout ça. À première vue, quelqu'un d'autre se serait réellement trouvé dans les parages. À moins que ce ne soit le chien. On va devoir analyser ce sang. Le problème, c'est qu'il n'y en a pas beaucoup... Il y en a probablement eu en bonne quantité, mais la pluie en a effacé une grande partie.

— Tu vas demander aux agents d'arpenter les environs et de poser des questions. Un voisin a peut-être vu quelqu'un qui saignait ou des taches de sang sur le trottoir, par exemple. Et essaie de découvrir d'où ça part et où ça s'arrête exactement.

— Les gars ont terminé une première ronde, mais ils n'ont évidemment pas cherché d'informations à ce sujet puisque nous ne l'avions pas encore remarqué. On va refaire un tour.

— Et qu'ont-ils trouvé jusqu'ici ?

— Pas grand-chose, pour ne pas dire rien. Mais on planifiait revenir ce soir. Les gens travaillent et on n'a pas vu tout le monde, précisa Ron.

— Bon. Assure-toi de demander à tes hommes de poser des questions au sujet du chien et des traces de sang. Et pour le toutou, qui sait ? Peut-être qu'un voisin l'a récupéré...

— Bien, je vais le mentionner. On se rejoint au poste un peu plus tard ?

— D'accord. On pourra comparer nos notes. J'ai une course à faire et ensuite, je passe au bureau. On se voit dans environ une heure ?

— Une course ou une visite ? Tu t'es trouvé une gentille petite copine ?

— Pas tout à fait, non. Mais on en reparle, Ron. À tout à l'heure. Ah ! Attends ! Ron ? Tu es encore là ?

— Oui, Jeremy ?

— Finalement, je vais repasser examiner la scène après mon rendez-vous. A-t-on bougé le macchabée ?

— Non. J'ai demandé aux ambulanciers de patienter avant de le déplacer. Je m'apprêtais justement à

aller le voir.

— Bon, je vois. Je vais devoir venir tout de suite, alors. On examinera ça ensemble. Ma course attendra.

— D'accord, Clark, conclut Ron avant d'interrompre la conversation.

Clark fit demi-tour et accéléra tout en se rajustant dans son siège. Rendu sur les lieux, il vit que Ron se trouvait dans la remise pour étudier la scène. Les types du labo, qui avaient fini de prendre leurs prélèvements, lui avaient laissé la place.

— Alors ? s'enquit Clark.

— Pas grand-chose jusqu'à maintenant. Outre le sang, les techniciens n'ont rien remarqué de suspect. Ils ont déniché quelques fibres sur les vêtements du cadavre, mais rien ne semble les avoir alertés. Ils vont analyser le peu qu'ils ont.

— Le légiste, il en déduit quoi, jusqu'à maintenant ?

— Il est parti sans me dire quoi que ce soit. Peut-être qu'il a une petite amie, lui aussi ? taquina Ron en observant son collègue du coin de l'œil.

— Ouais... si ça t'amuse, rétorqua Clark.

— On a remarqué le sang uniquement après qu'il se soit éclipsé, reprit Ron, ce qui fait qu'il n'a pu vérifier cette piste. Mais de toute façon, ça ne change rien en ce qui concerne les indices prélevés sur le corps.

— Donc, la position du cadavre nous indique qu'il est tombé en entrant dans la remise. Selon ce que j'observe, il a chuté et heurté le sol, face première. Cette grosse barre, là, je crois qu'elle a été bougée. On ne range certainement pas une tige de fer sur le plancher, en plein milieu de l'entrée d'une cabane. En plus, selon les témoignages que j'ai reçus, ce monsieur rangeait toujours tout à sa place. J'en déduis que cette barre n'est pas à l'endroit où elle devrait être. La question à se poser : que fait-elle là ?

Clark faisait référence à un tuyau de métal d'environ 7,5 cm de diamètre et 2,5 m de long qui gisait près du corps de Burton.

— Au départ, je croyais qu'il avait trébuché sur le seuil à cause d'une maladresse ou d'un malaise, expliqua Ron. Il serait tombé et aurait essayé de s'accrocher à quelque chose qui se trouvait à sa portée. Cette barre devait être appuyée contre le mur, juste à côté de la porte. Il l'aurait donc saisie avant de l'entraîner dans sa chute. Mais maintenant, en raison des marques sur son visage et du sang qu'on a découvert, je remets cette première déduction en question. Ce sang ne semble pas provenir de lui... J'ai examiné le corps et n'ai trouvé aucune blessure qui laisserait croire qu'il a saigné autant.

— Ouais, peut-être... on verra. Il avait quoi dans les poches ? demanda Clark.

— Pas grand-chose. En fait, rien, sauf un trousseau de clés. Ce sont celles de la remise et de la maison. La porte arrière de cette dernière n'était pas verrouillée lorsque nous sommes arrivés.

— Ça n'a rien de suspect, puisqu'il était dans la cour, signifia Clark,

— On n'ira pas bien loin avec ça. Tout semblait pointer vers une mort accidentelle avant qu'on aperçoive ce sang, termina Ron.

— Attendons de voir ce que les agents obtiendront. Peut-être que les voisins ont vu quelque chose. On ne sait jamais. Tu peux me montrer ces traces de sang ?

— Oui, viens avec moi. Il y en a près de la cabane. Tiens... regarde ici, signala Ron en pointant une tache sombre sur le gazon. Elle part de la clôture, là derrière, puis se dirige vers la rue et fait un bout de chemin sur le trottoir. Ensuite, plus rien. Il a plu durant la nuit d'avant-hier et le sang a été dilué.

— Je vois. On va devoir examiner cela de plus près. Bon, je dois y aller. Je suis en retard. On se rejoint au poste dans une heure. Tu peux faire enlever le corps.

— Tu vas où comme ça ? se risqua à nouveau de demander Ron.

— Ça... c'est une déformation professionnelle ! Tu enquêtes sur ce qui ne te regarde pas ! Et pour ton information, je vais là où je dois aller, répliqua Clark.

— Laisse-toi aller et dis-moi tout. On est des potes, non ? ricana Ron.

— Rien à branler, Ron ! C'est mon affaire. Mets-toi au boulot.

Sourire aux lèvres, Clark tourna les talons et partit vers son véhicule.

Chapitre VII

Paige était à la bourre. Partie du bureau sur le tard, elle se demandait si elle arriverait à la clinique avant la fermeture, d'autant plus que le trafic était très dense. Elle essaya d'appeler, mais la batterie de son portable rendit l'âme pendant qu'elle signalait.

— Ah non, merde ! C'est bien le moment, maugréa-t-elle.

Il ne lui restait que quelques coins de rue à parcourir et elle y serait. Mais il était presque 18h30. « *Merde !* » répéta-t-elle.

Après quelques zigzags qu'elle effectua pour gagner quelques places, elle se retrouva à quelques mètres de sa destination. Maintenant, elle devait trouver un endroit pour se garer. Juste comme elle arrivait à la hauteur de la porte de la clinique, elle vit le vétérinaire sortir et se retourner pour fermer.

— Non, attendez ! cria-t-elle en faisant des signes de la main. Je suis là !

Mais Wal ne pouvait l'entendre, car dans son empressement, elle avait oublié d'abaisser la vitre de sa portière.

— Merde ! Tant pis, alors ! se dit-elle. Je ne me suis tout de même pas tapé tout ce trafic pour rien !

Elle freina juste devant la porte, mis son auto en position d'arrêt, alluma les clignotants d'urgence et descendit.

— Monsieur ! Monsieur ! cria-t-elle. Wal !

À son nom, le docteur se redressa pour mieux écouter, puis se retourna. Les voitures derrière celle de Paige commencèrent à klaxonner. « Tant pis ».

— Désolé pour mon retard, mais avec ce trafic... plaida-t-elle en s'approchant.

— Ah ! Vous voilà. J'ai installé Roucky dans une cage pour la nuit. Je lui ai donné un somnifère pour l'empêcher de trop bouger. Il dort.

— Roucky ? Comment savez-vous qu'il s'appelle Roucky ?

— Bah... j'ai choisi ce nom comme ça, puisque vous m'avez dit que vous ne connaissiez pas son nom lorsque nous avons rempli sa fiche. Après avoir remarqué que son poil présentait des nuances de roux, j'ai pensé à l'appeler Roucky. Mais si vous n'aimez pas, vous pouvez encore changer ! Je ne crois pas qu'il s'y soit déjà habitué, indiqua Wal avec un sourire.

— Roucky... Je trouve ça chouette. Mais bon, on verra. Serait-ce abuser si je vous demandais de le voir ? risqua Paige, gênée.

— Non, ça va. Je ne suis pas pressé, ce soir, l'assura le docteur.

Il ouvrit et comme il l'invitait à entrer, Paige se rappela que sa voiture bloquait une partie de la rue.

— Oh ! Excusez-moi, mais je dois ranger mon auto.

Elle repartit vers son véhicule, y monta et avança de quelques mètres en se serrant le plus près possible des véhicules déjà garés. Ceci fait, elle rejoignit le vétérinaire qui l'attendait à l'intérieur. Ce dernier lui fit signe de le suivre jusque dans le chenil. Chaque fois qu'il passait devant une cage, il présentait son occupant.

— Je n'ai que quatre chiens pour le moment ; ici, c'est un Beauceron, un grand toutou très volontaire, mais très dominant. Il a besoin d'un maître avec un caractère fort, précisa-t-il en levant un doigt. Il s'appelle Buzz. Dans cette cage, nous avons un carlin... une petite tornade qui a besoin de beaucoup de sommeil, pour recharger ses batteries, tellement il s'excite toute la journée. Puis, ici, on a un Lagotto Romagnolo. On a recours à cette race de chiens pour trouver les truffes... vous savez, ces champignons hors de prix qui ont un goût bizarre ? Ils utilisent également des porcs et des mouches, je crois... pour les truffes, je veux dire.

— Des truffes ? Oui, je connais. Et j'aime bien, confessa Paige avec un léger sourire.

— Puis, finalement, on arrive à Roucky... ici. Vous voyez que son poil tire sur le roux ! C'est un très beau berger allemand que vous avez là. Ce sera une bien belle bête lorsqu'il deviendra adulte. Des compagnons très fidèles, ces bergers allemands.

Paige se pencha pour regarder Roucky. Mais comme l'avait mentionné Wal, il dormait. Elle le trouvait très beau.

— Dites-moi, quand pourra-t-il sortir ?

— Oh... il pourrait sortir dès ce soir, mais ce serait préférable qu'il reste au repos au moins deux jours. Ces côtes guériraient plus rapidement.

— Deux jours ? Bon... ça me laissera le temps de me préparer à le recevoir. Que mange un toutou

comme lui ? Et surtout, quelle quantité ?

— Si vous voulez le garder en forme, donnez-lui de la nourriture avec protéines et vitamines pour chiens. Vous avez le choix. Ils en produisent au poulet, à l'agneau et même au canard. On en trouve des sèches et des humides. Essayez-en quelques-unes et vous verrez ce qu'il préfère. Mais n'oubliez pas de lui donner de l'eau fraîche tous les jours et en abondance. Pour ce qui est de la quantité de nourriture, se sera selon la sorte que vous choisirez. Les quantités sont généralement indiquées sur le sac.

— Très bien. Je vais me procurer tout ça d'ici deux jours. Est-ce que vous voulez que je vous règle tout de suite ?

— Ce n'est pas la peine. Vous me réglerez quand vous reviendrez le chercher. Nous ne sommes pas si pressés, répondit le vétérinaire. Et ma secrétaire sera présente. C'est elle qui sait faire fonctionner ce bidule pour les paiements, termina-t-il en affichant un air de dégoût.

— Comme vous voulez. Est-ce que je peux repasser le voir demain ? Il sera éveillé ?

— Absolument. Ça lui fera certainement plaisir de recevoir de la visite. Deux jours en captivité n'ont rien d'agréable pour un gros chien. On les promène deux fois par jour, mais une cage reste une cage.

Tout le temps qu'avait duré cette conversation, Paige était demeurée accroupie près de Roucky, l'examinant du museau à la queue. Elle avait surveillé sa respiration lente et profonde, puis avait suivi des yeux le contour des couleurs de son poil. C'est ainsi qu'elle avait constaté qu'il y avait du noir et de l'ocre qui tirait sur le roux, et que là où s'entremêlaient les deux teintes, on pouvait voir un gris un peu bizarre. Elle se releva, souriante, et dit :

— Merci pour tout. Je repasserai donc demain. Vous fermez à la même heure ?

— Demain, ce sera vendredi, si je ne m'abuse. Nous terminons à 21h00.

— Parfait. Alors à demain et encore une fois, merci pour tout, termina la jeune femme, avant de se diriger vers la sortie.

Lorsqu'elle mit le pied sur le trottoir, elle aperçut une auto-patrouille garée devant la sienne avec les phares allumés. Un policier était en train de remplir un constat, pendant que son collègue scrutait l'intérieur du véhicule.

— Je suis là, messieurs !

Celui qui écrivait leva la tête, dévisagea Paige pendant quatre ou cinq secondes, rebassa la tête et se remit à écrire en demandant :

— Où vous cachez-vous ?

Pendant ce temps, son coéquipier s'approcha pour suivre la conversation.

— J'ai eu une petite urgence, expliqua Paige. J'ai dû entrer dans la clinique à toute vitesse et...

— Vous croyez que la rue est un stationnement ? l'interrompit l'agent au carnet. Regardez derrière... Vous voyez le bouchon que vous avez créé ?

— Oui, j'ai bien conscience que j'ai gaffé, mais j'étais pressée. Je suis désolée. Vous ne pourriez pas être chou ? supplia Paige en affichant un air mi-grimace mi-gêné.

— Être chou ? rétorqua l'autre. Vous reveniez deux minutes plus tard et je remorquais votre voiture ! Vous avez de la veine. Vous n'en prendrez que pour stationnement interdit et nuisance à la circulation.

— Deux billets ? Mais c'est de l'abus de pouvoir !

— Ah ! Vous croyez, hein ? lâcha l'agent avec le carnet. Eh bien, allez dire ça aux gens qui attendent depuis vingt minutes, là derrière ! Et puis, si vous désapprouvez, vous n'aurez qu'à contester ! Pour le moment, voici votre billet. Oh, pardon... vos billets. Et dégagez-moi cette voiture ! ordonna le policier en gesticulant avec son bras. Bonne soirée, madame.

— Bonne soirée, répondit Paige d'une voix faible et morne en prenant les constats. Je n'ai pas été partie durant vingt minutes, marmonna-t-elle à voix basse à sa propre intention.

Chapitre VIII

Clark arriva au poste un peu après 19h00. Il était allé chez le coiffeur pour se faire raser de près, une petite douceur qu'il s'accordait rarement. Passant la mi-trentaine, il habitait seul depuis plus de neuf ans. Sa conjointe, fatiguée d'attendre un fantôme, l'avait quitté. Il ne s'était jamais remarié, pas plus qu'il n'avait fréquenté d'autres femmes, si ce n'est pour un *one night stand*. Il ne voulait pas imposer à qui que ce soit d'autre ce que son épouse avait supporté. Ils n'avaient pas eu d'enfants, et *c'était heureux*, confiait-il lorsqu'on abordait le sujet avec lui, car cela aurait créé une famille monoparentale de plus et hélas, on en voyait déjà trop. Mais au fond, il le regrettait amèrement.

Depuis sa séparation, il avait pris quelques kilos ; une dizaine, en fait. Il ne mangeait pas très bien et buvait trop de ces produits qui contiennent beaucoup de sucre et qui assoiffent plus qu'ils ne désaltèrent, sans compter l'alcool qu'il avait ingurgité en trop grande quantité pendant un certain temps. Et pour ce qui était du sport...

Assis à son poste, Ron survolait les notes prises par les agents qui avaient interrogé les voisins de Burton. Il semblait découragé. Presque rien de concret. Aucun indice.

— Quand on dit *rien*, ça ne peut pas être *plus rien* que ça, maugréa-t-il. Dans la première ronde, on a interrogé seulement huit voisins. Les gars sont retournés sur les lieux après 17h00, et cette fois, ils ont pu rencontrer tout le monde. Tous les travailleurs étaient rentrés. C'était mercredi, après tout, et les gens ne sortent pas, le mercredi. Ils n'ont rien remarqué d'inhabituel : pas de voiture suspecte, pas de promeneur suspect et pas de traces de sang sur les trottoirs ou dans la rue. Ils affirment tous que Burton était un type bien et discret, qu'il ne faisait pas de bruit et ne se mêlait pas de la vie des autres. En fait, il ne se mêlait pas du tout au voisinage. Point à la ligne. Pour ce qui est du chien, plusieurs prétendent l'avoir déjà vu. Burton l'avait depuis quelques mois et lorsqu'il l'a adopté, ce n'était qu'un bébé. Le canin restait chez lui et ne quittait jamais le terrain. Il était bien dressé, et si quelqu'un posait le pied sur la propriété de son maître, il aboyait une ou deux fois pour signaler l'intrusion. En ce qui a trait au sang, on en trouve tout près de la clôture arrière. La traînée longe ensuite la remise jusqu'à l'entrée de celle-ci. Par contre, on n'en retrouve pas *dans* la cabane. Puis on remarque que la trace mène vers l'entrée de la cour et bifurque à gauche, sur le trottoir. Mais on n'en repère que quelques traces, ici et là, et on est incapable de déterminer où elle se rend. Il a trop plu. Et c'est la même chose dans la cour. Ce n'est que sur le gazon, près de la remise, que nous avons été en mesure de prendre quelques échantillons. Les techniciens ignorent si les tests d'ADN pourront donner de bons résultats. Voilà ! C'est tout ce qu'on a.

— Et personne n'a entendu le chien aboyer hier soir, ou durant la soirée précédente ? s'enquit Clark.

— Pas selon ce que je peux lire dans les calepins des agents, soupira Ron.

— Et où il est le cabot, maintenant ? Vous l'avez trouvé ?

Ron parut hésiter. Il vérifia quelques notes et releva la tête avec un air interrogateur.

— Mais c'est vrai, convint-il. Il est où ? Merde ! J'ai manqué ça.

Il saisit le téléphone et signala un numéro, puis attendit qu'on décroche.

— Andrew ! Mon agent préféré ! Salut ! C'est Ron. Écoute, j'ai besoin de toi ce soir. Il faudrait que tu te rendes sur le boulevard des Coteaux... Oui, dans l'est. Tu vas à la maison du type qu'on a trouvé mort ce matin et tu cherches un berger allemand. Notre client possédait un chien qu'on n'a pas revu.

Il écouta la réponse, puis répliqua :

— J'aimerais que tu restes sur place quelques heures pour vérifier s'il revient. En attendant, tu pourrais demander aux voisins s'ils l'ont aperçu dernièrement... hier, aujourd'hui, ce soir... Tu connais la musique. Et tu m'appelles, hein ? Oui merci.

Puis il raccrocha.

— Bizarre, songea-t-il à voix haute. On a arpenté les lieux plusieurs heures sans repérer ce chien. Il n'a tout de même pas eu assez peur de nous pour ne plus se pointer.

— Essaie donc de savoir ce qui se passe dans la tête d'un chiot ! lâcha Clark. On verra si Andrew aura de la chance. Et pour le sang, dans combien de temps aurons-nous les résultats ?

— Le laboratoire parle de quatre jours.

— C'est long quatre jours, mais bon... qu'est-ce qu'on peut y faire ! En attendant, je vais de ce pas discuter avec le légiste. Il aura certainement les premières conclusions. Tu viens ? demanda Clark tout en se levant.

— Assurément, s'empressa de répondre Ron.

Pour effectuer le trajet, ils utilisèrent chacun leur voiture, car après cette visite, chacun souhaitait rentrer chez lui. Le trafic étant léger à cette heure de la soirée, il leur fallut peu de temps pour atteindre leur destination.

Clark entra le premier. Connaissant mieux cet établissement que son propre appartement, il se dirigea au fond de la salle de réception, prit le couloir sur la droite, ouvrit la deuxième porte et, sans frapper, pénétra dans la pièce, suivi de près par Ron.

— Salut, Axel. Tu t'es permis une *pause-dîner* ce soir ?

— Bien sûr, dit l'autre en le regardant et en affichant un large sourire. Sandwich jambon fromage à moitié séché qui traînait dans ma boîte à lunch ! Et j'imagine que toi, tu t'es offert un repas de rêve ?

— Et pourquoi pas ! Rien ne vaut une pause-repas pour refaire le plein d'énergie !

Clark s'approcha de la table sur laquelle était étendu Burton, pendant qu'Axel examinait une marque bleutée sur la joue gauche. On pouvait voir un peu de sang séché qui sortait par une oreille, mais hormis ce détail rien ne semblait anormal.

— Tu as trouvé quelque chose de spécial ?

— Pas vraiment. Quelques bosses et entailles sur le crâne, sans plus. Rien n'indique qu'il ait subi un arrêt cardiaque, mais on va vérifier cela de plus près. À part ça, il n'a aucune autre marque suspecte.

— Des bosses ? Comment ça *des* ? questionna Clark.

— Bien... il y en a une ici, sur le derrière de la tête, indiqua Axel en pointant l'endroit du doigt, et on en trouve une autre, plus petite, juste là, sur le côté droit. Par contre, cette dernière est plus vilaine. Si la première ne l'a pas tué, celle de droite lui a fracassé le crâne. Il y a aussi ces marques, à gauche, et sur le visage, marmonna-t-il comme s'il s'interrogeait lui-même.

— Mais comment est-ce possible ? s'exclama Ron. On a beau penser que la barre de métal lui est tombée dessus, elle n'a tout de même pas rebondi pour le frapper une deuxième fois ? Et de l'autre côté du crâne, par-dessus le marché !

— Il faudrait que le type ait été bougrement malchanceux, en effet, admit le médecin. Mais comment expliquer toutes ces blessures et cette plaie au visage ? D'abord, je note un premier coup derrière la tête et un second à droite. Ensuite, je distingue une petite bosse sur le côté opposé. De plus, comment aurait-il pu recevoir cette barre, si elle est tombée parce qu'il s'y est agrippé ? Vous voyez... si j'avance et que je trébuche, il y a deux façons de réagir : soit je mets les mains devant moi pour atténuer le choc et me protéger, soit je réagis en essayant de m'agripper à quelque chose pour me retenir. Donc, si on considère le premier choix, celui où je mets les mains devant moi, je ne devrais pas me retrouver avec des marques sur le visage et la barre de métal ne devrait pas me tomber dessus, puisque je ne la touche pas

Maintenant, pour le second scénario : je me retourne pour attraper quelque chose afin de me retenir. Là, je saisis la tige de métal et l'entraîne dans ma chute. Mon problème avec ça, c'est qu'en m'étant retourné, ce n'est pas ma figure qui heurte le sol, mais l'arrière de mon crâne ou un côté de ma tête si, dans ma chute, j'ai eu le réflexe de la tourner pour éviter que la barre me frappe en plein visage. Mais comme j'ai constaté qu'elle l'a frappé sur le côté droit, je ne comprends pas d'où proviennent les marques sur la figure et sur le derrière de la tête.

— Tu crois que ça tient la route, ça, Axel ? questionna Ron. S'il a basculé par en arrière, le tuyau peut-il le heurter assez fort pour lui fracasser le crâne ?

— Ah oui... j'ai dit *fracassé*, répondit Axel, mais j'aurais dû dire *craqué*. De plus, c'est ce coup qui semble avoir provoqué l'hémorragie cérébrale et comme on ne l'a trouvé que le lendemain, il en est mort. Finalement, je ne peux conclure tout de suite. Je dois chercher encore un déroulement logique pour expliquer toutes ces marques. Mais... je trouverai, conclut-il en pointant un doigt vers le haut pour appuyer ses dires.

— Et pour le sang, qu'en penses-tu ? Selon nos constatations, il devait y en avoir beaucoup. Notre homme en a-t-il perdu ? questionna Ron.

— Non, pas vraiment. Il a bien perdu quelques gouttes, mais rien de comparable à ce qu'on m'a décrit. Et on l'a trouvé dans la remise, pas sur le gazon. Non, je suis certain que ce n'est pas le sien. L'analyse de l'ADN nous le dira.

— Il serait décédé depuis combien de temps, selon toi ? demanda encore Ron.

— Je dois encore approfondir mes recherches. Je le saurai plus précisément au courant de la nuit. Pour le moment, je ne voudrais pas trop m'avancer.

— Bon, comme tu voudras, répliqua Clark. Mais tu m'appelles dès que tu sais.

— Bien sûr. Je te connais, rigola le légiste.

— D'accord. Ron, on rentre. Pour ma part, je vais me reposer en écoutant un peu de musique, puis au dodo. Espérons qu'il ne se passera rien cette nuit, marmonna le détective pour lui-même avant de prendre la direction de la sortie.

Chapitre IX

Lorsque Ted rentra à la maison, il s'attendait à y trouver Paige pour lui proposer une sortie au cinéma, mais en lieu et place, il se retrouva seul, dans un appartement vide. Toutefois, il constata qu'il y avait eu de l'activité puisqu'il nota la présence d'un panier en osier et d'une couverture.

«Ah oui ! se dit-il. Le chien.» Plus tôt en fin de matinée, Paige lui avait parlé au téléphone pour lui dire qu'elle se rendrait au magasin afin d'acheter un lit douillet pour le *nouveau membre de la famille*. Et en fin de journée, elle devait aller lui rendre visite au chenil. Le chien se portait très bien et pouvait maintenant se déplacer sans être trop incommodé par ses blessures.

— Mais comment sais-tu cela ? s'était étonné Ted.

— Parce que j'ai téléphoné à la clinique pour m'informer ! avait-elle répondu, surprise par la question. Et comme je suis devenue amie avec Liz, la réceptionniste, je me suis permis de la rappeler une ou deux fois pour obtenir plus d'infos.

— Une ou deux fois ? Seulement ?

— En fait, je n'ai appelé que quatre fois. Mais je te promets de ne pas la déranger cet après-midi ! Promis !

— Voilà ! Nous avons maintenant un poupon pour madame ! Toi qui veux des mômes, si tu joues un peu trop la *mère poule* avec un chien, je pense que je vais passer mon tour pour les gosses ! avait répliqué Ted à la rigolade.

— Tu es injuste. Le pauvre est blessé. Il a besoin de moi.

— C'est ça. Et un enfant n'aura pas besoin de toi, peut-être ? de la titiller Ted en voyant qu'elle entrait dans son jeu.

— Je te jure que ce n'est qu'un petit moment de faiblesse de ma part. Et puis, tu seras gaga, toi aussi !

— Pas du tout ! avait alors menti Ted, qui désirait des enfants tout autant que sa douce.

Pendant qu'il se remémorait cette conversation, il ne put s'empêcher de sourire. Il se versa un verre de vin blanc et s'assit avec un livre pour passer le temps.

Au même moment, Paige arrivait à la clinique. Lorsqu'elle entra, elle rencontra Liz qui, comme tous les vendredis soir, travaillait en soirée.

— Bonsoir, je suis Paige Campbell. Je viens voir Roucky.

— Ah ! Bonsoir, madame Campbell, je...

— Appelez-moi Paige. Je vous ai tellement dérangée, aujourd'hui. Vous êtes bien Liz, non ?

— Oui, c'est bien moi, confirma la femme en souriant.

— Excusez-moi de vous avoir ennuyée si souvent, mais Roucky est mon premier chien et il semblait vraiment mal en point. Alors j'étais inquiète.

— Ne soyez surtout pas mal à l'aise. Si plus de propriétaires se souciaient de leur animal... répondit Liz en laissant en suspens la suite de ses propos. Mais changement de sujet... je voulais vous dire que j'ai discuté avec le vétérinaire à propos de Roucky et il m'a confié que vous lui aviez certainement sauvé la vie.

— Mon Dieu ! s'étonna Paige avec de grands yeux. Il a souffert ?

— Non, pas trop. Il était dans un coma et on ne ressent rien lorsqu'on est dans cet état. Vous aimeriez le voir ?

— J'en serais ravie ! s'exclama une Paige d'un air enjoué. Il me manque déjà et il n'est encore jamais venu chez moi. C'est fou, non ?

— Oui et non, pouffa Liz avant de laisser aller un grand rire.

Elle se leva pour devancer la cliente. Lorsqu'elles arrivèrent à la cour arrière, qui était entourée d'une grille, Liz expliqua qu'il s'agissait de l'endroit où les animaux pouvaient se dégourdir les pattes quand le personnel n'avait pas le temps de les promener. Évidemment, une surveillance s'imposait... pour éviter les conflits. Elles trouvèrent Roucky au fond de l'enceinte, en train de contempler la rue.

— Roucky ! appela Paige.

Le chien se retourna et se précipita vers elle, l'air de ne pas trop souffrir de ses blessures.

— Il semble bien aller, constata Paige.

— Il va très bien, Paige. Même le docteur en est surpris. Vous m'avez bien dit que vous l'aviez trouvé

inconscient sur le bord de la route et que vous ne l'aviez jamais vu auparavant ?

— Effectivement.

— Il semble vous avoir adopté bien vite pour venir ainsi à vous. Il s'est passé quelque chose, j'en suis convaincue. Il ne connaît pas votre voix et pourtant, il réagit à votre appel. Il doit sentir que vous l'avez accueilli dans votre cœur.

— Oh oui ! Je l'aime déjà. Pendant que nous attendions sur le bord de la route, je lui parlais constamment pour essayer de le rassurer. Serait-ce pour cette raison qu'il réagit à ma voix ?

— Ce serait logique de le penser. Il y a des gens qui prétendent que lorsque nous sommes dans le coma, on entend.

— Je dois dire qu'il m'a épatée. Il a démontré beaucoup de force. Il a lutté pour survivre et il mérite le respect.

— Pour ça, je vous assure que c'est un battant ! Des côtes brisées, c'est douloureux, même pour les animaux. Et regardez-le aller... Il ne s'en préoccupe pas du tout. C'est une force de la nature, ce gros toutou !

Avant d'accepter les caresses de Paige, Roucky lui renifla les mains. Après les avoir léchées, il se colla légèrement à elle pour lui signifier qu'elle pouvait le cajoler. Lui parlant à voix basse, elle l'assura qu'elle l'aimerait très fort s'il daignait venir vivre avec eux, en plus de lui promettre qu'elle ne permettrait jamais qu'il lui arrive quoi que ce soit.

Chapitre X

Le lendemain matin, Clark se réveilla à 7h27. La première pensée qui lui traversa l'esprit fut que pour une fois, il avait bien dormi. Il décida de se rendre chez *Winston's*, un restaurant reconnu pour ses fabuleux œufs à la bénédictine et son café qu'il appelait *un vrai café*. De plus, l'endroit se situait près de la résidence de Burton. Il en profiterait donc pour aller voir si le chien rôdait dans le coin.

La veille, Ron lui avait téléphoné pour l'informer qu'Andrew n'avait rien vu et que les gens qu'il avait interrogés n'avaient rien dévoilé de nouveau. Cela lui rappela que le légiste n'avait pas encore donné signe de vie. «Bizarre. Il faudra que je vérifie pourquoi», songea l'inspecteur.

Il se leva, prit une douche et partit en direction du restaurant. Il roula lentement, car aucun nouveau cas n'avait été signalé pendant qu'il se reposait dans les bras de Morphée. Il avait appelé au poste et on lui avait signifié que tout était calme. Il n'était donc pas pressé, chose plutôt rarissime. Il planifiait aller discuter avec le légiste *après* son petit déjeuner. Pour une fois qu'il pouvait le prendre à une heure convenable.

Il tourna sur le boulevard des Coteaux vers 8h15, au moment même où une piétonne traversait la rue à deux pâtés de maisons. La femme vérifia minutieusement les deux côtés avant de s'aventurer sur la chaussée. Clark décida d'aller à sa rencontre. «Une personne qui agit de la sorte par un matin aussi calme et silencieux est sûrement une personne qui voit tout ce qui se trame dans son coin», se dit-il.

Il l'aborda quelques secondes plus tard, alors qu'elle tournait sur le boulevard.

— Pardon, madame, commença-t-il, vous habitez près d'ici ?

— Ce n'est pas de vos affaires ! répliqua-t-elle sèchement.

— Veuillez m'excuser, reprit-il en ouvrant la portière de sa voiture.

Aussitôt, la femme eut un mouvement de recul.

— Ne soyez pas effrayée, je suis de la police, précisa Clark après avoir remarqué la réaction de son interlocutrice. J'aimerais vous poser quelques questions... Voici ma plaque, ajouta-t-il en lui montrant son insigne.

— Ah... souffla la dame, visiblement soulagée. Après ce qui s'est passé dans le coin, vous devez comprendre que la prudence est de mise. Pour répondre à votre question, oui, j'habite sur la rue voisine.

— Que voulez-vous dire par *ce qui s'est passé* ?

— Vous le savez certainement ! Sinon, pourquoi seriez-vous ici ? Il y a eu un meurtre, monsieur.

— D'où tenez-vous cela ? Avez-vous vu quelque chose ? Et pourquoi pensez-vous qu'il s'agit d'un meurtre ?

— Non, je n'ai rien vu. Mais comment un type comme Burton aurait-il pu mourir ainsi ? Il était en pleine forme, cet homme. Il marchait tous les soirs avec son chien et croyez-moi, il tenait la cadence !

— Donc, vous le voyiez se balader tous les soirs, c'est bien cela ?

— Oui, monsieur. Tous les soirs. Qu'il fasse beau ou mauvais, il marchait. Et son chien l'accompagnait toujours. Enfin... depuis qu'il l'avait.

— Et avant-hier, vous l'avez vu faire sa promenade ?

— Non, pas avant-hier. Ça m'a surprise, mais je me suis dit qu'il avait sûrement eu un empêchement.

— Comment ça ? Il ne s'est pas promené avant-hier ? répéta Clark, en feignant de ne pas comprendre pour inciter la femme à en dire davantage.

— Comme je vous dis, se contenta-t-elle de répondre.

— Bon, fit Clark, plutôt découragé. Et le chien, vous le connaissez ? Il s'appelle comment ?

— Rex. Il est gentil comme un cœur ce toutou, répondit la femme d'un ton affectueux. Quand M. Langlais est présent, on peut le caresser. Mais attention, dès que le maître quitte le domicile, pas moyen de mettre un pied sur son terrain sans qu'il s'y oppose. Tout le voisinage le sait.

— Il est donc un très bon gardien ?

— J'aimerais en posséder un comme lui. Un vrai sur qui on peut compter.

— Vous l'avez vu hier ou aujourd'hui, ce Rex ?

— Non, pas vu.

— Et avant-hier ?

— Non plus. C'est curieux, d'ailleurs... Il était toujours si fiable.

— Vous êtes certaine de ne pas l'avoir vu hier ou avant-hier ? répéta le policier en prenant d'autres notes.

— Absolument certaine. En fait, il y a deux jours que je ne l'ai pas vu.

— Puis-je avoir votre nom ?

— Élisabeth Standford. J'habite sur la rue voisine, au 27617.

— Je vous remercie de votre aide, madame. Si vous pensez à autre chose, voici ma carte, conclut Clark en la lui tendant. De mon côté, si j'ai d'autres questions, je communique avec vous.

— Bien sûr. Merci et bonne journée, jeune homme !

Clark se retourna et termina de remplir son calepin en y inscrivant le nom de la dame, son adresse et quelques informations qu'il voulait conserver. Ensuite, il remonta dans sa voiture et avança jusqu'à la maison de Burton. Il descendit et se redressa pour regarder l'immeuble, les deux mains sur les hanches : maison unifamiliale, pas très grande mais pas trop petite, rez-de-chaussée surélevé d'environ un mètre ou un mètre trente, sous-sol à demi enfoui par la force des choses, extérieur en brique brun clair, fenêtres aux contours jaune-ocre et imposante fenestration. Il détailla la maison encore quelques instants, puis traversa les rubans de sécurité que les policiers avaient installés la veille pour isoler la zone. Il ne vit rien de particulier et... pas de Rex.

« Curieux », pensa-t-il. Il se gratta la tête et avança vers la remise. Tout en marchant, il réexamina les taches de sang. Arrivé à la cabane, il constata que la porte n'était pas verrouillée. Il l'ouvrit et vérifia si elle coïncait. Les charnières fonctionnaient normalement. Cela lui donna la certitude que Burton n'avait pas été surpris par l'ouverture soudaine de la porte, qui aurait cédé sous une quelconque pression. Hypothèse à exclure.

Il pénétra dans la remise et regarda la barre de fer qui traînait sur le sol. Il mit des gants et se baissa pour la soulever... Une quinzaine de kilos, peut-être. Était-ce suffisant pour défoncer un crâne ? Il devait poser la question au légiste. Il voulait également s'assurer qu'on avait bien prélevé les empreintes sur celle-ci.

Il scruta ensuite l'intérieur de la remise et rien de particulier n'attira son attention. L'endroit ressemblait à n'importe quelle autre remise. Rien d'anormal. Il ressortit et sentit son estomac qui lui parlait. « Œufs à la bénédictine ! » pensa-t-il. Il contourna la maison pour vérifier si le chien ne se planquait pas derrière, puis regagna sa voiture afin d'aller savourer son premier repas de la journée. Chemin faisant, il communiqua avec Ron.

— Salut, Ron. Où es-tu ?

— Au bureau. J'y suis depuis une petite heure.

— Je suis passé chez Burton. Toujours pas de chien. Mais où peut bien être cette foutue bestiole ? Je fais une escale au restaurant, puis je me rends chez le légiste pour voir s'il a du nouveau. Il ne m'a pas appelé cette nuit et je trouve ça curieux. Ensuite, je te rejoins au bureau et on fera le point.

— Bien, je t'attends.

Après ses fameux œufs tant désirés, Clark se rendit au laboratoire pour discuter avec le médecin légiste. Comme il était presque 9h15, il se dit que ce dernier devait avoir eu suffisamment de temps pour terminer ses vérifications, à défaut d'avoir écrit le rapport. Il entra et se rendit directement à la salle d'exams.

— Bonjour, Axel. Alors, notre mort a-t-il parlé cette nuit ?

— Bonjour, Clark. Oui, je vais bien ; non, je n'ai pas dormi, et... oui, j'ai des réponses.

— Super ! On pourra donc progresser. Au fait, pourquoi ne m'as-tu pas appelé ? J'attendais des nouvelles ! Du coup, j'ai superbement bien dormi !

— Eh ben, voilà ! C'est pour ça que je ne t'ai pas dérangé ! Comme ça, tu as bien dormi et moi, j'ai pu terminer mes tests. Et puis, avec ce que j'ai, je ne voyais pas d'urgence. Donc... la mort remonte à deux jours et demi, soit environ 35 ou 36 heures avant qu'on découvre le corps, c'est à dire vers 19h00 l'avant-veille. Le type n'a pas subi de malaise cardiaque. C'est confirmé. C'est bien un coup à la tête qui l'a tué. Tu te rappelles qu'il a trois bosses sur le crâne et des marques dans la figure... Comment a-t-il reçu tous ces coups ? Ce n'est pas tout à fait clair, mais je crois avoir une théorie. Le coup sur le côté droit est bien celui qui l'a tué. Mais pourquoi a-t-il trois bosses ? Et pourquoi a-t-il ces marques sur la joue et le nez ? Hier, on croyait qu'une des bosses avait été causée par ce tuyau de fer et une des deux autres lorsque sa tête a frappé le sol.

— Elle a heurté le sol durement, non ? questionna Clark.

— C'était bien une des théories qu'on envisageait, oui. Mais, au risque de me répéter, ce scénario me pose un problème. Si tu tombes par en avant et que tu avances les mains pour te protéger, la barre de fer reste là où elle se trouve, et tu n'as pas de marques au visage. Donc, première théorie à exclure. Deuxième figure : si tu trébuches et que tu te retournes pour t'agripper à quelque chose et que tu harponnes, par exemple, une barre de fer, tu aurais une première bosse derrière la tête et une autre sur le côté ou dans le front. Mais cela n'est possible que si on admet que le type ait saisi la barre et qu'elle lui est bien tombée dessus. Par contre,

ceci n'explique pas les marques au visage ni celles sur le côté gauche. Donc, deuxième théorie à exclure. En résumé, notre monsieur Burton a une bosse derrière la tête et une de chaque côté. On sait que c'est celle sur le côté droit qui l'a tué. De plus, je dois tenir compte du fait qu'il a une plaie sur une joue et le nez... une éraflure plutôt mauvaise. Ceci m'indique que le type est tombé par en avant, sans se protéger. Pourquoi ? Je ne vois qu'une réponse. Il était inconscient lorsqu'il a heurté le sol. Et si c'est le cas, ça signifie qu'il avait déjà reçu un coup à la tête. Sinon, comment expliquer les marques du visage ? D'où ma troisième et dernière hypothèse : le type a été assommé par un coup porté à l'arrière du crâne et est tombé face première. La barre lui a été jetée dessus après sa chute, puis l'a atteint sur le côté droit alors qu'il avait la tête appuyée au sol. Elle lui a fracturé le crâne et le choc qui en a résulté a causé cette marque sur le côté gauche. La tête se trouvait comme prise dans une enclume. C'est pourquoi le crâne a craqué. À mon avis, c'est un homicide.

— Un meurtre, répéta Clark. Ça expliquerait les traces de sang qu'on a découvertes. En fait... oui et non. Selon ce scénario, il se serait bel et bien trouvé une deuxième personne sur les lieux et c'est elle qui aurait saigné. Mais tu as dit que notre cadavre ne présente aucune marque qui démontre qu'il se serait battu. Alors, s'il y avait un autre type et que c'est lui qui a perdu ce sang, comment cela s'est-il produit ? Là, je dois dire que je suis un peu perdu !

— Non. Il n'y a rien. Pas une égratignure autre que les blessures à la tête.

— Merde ! Un meurtre et pas un seul indice, marmonna Clark.

— Attention ! Pour le moment, ce ne sont que des hypothèses. Je vérifie encore deux ou trois trucs et je te confirme le tout dans disons... deux heures ? proposa le légiste.

— À dans deux heures, alors. Ça me permettra de mieux diriger mon enquête. Tu m'appelles ?

— Si tu veux.

— Merci, dit Clark avant de sortir.

En arrivant au bureau, il rejoignit Ron qui lisait un document.

— Eh ! Vise un peu ça, Clark. Les poils qu'on a trouvés dans la maison s'avèrent bien être des poils de chien. Il s'agirait d'un berger allemand.

— Ça nous avance bien ! ironisa Clark. On ne le débusque pas, ce foutu clébard ! Et même si on le trouve, il ne parlera certainement pas. Mais pourquoi a-t-il disparu ?

— Va savoir ! répliqua Ron. Il doit avoir flairé un bon coup, du genre... *bergère allemande*.

— Et ça, le même jour que son patron se fait tuer ? Tu parles d'une coïncidence ! Non... Tout le monde confirme que ce chien est fidèle et fiable. Et puis, il me semble que tirer un coup, pour un cabot, n'est jamais très long. Ça ne prend certainement pas deux jours.

— Tuer ? Tu as dit : *se fait tuer* ? Tu crois que c'est un meurtre, finalement ?

— En fait, le légiste n'en est que *quasi* persuadé. Il doit vérifier une ou deux petites choses avant de confirmer, mais il étudie une hypothèse fort plausible qui pourrait conduire à un homicide involontaire ou même, volontaire. On verra.

Clark fit une légère pause, puis reprit :

— Tu sais, ce sont la barre de fer et la disparition de ce cabot qui me chauffent les méninges. Pourquoi ne le trouve-t-on pas, le toutou, et comment cette foutue barre s'est-elle retrouvée sur la tête du cadavre ? Ah oui ! Ron, il faut que tu t'assures que les techniciens vérifient les empreintes sur cette barre. Et puis merde ! Quel serait le mobile ? Il n'y a rien de bizarre chez ce type. Rien au bureau. Pas un seul indice. Il n'était pas riche et n'avait aucun placement susceptible de faire l'envie d'un potentiel héritier. T'as fait des recherches sur la famille ? L'ex... les mômes... les parents ?

— Oui, j'ai vérifié tout ça. Son ex vit à Cleveland, où elle a emménagé il y a huit ou neuf ans. Elle a un mari et deux enfants, mais aucun de Burton. Son époux travaille pour la ville ; un conseiller influent à ce qu'il paraît. Côté argent, ils ont ce qu'il faut. Pas besoin de convoiter le petit pécule de Burton. Pour le reste, ses parents sont morts et il n'avait ni frère ni sœur. Il était vraiment seul, ce mec. Dis-moi, Clark, je ne suis pas certain de bien comprendre ton raisonnement. Notre client a essayé de s'agripper à quelque chose et...

— Non, plus maintenant ! Le doc a rejeté cette possibilité. C'est ce qui ne fonctionne pas avec nos théories et toutes les bosses que Burton a sur le coco. Il serait tombé face devant, parce qu'on l'aurait assommé. Alors, comment aurait-il pu renverser la barre s'il était sonné ? Et puis zut ! Oublie ça ! On attend le rapport d'Axel et on partira de là.

Chapitre XI

Le soir tant attendu était arrivé et Paige ne tenait pas en place. Elle allait élever *son* chien. Elle avait demandé à Ted s'il voulait l'accompagner pour aller chercher Roucky et il avait répondu par l'affirmative. Ils se retrouvèrent donc à la clinique à 17h00 pile.

— Liz m'a appelé pour me suggérer de faire vacciner Roucky contre un tas de belles petites saletés. En même temps, ils le vaccineront contre la rage, l'informa-t-elle. Elle m'a aussi demandé si on comptait le faire opérer.

— Pourquoi ils le vaccineraient contre la rage ? Il n'a pas la rage, au moins ?

— Non, pas du tout ! Mais ce vaccin est obligatoire.

— Ah bon. Et le faire opérer pourquoi ?

— Ben... pour éviter qu'il ne coure après les jolis minois canins.

— Ça se présente bien, marmonna Ted.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— La première chose qui te passe par l'esprit, en me voyant, est de me parler d'une facture additionnelle, puis d'une intervention, sans me dire le prix, et ça, avant même de m'embrasser ! se moqua Ted en souriant.

— Excuse-moi, mon amour, minaуда Paige en se collant contre lui pour l'embrasser. Mais je suis tellement excitée. Je ne voulais pas te négliger.

— Et contre quoi a-t-il été immunisé ?

— Rage, tétanos... je crois... et... bof ! je ne sais plus ! Mais je leur ai dit de lui donner tous les vaccins nécessaires.

— J'ai hâte de connaître le total de la facture ! s'exclama Ted.

— Que décide-t-on pour l'opération ? questionna Paige.

— Si on attendait qu'il se remette, avant ? Pour le moment, il doit en avoir assez, non ? On verra d'abord comment il se comporte.

— Je trouve que c'est une excellente idée, approuva Paige.

Puis ils entrèrent et saluèrent Liz.

— Bonsoir, Liz ! lança Paige. Voici mon conjoint, Ted.

— Bonsoir, monsieur Ted.

— Ted tout court, précisa celui-ci. Alors, c'est vous la nouvelle amie qui fait découvrir à Paige de nouvelles façons de dépenser ?

— Eh ! Ne sois pas injuste, intervient Paige, un peu gênée. Elle ne fait que penser au bien-être de notre Roucky et à nous faciliter la vie.

— Je sais. Je ne fais que la taquiner... Et toi aussi, par la même occasion.

— Bon, cessons ces galanteries et allons chercher Roucky ! proposa allègrement Paige.

— Il est où le clébard ? lança Ted.

Paige lui jeta un regard assassin, puis dit :

— Par ici.

Elle s'apprêtait à se diriger vers une porte quand Liz l'arrêta.

— Non, Paige. Monsieur Patterson pratique actuellement une intervention. Nous avons installé Roucky de ce côté, expliqua-t-elle en désignant une autre pièce.

Ils pénétrèrent dans une salle où Paige n'était encore jamais entrée. Il s'y trouvait une dizaine de cages, dont six étaient occupées. Ted compta quatre chiens et deux chats. L'une des bêtes était bien sûr Roucky.

— La plupart sont des pensionnaires, indiqua Liz. Leurs maîtres sont partis en vacances. Nous les sortons deux fois par jour pour qu'ils se dégourdissent un peu, mais malgré tout, ils trouvent le temps long.

— Ça se comprend, répondit Ted. Ils doivent être peu habitués à une telle inactivité.

Liz marcha jusqu'à la quatrième cage, celle où se trouvait Roucky, et l'ouvrit. Dès qu'il avait vu Paige entrer, l'animal s'était levé et avait commencé à battre de la queue. Lui aussi semblait excité.

— Il vous reconnaît, constata Liz.

— Rien d'étonnant ! ironisa Ted. Il doit la sentir juste par les ondes télépathiques. Elle ne parle que de lui depuis trois jours. Elle en a... des projets, plaisanta-t-il en affichant un grand sourire.

Faisant fi de la remarque, Paige s'approcha de la cage et y introduisit les deux mains. Elle commença à

caresser Roucky, lui parla et le fit sortir.

— Bonjour, mon beau, comment vas-tu, aujourd'hui ? Tu sais, c'est un jour mémorable. Tu viens vivre avec nous. Je te présente Ted, mon copain. Et j'espère que tu accepteras qu'il devienne lui aussi ton ami.

— Bonjour, Roucky, commença Ted. Je taquine Paige à ton sujet, mais je suis content de t'accueillir. Tu sembles un très bon chien et je suis convaincu que nous serons bien, tous les trois.

À ces mots, Paige leva les yeux vers lui et exigea un baiser.

— Merci, chuchota-t-elle avec un léger sourire. Je me demandais si tu voulais encore qu'il fasse partie de notre vie.

— Sache que tout ce qui te fait plaisir est important pour moi. Et ceci inclut Roucky.

Alors qu'ils s'embrassaient à nouveau, Liz, qui se tenait en retrait, intervint.

— Vous avez là une bien belle bête, lança-t-elle. Il est facile de voir que ce chien est de race pure. De plus, les bergers allemands sont très intelligents. Ils sont enjoués, mais peuvent également être sérieux. Ce sont également de très bons gardiens et je dirais que celui-là semble plus brillant que la moyenne. À n'en point douter. Il a vite compris que vous lui êtes venu en aide et il exprime sa gratitude.

— J'espère qu'il sera heureux avec nous, soupira Paige.

— Tout ce dont il a besoin, vous semblez déjà le lui offrir. De l'amitié et de l'amour.

— On l'emmène ? demanda Ted. Liz, je vais vous régler. Vous pouvez me dire combien je vous dois ?

— Mais Ted, objecta Paige, on avait dit que c'était moi qui payais et...

— Ça me fait plaisir de t'offrir ce cadeau.

— Mais... enchaîna Paige avec des yeux brillants. Merci.

— Suivez-moi, les pria Liz. Paige, voici une laisse. Vous devez toujours la lui mettre lorsque vous le sortez. C'est la loi et c'est une sécurité pour lui. N'oubliez pas... vous devez aussi attacher une médaille d'identification à son cou. Vous pouvez vous en procurer une à l'APA, ou au bureau de l'hôtel de ville.

— Zut ! J'avais oublié pour la laisse ! s'exclama Paige. Je m'étais pourtant promis de ne pas omettre ce genre de trucs. Merci d'y avoir pensé pour moi... euh... pour nous, se reprit-elle en regardant Ted.

— Ça me fait plaisir. Vous savez, ça se produit tout le temps avec les nouveaux propriétaires d'animaux. Vous vous y habituerez, tous les deux, signifia Liz en lançant un clin d'œil à Ted.

— Est-ce que le chien devra nous accompagner lors de son enregistrement ? interrogea Ted.

— Non, pas du tout. Par contre, pensez à apporter une photo et son carnet de santé pour prouver qu'il a bien reçu son vaccin contre la rage. Ils vont déposer tout ça dans son dossier et si jamais Roucky se perdait, sa photo pourrait servir à le retrouver.

Après avoir payé sans rechigner la facture plutôt salée, Ted aida Paige à faire monter Roucky sur la banquette arrière de sa voiture. Il ordonna ensuite au chien de se coucher, ce que l'animal fit aussitôt. Paige prit place derrière le volant et emprunta le chemin de la maison, suivie de Ted.

Rendue à destination, Paige mit la laisse autour du cou de Roucky et le fit descendre. Ce dernier, qui s'était bien comporté jusque-là, commença soudainement à tirer, comme s'il voulait aller dans une direction différente de celle que souhaitait prendre Paige. La pauvre éprouvait du mal à le retenir.

— Non, Roucky, pas par là ! Arrête ! S'il te plaît... Roucky !

Sur ce dernier appel lancé un peu plus fort, Roucky s'arrêta. Au même moment, Ted arriva.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-il.

— Roucky croyait qu'on devait aller de ce côté, expliqua Paige en désignant du menton la direction que souhaitait prendre Roucky. Mais ça va, maintenant.

Pendant ce temps, Roucky continuait de lorgner la *mauvaise* direction.

— Regarde-le, dit Paige. Il veut vraiment y aller.

— Peut-être, mais pour le moment, il viendra chez nous.

— Dis, Ted, je pense que je vais l'emmener faire une petite promenade. Je vais aller là où il veut et ainsi, il verra qu'il n'y a rien pour lui dans ce coin. Et puis, ça lui sera bénéfique de faire un peu d'exercice. Il est enfermé depuis trois jours. Tu t'occupes du dîner en attendant ? Nous reviendrons dans trente ou quarante minutes.

— Bon, si tu veux. Fais attention qu'il ne te surprenne pas en donnant un coup sur la laisse. Il est plutôt costaud.

— Je vais faire attention, promit Paige.

Elle fit surtout attention de ne pas répliquer à une telle remarque, même si elle avait pensé : « Non,

mais... pour qui tu te prends ? Comme si tu avais besoin de me faire la leçon ! » Et elle partit dans la direction où Roucky tenait tant à aller, tandis que Ted emprunta le sens opposé.

Il était déjà 18h35 et la noirceur était tombée. Roucky tirait sur sa laisse, l'air de vouloir montrer qu'il savait où il allait et qu'il avait hâte d'y être. Persuadée qu'il était heureux de se balader, Paige le retenait juste assez pour ne pas être obligée de courir, non sans se dire que ce serait agréable lorsqu'elle l'emmènerait jogger.

Ils marchèrent environ vingt minutes, jusqu'à ce que Roucky tourne sur une avenue que Paige ne connaissait pas très bien. Comme il s'agissait d'une rue transversale, elle n'y passait jamais.

— Eh ! Où nous emmènes-tu ? s'écria-t-elle.

Roucky ne broncha pas et continua d'avancer rapidement.

— En tout cas, tu sembles savoir où tu vas, murmura la jeune femme pour elle-même, non sans réaliser qu'il n'était pas perdu du tout.

Ce disant, elle sentit ses entrailles se contracter légèrement. « Pourquoi ai-je mal au ventre ? » pensa-t-elle. Puis, en regardant Roucky, elle finit par comprendre, ou plutôt, par accepter le fait qu'il connaissait les lieux et qu'il *voulait* y retourner. Une petite panique la gagna. « Et s'il rentrait chez lui ? Son maître exigerait de le reprendre et je le perdrais ! » Elle commença à tendre la laisse pour le ralentir, mais pour signifier son désaccord, Roucky se mit à tirer plus fort.

— Arrête, Roucky ! Arrête ! ordonna-t-elle, presque suppliante.

Son cri réussit à stopper l'animal, qui garda la tête et la queue bien droites, ainsi que les oreilles dressées. Puis, il regarda Paige qui le retenait et qui avançait une main après l'autre sur la laisse, jusqu'à ce qu'elle puisse le saisir par le collier.

— Que fais-tu, mon beau ? Qu'est-ce que tu nous fais là, hein ? Tu ne vas pas aller te perdre dans un coin comme ça ? Et en plus, nous devons rentrer. Ted nous attend, ajouta-t-elle sur un ton un peu plus enjoué, comme pour changer de sujet. Allez, viens. On retourne à la maison.

Elle se releva et voulut repartir dans l'autre sens, mais Roucky résista. Il tira juste assez pour qu'elle ne puisse l'entraîner. Puis, après un léger combat de quelques secondes, il abdiqua et les deux repartirent dans la direction opposée.

Au même moment, une voiture passa près d'eux. Le conducteur les regarda, diminua sa vitesse, puis, lorsque le chien accepta de suivre sa maîtresse, il reprit sa course.

« C'est bien un berger allemand, pensa Clark, mais il a un maître. »

Ce dernier se rendit jusqu'à la maison de Burton. Plus tôt, en après-midi, le légiste l'avait appelé pour lui transmettre ses dernières conclusions. Il lui avait également demandé de lui faire parvenir la barre de métal pour qu'il puisse compléter ses analyses. Cela allait lui permettre de déterminer si elle était réellement à l'origine d'une des blessures de Burton. Clark avait donc décidé de passer la chercher. Cela lui permettait en même temps de revoir la scène et de vérifier si le chien était revenu.

Arrivé sur les lieux, il prit à nouveau un moment pour se donner une vue d'ensemble de la propriété. Aucun animal dans les parages. Il avança lentement, pour s'assurer qu'il n'avait rien manqué.

Ce même soir, Ron devait le rejoindre, car ensemble, ils entendaient revisiter tous les habitants du coin. Le légiste lui avait mentionné que la mort remontait non pas à un, mais à *plus de deux jours*. Le type était donc resté couché sur le côté durant tout ce temps dans sa remise. Mais comment Clark n'avait-il pas allumé plus tôt ? Ce n'est que maintenant qu'il se rappelait que le patron de Burton lui avait précisé que ce dernier ne s'était pas présenté au bureau *deux jours* d'affilée. Et cette femme, Alice, l'assistante qui travaillait avec Burton... Elle avait bien déclaré que *la journée précédente*, elle avait vainement tenté de le joindre. Même la piétonne qu'il avait interrogée lui avait indiqué que cela faisait maintenant *deux jours* qu'elle ne voyait plus Burton et son chien, et il n'avait pas fait le lien. « Deviendrais-je vieux ? » se questionna-t-il.

Cette fois, il n'était pas très fier de lui. Il aurait dû relever ce détail plus tôt. Mais puisqu'au début il ne croyait pas à un homicide, il devait admettre qu'il l'avait joué un peu mollement.

Perdu dans ses pensées, il vit Ron s'amener vers lui, en compagnie de deux collègues.

— Salut, Clark. J'ai amené des renforts pour rencontrer les voisins. Je me suis dit que si on souhaitait parler à tout le monde ce soir, valait mieux s'y mettre à plusieurs. Et de plus, ça nous fera de nouvelles cervelles qui verront peut-être la scène d'un angle différent.

— Tu as bien fait, Ron.

Puis, se tournant vers les deux acolytes, l'inspecteur ajouta, en leur serrant la main :

— Salut, Claude, salut, Benoit, c'est gentil de venir nous aider.

— Pas de problème. Si on peut faire progresser ton enquête, on pourra s'en attribuer un bout de mérite, plaisante Claude en souriant à pleines dents.

— Vous connaissez l'affaire ?

— Ouais. Ron nous en a exposé les grandes lignes. On sait ce qu'on doit demander et ce qu'on doit creuser : le chien, quelque chose de suspect, les traces de sang, quand, et tout ce qu'ils ont remarqué au cours des trois derniers jours.

— C'est bien ça. On se sépare le travail comme suit : Claude, tu vas vers la gauche. Tu couvres six maisons, tu traverses la rue et reviens en sens inverse. Benoit, même procédure, mais sur la droite. Ron et moi, on va en face, chacun de notre côté. Alors, on s'y met. Ron, tu restes un moment ? On doit vérifier quelque chose avant de commencer.

Les deux autres partirent donc pour se mettre à la tâche, carnet en main.

— Écoute, poursuivit Clark à l'intention de Ron, le légiste est formel sur deux ou trois points en ce qui concerne Burton : pas de malaise cardiaque, un coup assez fort à l'arrière de la tête pour l'assommer, mais sans plus, et un autre sur le côté droit qui lui a fendu le crâne. C'est ce qui l'a tué. Maintenant, la marque sur la gauche a été faite lorsque la barre a frappé à droite, ce qui lui a écrasé la tête au sol. Donc, le gars n'est pas tombé en s'accrochant dans le seuil de la porte, il n'a rien agrippé et ne s'est pas heurté le derrière de la tête en frappant le plancher. Ce qui nous mène à la conclusion suivante : la seule façon d'expliquer sa bosse à l'arrière du coco, c'est que quelqu'un la lui a faite. Il a été assommé. Et ça, c'est la troisième certitude. Maintenant, comment la barre est-elle tombée ? Est-ce que l'agresseur la lui aurait balancée ? Si c'est le cas, on y trouvera peut-être des empreintes. C'est pourquoi il faut l'emmener.

— Donc, conclut Ron, il s'agit maintenant d'une affaire de meurtre. Mais le gars qui l'a attaqué n'a rien volé. Tout semble parfaitement intact. Il ne manque rien. Rien du tout ! Et pourquoi diable Burton a-t-il été assailli dans la remise ?

— Peut-être parce qu'il s'y trouvait au moment où la crapule est arrivée. Mais pour le reste, rien ne va. Il nous manque le mobile... termina Clark, songeur. Nous devons trouver le mobile. Je me demande ce qui nous échappe. Qu'est-ce qu'on ne voit pas ?

Les deux inspecteurs saisirent la barre de métal et la placèrent dans l'auto de Clark. Il devait la déposer au labo un peu plus tard en soirée. Cette tâche accomplie, ils se lancèrent à la rencontre des voisins.

Chapitre XII

À l'autre bout de la ville, dans un appartement miteux, un type se retourna dans sa couchette. Voilà trois jours qu'il s'y était alité, salement amoché. Il avait eu toute la misère du monde à revenir chez lui et avait dû envelopper son pied et son bras pour que les blessures arrêtent de saigner et commencent à cicatriser.

Les premières heures, il avait appliqué de la glace, puis s'était allongé. Mais sa cheville le terrassait à un tel point qu'il n'arrivait pas à dormir. Évidemment, il ne pouvait se permettre de consulter un médecin. Celui-ci aurait posé des questions auxquelles il n'aurait pu fournir de réponses. Alors, il attendait. Il avait enduit ses blessures d'une crème antibiotique en espérant que ce serait suffisant. De plus, il avait mangé à peu près tout ce qui était comestible dans l'appartement et là, il avait atrocement faim.

Frissonnant, il se redressa sur sa couchette. Il se sentait fiévreux. Il se leva en appuyant tout son poids sur son pied gauche pour préserver sa cheville droite. Un tas de linge sale imprégné de sang séché gisait sur le sol. Des mouches tournaient autour et s'y posaient, à l'occasion. Nauséux, il alla à la salle de bain. Il alluma et se regarda dans la glace. Ce qu'il vit le rassura un peu. *Lorsque vous vous sentez démoralisé ou mal en point, avait-il lu quelque part, le fait d'observer votre reflet dans un miroir a souvent un effet positif. Le miroir ne reflète pas votre état mental et vous semblez moins perturbé à l'extérieur qu'à l'intérieur, montrant que votre corps prend mieux le coup que vous ne vous l'imaginez.*

Légèrement ragaillardi, il examina la blessure au-dessus de son coude gauche. L'animal avait planté ses dents dans son bras et avait tenu sa prise si fortement, que même les tourniquets qu'il lui avait fait faire n'étaient pas parvenus à l'en débarrasser. Il avait dû le frapper au ventre pour lui couper le souffle. À l'endroit de la morsure, il pouvait voir que la chair était en lambeaux. Rien de beau à voir.

Puis, en examinant sa cheville, il se demanda comment il avait pu virevolter autant en soulevant ce chien avec un pied en si mauvais état ; l'adrénaline, probablement. Dès qu'il s'était garé devant chez lui, il avait ressenti une douleur pulsante à la cheville. Après être descendu de voiture, il avait constaté que son pied ne supportait plus le moindre poids. Aussi, avait-il eu un mal fou à grimper jusqu'à son appartement. Pour y parvenir, il avait dû s'asseoir sur les marches et les monter une à une, en se soulevant chaque fois avec son pied gauche et son bras droit. Une fois en haut, il était en sueur et complètement épuisé. Par chance, personne ne l'avait vu.

Après trois jours de souffrance, il arrivait à supporter la douleur. La crème qu'il avait appliquée semblait avoir fait preuve d'efficacité. Il ne voyait qu'un peu de pus. Par contre, il éprouvait encore beaucoup de difficulté à s'appuyer sur son pied et s'il étirait trop son bras, celui-ci se remettait à saigner.

Il commença alors à laver ce dernier avec de l'eau froide et utilisa un linge humide pour nettoyer le sang coagulé. Du coup, les plaies se mirent à suinter. Il frotta donc moins vigoureusement, pour éviter que ça recommence à saigner. Il poursuivit ce manège durant une vingtaine de minutes, en s'arrêtant de temps en temps pour chasser les étourdissements.

Il se remémora alors son dernier coup. Tout un coup, oui. Il avait bien failli y rester. Lorsque le clébard l'avait lâché, il était au bord de l'évanouissement. Si la bête n'était pas passée par-dessus la clôture et tombée du haut de la falaise, elle l'aurait certainement attaqué de nouveau. Que serait-il arrivé, alors ? L'aurait-elle saigné à blanc ? « Sale bâtard ! » ragea-t-il en son for intérieur. Au moins, ce satané chien en avait eu pour son compte. Il se rappelait le mal qu'il avait eu à regagner son auto. Encore heureux qu'il ne l'eût pas garée trop loin. En revanche, il ne se souvenait pas comment il avait fait pour conduire jusque chez lui. Il avait des *flashes*, mais sans plus. Et tout ça pour faire les poches d'un pauvre type qui traînait dans le fond de sa cour !

En arrivant devant la propriété, il était persuadé qu'il n'y avait personne. Il entendait passer par l'arrière pour examiner l'intérieur. Puis, voilà ce chien qui s'était mis à aboyer et cet homme sorti de nulle part ! Il avait donc dû improviser. Son but était de lui faire les poches et d'entrer ensuite dans la maison pour y prendre quelques trucs. Mais bon...

Son bras était maintenant propre. Comme il se sentait trop faible, il décida que la cheville attendrait. Il revêtit un pantalon en s'assurant que celui-ci cachait bien la morsure. Il passa un pull à capuchon pour camoufler son visage, puis commença à se chausser. C'est ce dernier exercice qui lui demanda le plus d'efforts. Il devait y aller par petits coups. Malgré qu'il fût en sueur, il persista.

Une fois les bottines enfilées, il enveloppa sa cheville blessée avec du ruban adhésif pour la solidifier. Ceci fait, il ramassa son argent et entreprit de sortir. Il se sentait étourdi, mais il devait absolument manger.

Pour descendre l'escalier, il dut s'appuyer sur la rampe avec son bras valide. Arrivé en bas, il s'assied sur la dernière marche, le temps de reprendre ses esprits. Il demeura dans cette position durant plus de dix

minutes. Après quoi, il se remit en route et gagna le trottoir. Il longea les murs en s'agrippant à tout ce qu'il pouvait. Un genre de petit resto-bar avait pignon sur rue à environ 250 mètres, mais par malheur, il devait traverser un boulevard pour s'y rendre. Descendre du trottoir s'avéra très pénible. Fort heureusement, un passant qui le prit en pitié lui vint en aide. N'eût été cet homme, il se serait probablement écroulé. Il entreprit ensuite de traverser le boulevard, mais comme sa démarche était lente, les autos durent s'arrêter. Il eut alors droit à un concert de klaxons qui lui cassa les oreilles. Finalement, il réussit à remonter sur le trottoir, de l'autre côté de la rue. Il se rapprocha de l'entrée d'un immeuble, où il s'assit sur la contremarche pour reprendre courage. Ses vêtements étaient trempés de sueur.

Après une pause de quinze minutes, il repartit. Il ne lui restait qu'une dizaine de mètres à parcourir. Une fois à l'intérieur du restaurant, il commanda une bière et un plat, qu'il mangea lentement. Une trentaine de minutes plus tard, alors que ses forces revenaient, il commanda trois sandwiches pour emporter. Chez lui, il boirait de l'eau, car transporter du liquide dans son état était au-dessus de ses forces. Il sentait un élancement dans son bras et sa cheville brûlait à le faire chialer.

Après avoir payé, il repartit. Il lui fallut plus de trente-cinq minutes pour effectuer le trajet de retour, mais il y parvint. Rendu chez lui, il se recoucha, en sueur et épuisé.

Chapitre XIII

Paige venait de rentrer. Il y avait près d'une heure trente qu'elle et Roucky étaient partis et Ted avait commencé à surveiller l'heure. Il avait préparé, ou plutôt, mis au four, une lasagne que Paige avait sortie du congélateur le matin. Ensuite, il s'était mis à la *rameuse*, un instrument de torture, s'il en est un, qui sert à garder la forme. Il avait ramé près de quarante minutes, puis s'était douché.

Lorsqu'il sortit de la salle de bain, Paige et le chien n'étaient pas encore là. Il commença donc à regarder par la fenêtre du haut de leur cinquième étage. Ce petit manège dura une quinzaine de minutes, jusqu'à ce qu'il les aperçoive enfin.

— Allo ! lança Paige en refermant la porte. Nous sommes allés un peu plus loin que prévu.

Elle ne mentionna pas qu'elle avait eu du mal à ramener Roucky, qui cherchait constamment à aller dans la direction opposée. Elle craignait trop que Ted exige qu'ils aillent voir si le précédent maître de Roucky demeurait dans ce secteur.

— Je commençais à me demander si vous reviendriez à temps pour le repas. J'ai fait chauffer la lasagne pour nous et une gamelle pleine de croquettes santé attend Roucky. La promenade s'est bien passée ?

— Super ! J'ai hâte que Roucky vienne courir avec moi.

— Tu ne penses pas l'emmener demain ?

— Non, je ne crois pas. Il semblait un peu désorienté, ce soir, et je ne voudrais pas pousser le bouchon trop loin. Il a sûrement encore besoin d'un peu de repos.

— Montre-lui sa gamelle. Il devra apprendre à identifier son espace. Je lui ai mis un bol d'eau, également. Ensuite, nous passerons à table.

— Bien, répondit Paige. Mais je vais me laver les mains avant de m'asseoir.

Ils dégustèrent leur repas tout en se racontant leur journée. Paige regardait sans cesse vers Roucky. Ayant terminé de manger, celui-ci s'était approprié sa couchette. Il semblait s'être endormi tout de suite après avoir posé la tête sur ses pattes avant.

— Est-ce que tu es heureuse ? demanda Ted.

— Tout à fait ! répondit la jeune femme. Je suis comblée de voir Roucky allongé dans son lit.

— Sauf si je me trompe, tu as l'air tendue depuis que tu es rentrée. Qu'est-ce qui se passe ? La balade ne s'est pas déroulée comme tu le souhaitais ?

— Non, tout s'est bien passé. Roucky avait vraiment besoin de marcher. Il me traînait pratiquement, raconta Paige, sans oser parler de la petite aventure que lui avait fait vivre le chien.

En la regardant, Ted devinait bien que quelque chose lui trottait dans la tête. Mais il ne souffla mot, préférant attendre qu'elle se décide à lui en parler.

— Demain, ce serait effectivement peut-être un peu tôt pour l'emmener courir, enchaîna-t-il. Mais je pense que tu ne devrais pas trop tarder. Il a besoin d'une routine. Et selon ce que je comprends, ses côtes ne le font pas trop souffrir ?

— Pas du tout. Il m'entraînait là où il le voulait. J'ai presque dû utiliser la force pour le ramener ! s'emballa Paige, avant de se rendre compte qu'elle venait de vendre un petit bout de mèche.

— Ah bon, se contenta de répliquer Ted. Euh... changement de sujet : je n'ai pas prévu de dessert. Tu sais que je ne suis pas ce qu'on appelle un *bec sucré*. Mais il reste de la tarte aux pacanes... Tu veux que je t'en serve un morceau ?

— Non, ça ira. J'ai assez mangé. Je vais plutôt aller me doucher. Ensuite, je vais lire un peu et me mettre au lit.

Chapitre XIV

Il délirait. Il ne savait plus depuis combien de jours il était couché. Il avait complètement perdu la notion du temps. Souffrant d'hallucinations, il voyait des créatures étranges qui rôdaient autour de lui. Elles l'attaquaient puis le dévoraient, mais il ne mourrait jamais. Dans son délire, il devait subir cette torture encore et encore. Le pire, c'était qu'il ressentait les coups qu'il recevait. Il sentait des griffes lui lacérer l'épiderme, des griffes tranchantes qui le pénétraient et lui arrachaient la chair, la peau et les organes... Il souffrait, mais quelque chose l'empêchait de hurler. Il ressentait toute cette douleur dans un effroyable silence. En portant une main à sa gorge, il s'aperçut que son cou était complètement en lambeaux. Une des créatures avait dû l'attaquer à cet endroit sans même qu'il ne s'en rende compte. Il retira sa main et la regarda pour constater qu'elle était remplie de chair imbibée de sang. Par-dessus cet amas de bouillie, il pouvait voir ses cordes vocales. Aussi dément que cela pût paraître, elles lui sourirent et lui parlèrent :

— Tu sais ce que tu as fait, pas vrai ? Tu vois où cela t'a mené ! Huahuahua !

Elles riaient d'un rire gras et fort. Lui ne pouvait émettre aucun son, mais elles, elles le pouvaient. Elles se moquaient de lui, alors qu'il agonisait. Il s'éveilla et se redressa d'un coup, haletant et complètement trempé. Il était tellement étourdi. Il avait froid... et chaud. La pièce, qu'il ne reconnaissait pas, tournait et tournait. Il faillit gerber. Il attendit quelques secondes et les vertiges diminuèrent. Il essaya de lever son bras gauche pour toucher sa gorge et sentit aussitôt une douleur atroce qui lui arracha un cri. C'est alors qu'il constata qu'il pouvait parler, ou du moins, émettre des sons. Il se calma quelque peu et examina son bras meurtri. À la pâle lumière du soir que la fenêtre laissait pénétrer dans la chambre, il vit du sang séché et une pâte blanchâtre qui suintait de la plaie humide. Cette vision l'ébranla. Il était figé d'effroi. Il ne comprenait pas ce qu'il voyait. Soudain, il se rendit compte que sa cheville droite le faisait également souffrir. Elle le brûlait tant qu'il ne pouvait la remuer. Chaque fois qu'il essayait, c'était comme si on lui plantait un couteau dans le pied. Constatant que toute sa jambe était engourdie, il paniqua.

Alors que ses rêves lui revenaient en mémoire, il se souvint que lorsque le chien avait essayé de lui sauter au visage, il avait craint qu'il ne le morde à la gorge. Il tenta de se lever, mais la douleur l'en empêcha. Il commença vraiment à perdre son sang-froid. Il s'imaginait agonisant, incapable de bouger. Il allait mourir.

Il parvint néanmoins à se calmer en prenant de grandes bouffées d'air et en concentrant son attention sur ce qu'il pouvait contrôler, comme sa respiration et sa vue. Le simple fait de pouvoir regarder là où il le voulait l'apaisa légèrement. C'est alors qu'il reconnut son appartement. Voilà qui l'aida à se ressaisir.

Il entreprit à nouveau de se lever. Lentement, très lentement, il se tourna pour amener ses jambes à l'extérieur du lit. Il les laissa descendre doucement sur le sol. Ce simple geste le torturait tellement que le pauvre était au bord de l'évanouissement. Une fois en position assise, il saisit le rebord de la fenêtre avec sa main droite et tira aussi fort qu'il put, tout en poussant sur son pied gauche. Il réussit à gagner la position debout, mais il était haletant et se sentait instable. Se portant uniquement sur une jambe, il sautilla jusqu'à l'interrupteur. Chaque bond lui arrachait un cri de douleur. Lorsqu'il alluma, il vit que la fameuse pâte blanche était en fait du pus ! Il était faible et son estomac ne demandait pas mieux que de se vider. Il se dirigea vers le lavabo pour y vomir, mais n'eut pas le temps de l'atteindre. Il évacua donc le tout sur le sol.

Lorsqu'il se redressa, il comprit ce qui lui arrivait. Ses plaies s'étaient infectées. « Ce sale chien devait avoir la gueule pleine de saletés », maugréa-t-il. Il n'avait pas voulu se rendre à l'hôpital, car le docteur aurait été forcé de signaler ces morsures aux autorités ; une mesure mise en place pour lutter contre la rage. La rage ! Aurait-il attrapé la rage ? Du coup, une peur intolérable le submergea. Il se trouvait à l'article de la mort. La crème antibiotique qu'il avait utilisée n'avait pas été efficace. Un choix s'imposait : soit il agonisait, soit il appelait à l'aide, quitte à devoir faire face à la police.

Il s'essuya la bouche et se retourna lentement pour aller vers la sortie. Ce faisant, il vit les sandwiches qu'il avait rapportés du resto-bar. Ils commençaient à moisir. Il délirait donc depuis plusieurs jours. Il sautilla péniblement jusqu'à la porte en traînant sa cheville droite et en s'aidant de son bras valide. Il s'appuyait sur tout ce qui se trouvait à sa portée : chaises, mur, bureau. Il avait des vertiges tant il était faible.

Il ouvrit la porte et avança jusqu'à l'escalier, sans se rendre compte qu'il ne portait qu'un slip et un chandail. Il essaya de descendre, mais tout son être agonisait. Son bras et sa jambe ne lui obéissaient plus. Lorsqu'il sauta sur la première marche, il faillit basculer. Il s'assit et perdit presque connaissance. La sueur coulait sur son visage, ainsi que dans son dos. Il frissonnait. Il ne sut pas combien de temps il resta dans cette position. Puis, recouvrant ses esprits, il essaya de se faire glisser tout doucement sur la marche suivante. Malgré ses

efforts, il ne réussit pas à s'y arrêter. Il ne contrôlait plus rien. Ses membres ne l'écoutaient plus. Il dérapa vers le bas de l'escalier à toute allure, mais parvint à soulever juste un peu les jambes pour éviter qu'elles se coincent et le fassent culbuter. Ne pouvant ralentir la descente, il arriva en bas beaucoup trop vite. Il heurta donc le plancher, avant d'être projeté vers l'avant. La douleur fut atroce. Il atterrit tête première dans la porte, puis perdit connaissance.

Chapitre XV

Paige se leva un peu plus tôt qu'à son habitude. En faisant de son mieux pour ne pas réveiller Ted, elle enfila sa tenue de jogging et alla au salon pour saluer Roucky, qui semblait heureux de la voir. Puis elle sortit pour aller courir.

Elle partit dans la direction opposée à celle qu'elle empruntait habituellement. Elle avait passé une partie de la nuit à penser à la réaction de Roucky et cela l'inquiétait. Elle se disait que s'ils retournaient là où ils s'étaient rendus la veille, il remettrait ça. Elle ne voulait pas se retrouver dans une situation où elle aurait à débattre avec l'ancien propriétaire pour déterminer à qui ce chien appartenait. Et qui Roucky choisirait-il ? Non, pas question de prendre ce risque.

La solution résidait dans la façon dont il s'habituerait à sa nouvelle vie. Elle devait faire en sorte qu'il soit heureux et qu'il oublie son passé. Pour ce faire, il suffisait de l'éloigner de son ancien domicile. Voilà tout !

Lorsqu'elle l'emmènerait courir avec elle, le lendemain, elle le tiendrait bien sûr en laisse, mais il vaudrait tout de même mieux qu'il la suive sans qu'elle ait à le retenir pour l'empêcher de partir dans une autre direction. Le mieux serait d'emprunter un nouveau parcours, en espérant qu'il ne le connaisse pas. Après quelques mois d'un régime composé de beaucoup d'affections et de bonne nourriture, tout rentrerait certainement dans l'ordre. De plus, il y avait un parc à chiens dans le voisinage. Un autre bon point. C'est avec ces idées en tête qu'elle s'élança pour repérer de nouveaux trajets... Une reconnaissance du territoire, en quelque sorte.

Elle courut durant presque une heure. Elle n'était pas tout à fait satisfaite des pistes qu'elle avait explorées, mais pour une première reconnaissance, ce n'était pas si mal. Elle revint à la maison où l'attendait Ted qui, comme à l'habitude, avait préparé le café après s'être entraîné et douché. Lorsque Paige entra, il était assis devant Roucky et les deux comparses semblaient entretenir une grande conversation.

— Alors, comment va-t-il ? s'enquit Paige. Il est en forme ?

— Je crois que oui. Il est venu me lécher le bout du nez après ton départ.

— Vraiment ? J'espère qu'il ne prendra pas l'habitude de lécher *mon* bout de nez. Je trouve que je me lève déjà bien assez tôt ! rigola la jeune femme en se penchant vers Roucky pour lui dire : « Allo, mon mignon ! Comment vas-tu ? Tu n'as plus mal ? »

Elle le caressa au-dessus des côtes pour vérifier sa réaction. Le chien ne broncha pas et se colla contre ses jambes.

— Et voilà ! s'exclama Ted en levant les bras au ciel. Il a déjà une préférence !

— Il sent que moi, je lui voue un véritable amour ! plaisanta Paige pour le taquiner. C'est moi qui l'ai sorti, hier soir ! Et si tu te comportes bien, ajouta-t-elle en caressant à nouveau les côtes de l'animal, demain tu viendras courir avec moi. Comme c'est le week-end, nous irons au parc. Et toi, Ted, tu nous accompagneras !

— Mais voyons ! Le seul jour où je peux faire la grasse matinée et je le perds au profit d'un toutou !

— Mais pas n'importe quel, mon cœur. *Notre* toutou. Et qui plus est, je serai là, moi aussi !

Sur ces mots, elle tira Ted vers elle et lui donna un langoureux baiser. Ensuite, elle caressa une dernière fois Roucky et lança :

— Allez ! À la douche, maintenant !

— Et moi ? s'insurgea Ted. Je n'ai droit qu'à un seul baiser ? Voilà qu'elle cajole plus un clébard que son amoureux ! Il en fallait peu pour connaître la force de tes sentiments !

— Viens ici, mon petit chou, répliqua-t-elle en l'attrapant par le cou pour l'embrasser goulûment.

Ted profita du moment et commença à la caresser. Les baisers devenaient de plus en plus intenses et passionnés. Non sans peine, Paige se retira en disant :

— Oh, là ! Pas devant les enfants tout de même. Et je dois me préparer pour le travail.

— Merde ! Voilà qu'on va devoir se restreindre à la chambre à coucher, maintenant !

Chapitre XVI

Clark se présenta au bureau en retard. Il y avait eu un homicide dans un centre d'achats, les obligeant, son équipe et lui, à travailler jusqu'à tard dans la nuit. Il était maintenant 9h30 et le poste grouillait d'activité.

— Que se passe-t-il, Wanda ? demanda-t-il à la réceptionniste.

— Claude et Benoît doivent se rendre à la Place des Galeries Batista. Apparemment, il y aurait eu un cas semblable à celui d'hier soir.

— Alors on le prend, Ron et moi. Comme nous travaillons déjà sur l'homicide d'hier soir et que tu me dis que celui qui a eu lieu ce matin est semblable, j'en déduis que ce sont certainement les mêmes crapules qui ont fait le coup. On va travailler les deux cas de front, ce qui donnera plus de temps à Claude et Benoît pour travailler sur leur enquête en cours.

— Comme tu veux.

— Je vais les prévenir tout de suite.

Cela dit, Clark se dirigea vers le bureau de Claude.

— Salut. Si ça t'arrange, je m'occupe des Galeries Batista. On a hérité d'un cas identique, hier soir, et les deux sont peut-être reliés.

— Mais tu as déjà trois enquêtes en cours !

— C'est vrai, mais l'agression du Parc sera réglée aujourd'hui. On tient le type et il sera accusé dans deux heures. Pour ce qui est de l'homme qu'on a trouvé mort dans sa remise, par contre, on tourne en rond. Cette affaire remonte à presque deux mois et je crois bien qu'on devra la classer dans les enquêtes non résolues. On n'arrive pas à découvrir le mobile. Quant au cas d'hier soir, il semble qu'il sera relié à celui de ce matin. Ce ne sera donc qu'un cas, ou du moins, un dossier connexe.

— Si tu veux. En fait, ça nous arrange. On en a plein les bras, ces temps-ci.

— Juste ces temps-ci ? ironisa Clark en se retournant pour se rendre au bureau de son coéquipier.

— Bon matin, Ron ! T'as passé une bonne nuit ?

— Salut, Clark. Une *très* courte nuit serait plus juste. Et toi ? Tu sembles plein d'énergie.

— Pas trop mal dormi. Écoute... j'ai demandé à Claude de nous refiler l'homicide de ce matin aux Galeries Batista. Wanda m'a dit qu'il s'agissait d'un cas semblable à celui d'hier soir. On fera donc d'une pierre deux coups, comme on dit !

— T'es malade ? On a déjà trop à faire, et toi, tu en remets !

— Comme l'agression au Parc sera réglée ce matin et que je pense abandonner l'affaire Burton, il ne nous restera que ces deux dossiers.

— Tu fermes le dossier Burton ? s'étonna Ron.

— Eh oui ! On n'avance plus. Aucun témoin, pas d'indices, pas de mobile... et pas de chien. Même l'ADN du sang qu'on a retrouvé ne conduit à rien. Ce foutu sang ! Il n'était même pas à proximité de la victime ! Il y a une mare de sang à deux mètres, mais rien sur le macchabée ! Ça ne rime à rien, tout ça ! D'où vient-il, ce sang ? À qui appartient-il ? On n'en a pas la moindre idée ! Si ça se trouve, ça n'a rien à voir avec la mort du type. Alors, on va où ? C'est bizarre, mais je me demande si ce crime n'a pas tout simplement été commis par un drogué enragé qui passait par là. Au mauvais moment, au mauvais endroit, ou vice versa, si tu préfères. Un crime gratuit ! Que veux-tu ? On ne peut pas tous les résoudre, même si ça me tue !

— Merde ! Un autre qui va s'en tirer à bon compte. Parfois, j'aimerais avoir des ailes pour survoler la ville et voir tout ce qui s'y passe.

— Ouais, mais pendant que tu survolerais l'est, c'est à l'ouest qu'un crime serait commis.

— Peut-être, mais toi, tu serais là.

— Moi ? s'exclama Clark. Mais j'ai le vertige, moi ! Je déteste les hauteurs. Là, tu me perds, mon ami. Pas question.

— Bah ! Tu t'y ferais vite. Tu es un brave ! le taquina Ron.

— Brave... mon cul, oui ! Donc, pour revenir à la réalité, celle où on a les deux pieds bien sur terre, ça te dit d'aller faire un tour aux Galeries Batista ? Les agents nous attendent, termina Clark en se levant.

Ron prit son arme de service et son portable, puis le suivit.

Chapitre XVII

— Bonjour, monsieur Sullivan. C'est une belle journée, dit l'infirmière en s'approchant de son patient.

Celle-ci était une grande femme, un peu grassouillette, qui savait s'y prendre pour paraître sexy et jolie. En fait, elle était sexy et jolie, trouvait Sullivan. C'est pour cette raison qu'il était devenu copain avec elle. Oui, copain. Il ne pouvait se permettre de se lier davantage avec une étrangère. Pas encore. Peut-être avec le temps, s'il décidait de la fréquenter. Il verrait. Et puis, le fait d'être gentil avec elle avait porté ses fruits, puisqu'elle l'avait aidé à se sortir d'un mauvais pas.

Il avait appris qu'elle vivait seule depuis presque quatre ans. Elle avait perdu son fils et, comme c'est souvent le cas, son couple n'avait pas surmonté l'épreuve.

— Bonjour, Pam, répondit-il. Belle journée, vous dites ? Mais il pleut !

— Peut-être, mais vous nous quittez ce matin ! N'est-ce pas suffisant pour que la journée soit magnifique ?

— Si on veut.

— Quelqu'un vient vous chercher ?

— Non, je vais appeler un taxi. Mais pour l'instant, ce qui me préoccupe, c'est l'état dans lequel je vais retrouver mon appartement.

— Personne n'y a jeté un œil pendant votre absence ? Et votre ami qui est venu vous visiter, l'autre jour... ce Jim ?

— Jim demeure trop loin et il est trop occupé. En plus, il m'a déjà bien aidé. Alors, je ne voulais pas en rajouter. Et je n'ai personne, dans mon entourage, pour me rendre ce genre de service.

— Voilà presque deux mois que vous êtes ici. J'aurais également une petite inquiétude. Je m'inquiéterais pour mon appartement, lança Pam en souriant. Je me demanderais s'il ne serait pas envahi par...

— Ouais, c'est bien ce que je redoute, répliqua Sullivan en pensant aux trois sandwiches et au linge souillé de sang qu'il avait laissés chez lui.

— Vous savez que vous êtes un veinard ? Lorsque vous êtes arrivé, le personnel craignait que vous ne perdiez votre pied. Une ou deux journées de plus et vous étiez mort. Vous avez eu du bol et s'il suffit d'un appartement à retaper pour être encore de ce monde... eh bien, dites merci à qui vous voudrez et soyez reconnaissant envers la vie !

— Deux mois, soupira Sullivan. Ça en prend, du temps pour soigner une infection !

— Une infection ? s'exclama l'infirmière. Mais vous aviez beaucoup plus qu'une simple infection. Le pus coulait copieusement ! Alors, deux mois pour tout réparer, ça tient du miracle. Et vous avez dû réapprendre à marcher. Enfin... à renforcer votre pied. Vous me promettez de poursuivre vos traitements de physio ?

— Ouais, pourquoi pas ? Oui, j'irai. Promis.

En se remémorant sa mésaventure, Sullivan repensa à tout ce qu'on lui avait raconté. Lorsqu'il était tombé au bas de l'escalier pour ensuite heurter la porte d'entrée de l'immeuble, celle-ci s'était ouverte. Du coup, il fut projeté sur le trottoir. Après que des témoins de la scène eurent appelé les secours, il fut transporté à l'hôpital le plus près.

Lorsque les ambulanciers le déposèrent à l'urgence, le personnel soignant constata que les blessures ressemblaient à des morsures de chien. La police fut donc alertée. L'enquêteur ne put toutefois l'interroger, car avant même qu'il reprenne ses esprits, il dut passer sous le bistouri. La pire blessure était celle à la cheville, dont le tendon avait été en partie sectionné. L'infection ayant abîmé le reste, il était condamné à boiter pour le reste de ses jours.

Après l'intervention d'une durée de cinq heures trente, on dut lui donner des calmants qui le maintinrent dans un état quasi comateux durant quatre jours. Le chirurgien qui l'avait opéré s'attendait à ce qu'il ait de graves séquelles.

Une fois réveillé, Sullivan se demanda où il se trouvait et se plaignit d'élancements au bras et à la jambe. On lui expliqua qu'il était à l'hôpital St-Honoré, dans le quartier ouest de la ville, et qu'il avait dû subir une intervention au bras et à la cheville. Ces blessures semblaient lui avoir été infligées par une bête, qu'on croyait être un chien. Lorsqu'il voulut savoir comment il avait abouti en ce lieu, on lui raconta que cinq jours plus tôt, des passants l'avaient retrouvé inconscient sur un trottoir.

On lui dit également qu'il devrait subir une deuxième chirurgie à la cheville, car au moment de la pre-

mière, elle était trop enflée pour qu'on arrive à tout réparer. Mais cette nouvelle intervention, prévue deux semaines plus tard, serait courte et légère. Enfin, on le prévint qu'un inspecteur passerait le voir au cours de l'après-midi.

Inquiet, Sullivan ressentit un serrement au bas du ventre. Qu'allait-il donc pouvoir raconter à ce flic ? Difficile de leur faire gober une histoire dans laquelle il ne serait pas personnellement impliqué.

Quittant ses pensées, Sullivan revint au moment présent.

— Pam, je vous remercie de votre assistance. Sans vous, j'étais dans le merdier.

— Je n'ai fait que mon travail, Wade. Soigner et aider. Je dois dire que vous m'avez surpris. Vous avez récupéré tellement vite. Vous avez une constitution vraiment étonnante.

— Ce n'est pas ce que je veux dire, et vous le savez. Je vous remercie bien sûr pour toutes vos bonnes attentions, mais c'est pour m'avoir défendu auprès de l'inspecteur de police que je vous suis le plus redevable.

— Quoi de plus normal. Vous m'en devez une ! lança-t-elle en regardant son patient droit dans les yeux.

Wade sourit en se demandant s'il s'agissait d'une invitation.

La vie n'avait pas été facile pour lui, même s'il reconnaissait avoir emprunté de mauvaises routes. Il avait fait du mal, volé et extorqué des gens. Au début, il se haïssait pour ces gestes qu'il posait. Mais il devait survivre. Alors, il continuait, sans savoir comment il arriverait à sortir de ce cercle vicieux. Et maintenant, comment faire ? Que lui réservait le futur ?

La journée où l'inspecteur s'était présenté, Pam travaillait. Considérant que Wade faisait preuve de beaucoup de courage, elle avait décidé de le prendre sous son aile. En entrant dans la chambre pour lui prodiguer des soins, elle le trouva tendu malgré les calmants qu'on lui avait administrés. Elle s'enquit de son état, mais n'obtint aucune réponse.

— Allons, monsieur Sullivan. Il faut me parler si vous voulez que je vous aide. Avez-vous mal ?

Tiré de ses pensées, Wade se rendit compte qu'elle s'adressait à lui.

— Pardon ? Vous avez dit quelque chose ?

— Vous sembleriez bien loin. Je voulais savoir si vous ressentiez de la douleur.

— Non, ça va. En fait, je me sens un peu dans les vapes et je songeais à ce policier qui doit venir me visiter. J'ignore ce que je vais pouvoir lui répondre.

— Pourquoi vous en faire avec ça ? Il est là pour vous aider. J'imagine que le mieux est de dire la vérité.

— Évidemment, mais je ne sais pas comment lui présenter la chose. Je ne veux pas créer des ennuis.

— Vous n'avez qu'à lui expliquer ce qui est arrivé, voilà tout.

— Lui raconter quoi ? murmura Sullivan pour lui-même.

— Allez, ces gens-là ne sont pas si mauvais. Sauf si vous avez quelque chose à cacher, le taquina l'infirmière.

Lorsqu'elle prononça cette dernière phrase, Wade eut une réaction qu'elle ne manqua pas de remarquer. Néanmoins, elle n'émit aucun commentaire, se contentant de terminer son travail et de quitter la pièce.

Un peu plus tard, au moment où elle revint, le patient avait imaginé quelques scénarios en prévision de la rencontre avec l'inspecteur, sauf qu'aucun n'était parfait. Il avait pensé lui dire qu'il ne voulait pas le voir. Ou encore, qu'il ne désirait pas chagriner le propriétaire du chien, puisqu'il s'agissait d'un membre de la famille... Bref, il ne savait plus. Dans tous les cas, ses affirmations risquaient d'être vérifiées. Il devait donc exclure ses amis, sa famille et ses connaissances. Ainsi... une rencontre fortuite avec un animal quelconque lors d'une promenade dans le bois... à plusieurs kilomètres de la ville... Zut !

— Bon après-midi, monsieur Sullivan. Besoin de quelque chose ? s'enquit Pam.

— Non, merci, marmonna nonchalamment Sullivan.

— Je crois que l'inspecteur de police est arrivé. Il sera avec vous dans quelques instants.

Wade devint blanc comme un drap. Le voyant fixer le vide sans répondre, Pam s'éloigna. Elle se rendit au poste de garde, où elle constata que l'inspecteur questionnait l'infirmière en chef. Celui-ci désirait savoir si le patient avait fait une quelconque allusion sur ce qui lui était arrivé depuis son admission, ou encore, s'il était calme ou tendu. Quel genre d'homme était-il ? Habitait-il un quartier peu recommandable ? Aurait-il affaire à un criminel ou à un bon citoyen ? Il faut dire qu'un type qui se fait sauvagement attaquer par un chien et qui, au risque d'en mourir, refuse de se rendre à l'hôpital, a de quoi soulever des interrogations. Malheureusement, l'infirmière ne fut d'aucune aide. Elle lui expliqua que le patient n'ouvrait la bouche que pour répondre aux questions et encore là, il ne répondait que par un oui ou un non. Par contre, oui, elle le trouvait tendu. Évidem-

ment, Pam ne lui avait pas rapporté toutes les conversations qu'elle avait eues avec lui.

C'était peu, mais cela donna au policier une petite idée sur l'individu qu'il s'apprêtait à rencontrer. Il se dit que si ce dernier ne parlait pas, c'est qu'il avait certainement quelque chose à cacher. Sur cette pensée, il se rendit au chevet du patient.

— Bonjour, monsieur Sullivan. C'est bien Sullivan, n'est-ce pas ?

Sullivan hocha la tête en guise de réponse.

— Monsieur Sullivan, j'aimerais connaître les circonstances qui vous ont amené ici. Vous êtes arrivé salement amoché et pratiquement mort. Vous pouvez me raconter ce qui s'est passé ?

Wade se rajusta dans son lit. Ne sachant trop comment se sortir de cette situation, il demanda d'une voix hésitante :

— Euh... que puis-je pour vous ?

— Premièrement, j'aimerais savoir comment vous avez subi ces blessures... Qui vous a attaqué ? Un animal ? Quel genre de bête ?

Encore hésitant, Wade cherchait une réponse.

— Pourquoi voulez-vous savoir ça ? dit-il en surprenant son interlocuteur. Je n'ai pas porté plainte, à ce que je sache ! Et d'abord, à qui ai-je affaire ?

Il éleva un peu trop le ton, ce que nota l'inspecteur.

— Oh ! Excusez-moi ! J'ai oublié de me présenter. Je suis l'inspecteur Stanton, Maurice Stanton. Le service de cet hôpital a signalé votre cas. Selon ce qui nous a été rapporté, un animal, probablement un chien, vous aurait attaqué. Alors on se doit d'enquêter, indiqua l'inspecteur en exhibant son badge.

— Si vous voulez. Mais moi, je n'ai rien à vous dire. Je ne porte pas plainte, tenta Sullivan. Il est donc inutile de me questionner.

— Vous avez le droit de ne pas déposer de plainte, mais la protection publique, elle, peut le faire si elle juge que l'animal constitue un danger pour la population. Des blessures comme les vôtres ne résultent pas d'un accident banal. Vous avez été griffé, mordu, coupé et quoi encore !

— Je ne vois pas pourquoi vous porteriez des accusations à ma place.

L'inspecteur ne s'attendait pas du tout à ce que la conversation tende dans cette direction. Et ce type... il zigzaguait. Quelque chose n'allait pas.

— Si cet animal est dangereux, reprit-il, on se doit de le retrouver et de le mettre à l'écart. Il pourrait recommencer et s'en prendre à des enfants, des femmes ou des aînés. Et à voir les blessures qu'il vous a infligées, à vous, un homme dans la fleur de l'âge et en forme, on peut facilement imaginer ce qu'il aurait fait à un vieillard. C'est ce que vous voulez ?

— Par *le mettre à l'écart*, vous voulez dire... le buter ?

— Pas le *buter*, mais le faire euthanasier, oui. Ça vous pose un problème ?

Pendant qu'ils parlaient, Pam, qui était passée devant la chambre, avait entendu quelques bribes de leur conversation. Du coup, elle s'arrêta pour les écouter à leur insu.

— Je ne suis pas du genre à condamner les animaux, inspecteur. Cet animal s'est défendu. J'ai dû l'acculer et il n'a pas aimé.

— Cet *animal*... Pourrais-je savoir de quel animal nous parlons ?

— Une bête quelconque. Je ne sais pas.

— Vous ne savez pas ? s'étonna Stanton. Comment est-ce possible ?

Wade hésita. S'il faisait allusion à un chien, l'inspecteur demanderait : lequel, où et quand ? Ignorant comment se déroulait l'enquête en lien avec l'homme qu'il avait agressé dans la remise, il ne pouvait se permettre de dévoiler des informations qui risqueraient de le compromettre. Il ne savait même pas si le type était mort.

Trouvant qu'il prenait trop de temps à répondre, Stanton revint à la charge.

— Alors, vous vous décidez à me répondre ? De plus, comment se fait-il que vous ne soyez pas venu directement à l'hôpital suite à l'agression ? L'infirmière m'a dit que vos blessures remontaient à au moins six jours.

Sentant venir un début de migraine, Wade se frotta la tête. Il fixait le mur devant lui, pour éviter de croiser le regard de son interlocuteur. Voyant cela, Pam en profita pour entrer dans la chambre. Elle s'avança, contourna le lit et glissa :

— Comment ça se passe, ici ? Monsieur Sullivan, vous semblez souffrant. Ça va aller ?

— J'ai mal à la tête. On dirait qu'un autobus veut en sortir.

— Allongez-vous, dit Pam en l'aidant à se recoucher. Inspecteur, je crois que ce sera tout pour aujourd'hui. Mon patient se sent faible et il a besoin de repos.

— Ce sera tout quand je l'aurai décidé, rétorqua sèchement Stanton. J'ai des questions à lui poser et il me faut des réponses.

— Et moi, riposta fermement Pam en le regardant droit dans les yeux, je vous dis qu'il est souffrant et que vous devrez repasser, que vous soyez inspecteur ou pas.

Maurice se sentit pris de court. Il ne s'attendait pas à ce que cette infirmière se montre si agressive. Il recula, la toisa du regard et dit :

— Je reviendrai demain. Et cette fois, j'exigerai des réponses ! lança-t-il en tournant les talons.

— C'est ça. Et moi je serai là pour vous recevoir, murmura l'infirmière en terminant d'installer son patient. Il est parti, chuchota-t-elle à l'intention de ce dernier. Vous pouvez dormir un peu, si vous voulez.

Bien qu'anxieux, Wade s'endormit.

Chapitre XVIII

— Allez ! Attrape-le ! cria Ted.

Paige, Ted et Roucky s’amusaient au parc. Pendant que le couple se lançait un *frisbee*, le chien essayait de l’intercepter. Il courait et donnait l’impression de ne pas ressentir de douleur. Les amoureux riaient, et à l’occasion, ils feignaient de rater leur tir pour donner la chance à Roucky de saisir le disque. À vrai dire, cela arrivait beaucoup plus souvent à Paige qu’à Ted.

Elle avait emmené Roucky courir le deuxième jour suivant son arrivée. Pour cette première fois, elle n’avait pas voulu forcer la note et s’était contentée d’un petit jogging de quinze minutes. Roucky s’était très bien comporté. Non seulement avait-il ajusté sa vitesse à celle de sa maîtresse, mais il s’était tenu juste à la bonne distance : assez loin pour ne pas lui nuire, assez près pour ne pas gêner les gens qu’ils rencontraient.

De retour à l’appartement, Paige, visiblement heureuse, affichait un grand sourire. Son chien était facile à vivre et Ted semblait l’apprécier. Elle avait craint que ce dernier trouve trop lourde la place qu’occuperait Roucky dans leur vie. Mais depuis l’arrivée du chien, il n’avait émis aucun commentaire négatif. Même qu’à l’occasion, il lui arrivait de jouer avec lui. Aussi, il lui parlait très souvent. Ce chien créait une présence et Paige se disait que la vie avec lui était beaucoup plus facile que ce qu’elle avait anticipé.

À présent, Roucky courait avec elle tous les matins. D’une fois à l’autre, elle veillait à augmenter la distance qu’ils parcouraient. Dès qu’elle se levait, le chien se rendait près de la porte et regardait la poignée, l’air de dire : « Alors ? Tu es prête ? On y va ? » Heureusement, il n’aboyait pas.

Les samedis, ils allaient tous les trois au parc. Comme les animaux y étaient acceptés, ils pouvaient profiter d’un espace immense, ce qui permettait à Roucky de courir à son aise. Toutefois, celui-ci ne s’éloignait jamais vraiment de Paige ; il prenait son rôle de protecteur très à cœur. Lorsqu’un autre chien approchait, il le regardait en se plaçant toujours entre lui et Paige. Lorsqu’il avait à choisir, il s’occupait davantage de Paige que de Ted.

Quelques jours plus tôt, lors d’une promenade Ted avait abordé un sujet délicat. Il trouvait qu’ils étaient un peu à l’étroit depuis l’arrivée de Roucky et que s’ils espéraient élever un jour des enfants, il leur faudrait une plus grande demeure. Il proposa donc à Paige de déménager avant l’arrivée de leur premier bébé, histoire d’avoir tout le temps requis pour s’installer convenablement. Du même coup, il avait exprimé son désir d’avoir leur premier rejeton dès l’année suivante.

Il n’en fallait guère plus pour que Paige lui saute au cou. Croyant qu’ils jouaient, Roucky s’était mis à aboyer et à sauter autour d’eux. Ils en étaient donc là dans leur projet de vie, et ils vivaient des jours heureux.

Chapitre XIX

Le lendemain, Maurice Stanton revint à l'hôpital. « Cette fois, il n'évitera pas mes questions », se promit-il. C'est une chose que d'avoir mal à la tête et de ressentir le besoin de repos, mais c'en est une autre que de ne pas répondre aux questions d'un inspecteur. Et cette infirmière, il allait lui faire sa fête si elle se mêlait à nouveau de ses affaires.

Il monta à l'étage où se trouvait Sullivan et se dirigea directement vers sa chambre. Après être rentré sans frapper, il constata qu'elle était vide. Il retourna vers le poste de garde et demanda où était passé monsieur Sullivan.

— Le type du cinq, lit trois ? Il est en physio, je crois. Pam, où est ton patient du cinq trois ?

Pam sortit de derrière, toisa le détective et répondit :

— Ah ! Bonjour, inspecteur. Oui, il est en réadaptation. Il en a pour encore une vingtaine de minutes. Ensuite, il sera à vous. Je pense qu'il est en plus grande forme qu'hier. Pas de mal de tête, ce matin.

Maurice était soulagé. Lui qui s'attendait à devoir argumenter avec elle, voilà qu'elle semblait mieux disposée. Il décida de profiter de sa bonne humeur pour voir s'il ne pourrait pas lui soutirer certains renseignements.

— Il a parlé un peu de son agression ? demanda-t-il.

— Pas vraiment. Il a juste dit qu'il était retourné chez lui et qu'il espérait dormir pour laisser passer la douleur. Il croyait que ses blessures guériraient d'elles-mêmes. Il a appliqué un onguent antibiotique... et c'est tout. Je n'en sais pas vraiment plus.

— Et sa réadaptation se déroule bien ?

— Étonnamment bien, oui. Selon les rapports des intervenantes, il progresse beaucoup plus vite que prévu. Il paraît qu'il en redemande.

— Parfait. Je peux l'attendre dans sa chambre ?

Suite à une réponse, il partit vers la chambre cinq.

Quelques minutes plus tard, Wade arriva dans un fauteuil roulant, poussé par un aide-soignant. Il semblait plutôt fatigué. Lorsqu'il aperçut son visiteur, son visage se ferma, ce que l'inspecteur ne manqua pas de remarquer.

— Comment allez-vous, aujourd'hui, monsieur Sullivan ?

Pas de réponse. Décidément, les choses s'annonçaient difficiles. L'aide-soignant aida le patient à se lever, puis à s'asseoir dans le fauteuil près du lit. Sullivan grimaça un peu, mais ne se plaignit pas. « Un dur à cuire », pensa Maurice.

— Vous faut-il quelque chose ? s'enquit le préposé au moment où Pam entra.

— Je m'en occupe, Peter, dit-elle. Merci. Alors, monsieur Sullivan, un peu d'eau fraîche ?

— Oui, s'il vous plaît. Et des biscuits, si vous pouvez en trouver.

— Pour vous, je retournerai le département sens dessus dessous, plaisanta l'infirmière.

Elle tendit son verre à Wade, regarda l'inspecteur et sortit en lançant :

— Je pars à la recherche des *cookies* !

Soudain, elle revint sur ses pas et demanda :

— Inspecteur, vous aimeriez un verre d'eau ?

— Non merci, mademoiselle. « Décidément, autre jour, autre attitude », pensa-t-il.

Quand Pam disparut, il se rapprocha un peu de Sullivan. Il désirait obtenir sa coopération et pour y arriver, il ne devait pas le pousser trop fort. Il cherchait encore comment l'aborder quand l'autre prit la parole.

— Vous voulez toujours savoir comment j'ai subi ces blessures ?

— C'est pour cette raison que je suis ici, répondit Maurice en haussant une paupière, surpris. « Lui aussi semble de bonne humeur », songea-t-il.

Wade lui semblait plus détendu. Or, ce qu'il ignorait, c'est que la veille, celui-ci avait eu une petite discussion avec Pam. Après son service, l'infirmière était passée le voir et il s'était confié à elle.

Il lui avait raconté que la bête qui l'avait attaqué était une louve que son meilleur ami avait dressée et qu'il gardait sur sa ferme. C'était un animal superbe, mais un animal sauvage. Et tout le monde sait qu'un animal sauvage aura toujours un instinct sauvage. Il lui dit qu'il était allé visiter son ami pour préparer leur prochaine chasse au chevreuil. Puis, pendant que son hôte se trouvait à l'intérieur d'un hangar, il avait pris un des nouveaux louveteaux dans ses bras. La maman, qui n'avait pas aimé, s'était portée au secours de son petit.

Son ami était bien sûr intervenu, mais comme il eut du mal à contenir la bête, il décida de l'abattre et de noyer les petits.

— Merde, ai-je dit, pourquoi as-tu fait ça ?

— Imagine si elle avait attaqué un enfant ? Même toi, tu n'as pas pu t'en débarrasser. Il a fallu que j'intervienne. Non, mon ami, aucun risque à prendre.

En lui racontant cette histoire mensongère, il avait espéré mettre Pam en confiance, se disant que le fait de lui faire croire qu'il agissait comme un homme honorable la pousserait certainement à lui venir en aide. « C'est pour cette raison que je ne peux rien dire à la police, avait-il expliqué. On n'a pas le droit d'élever un loup, encore moins de le tuer. Je veux juste protéger mon ami, qui autrement, écoperait d'une très grosse amende, en plus de perdre son droit de chasse pour cinq ans ! Alors, j'aimerais le contacter pour le prévenir que je vais raconter que j'ai été attaqué par son chien, et non son loup, et qu'ensuite, il l'a enterré quelque part. Mais je dois pouvoir lui parler avant que l'inspecteur revienne. Il faudrait que je le voie. »

Tout cela était tiré par les cheveux, mais Wade avait réellement un ami qui habitait à l'extérieur de la ville, et il espérait le convaincre de l'aider. Aucun autre choix ne s'offrait à lui. C'est pourquoi il avait demandé à Pam de l'appeler pour lui transmettre un message ; il devait venir sans faute le soir même. Il savait que son copain accepterait, puisqu'ensemble, ils avaient l'habitude de commettre différents larcins.

Il avait toutefois bien prévenu Pam de ne pas mentionner qu'elle savait, pour la louve. « Cela pourrait l'inquiéter ». En fait, ce qu'il redoutait le plus, c'était qu'elle parle de cette fameuse histoire de loup à son ami, qui n'y comprendrait rien. Du coup, son plan tomberait à l'eau.

Chapitre XX

Lorsqu'en soirée, Jim s'était présenté à l'hôpital, les heures de visite étaient terminées. Mais cela n'arrête pas les types comme lui. Il se faufila donc et se rendit à la chambre de son ami.

— Salut vieux ! lança Wade.

— Salut Wade ! Y'se passe quoi ?

— Il m'est arrivé un petit malheur et y a un flic qui est après moi pour tenter de découvrir des trucs. Il veut savoir par quel animal j'ai été mordu.

Lisant la surprise sur le visage de Jim, Wade expliqua :

— Eh oui, j'ai été attaqué par une bête féroce et me v'là couché, amoché et recousu. Mais ce zélé d'inspecteur essaie de savoir ce qui s'est passé. Et pas question que je lui dise.

— Et en quoi ça me concerne ?

— Écoute, ce qu'il faudrait, c'est que tu ramasses un clébard quelque part... Un gros. Tu le flingues et tu l'enterres dans le champ, derrière chez toi. Je raconterai au flic que j'étais à ta ferme et que ton chien s'est jeté sur moi parce qu'il ne voulait pas que je touche à ses petits. Ensuite, je dirai que tu as dû intervenir pour me sortir de là et que tu les as éliminés, lui et ses chiots, parce que tu étais furieux.

— Mais merde ! Tu sais bien qu'on ne peut plus tirer un clébard de nos jours... et en plus, tu me demandes de dire que j'en ai tué plusieurs ! T'es malade ou quoi ?

— Non, écoute. Premièrement, le type n'ira pas jusqu'à creuser si loin. Y a peu de chances qu'il aille chez toi. Penses-tu vraiment qu'il va se taper un voyage à la campagne juste pour voir un chien mort ? Et si jamais il pousse la chose jusque-là, tu n'auras qu'à dire que tu as été forcé de le tuer parce qu'après l'incident, tu ne voulais pas prendre le risque qu'il s'en prenne à un enfant. Il passera l'éponge, c'est sûr. Tu auras certainement droit à un petit sermon, mais ça s'arrêtera là.

— Ça s'arrêtera là, ouais ! ironisa Jim. Sauf que c'est moi qui serai là, et c'est chez moi qu'il viendra. J'ai toujours fait très attention pour que les flics ne viennent jamais à la maison. Tu sais que je fais constamment profil bas !

— Allons, Jim... Je suis dans la merde... et ce n'est pas si risqué. Tu veux quoi en échange ? Dis-le-moi... Je n'ai pas le choix... Il sera ici demain, et il m'est impossible de me casser. Merde !

Ils discutèrent encore quelques instants, le temps que Jim fasse bien comprendre la valeur de la demande. Ils convinrent de fixer à plus tard ce que Jim obtiendrait en retour de son *service*, puis ce dernier partit en se demandant où il pourrait trouver un cabot et creuser un trou. Aussi, s'efforça-t-il de mémoriser les détails de ce que Wade raconterait à l'inspecteur, afin d'être au même diapason que lui.

C'est en pensant à tout cela que Wade répondit à Maurice :

— Écoutez, inspecteur, je ne veux pas mettre mon ami dans l'embarras. Sa chienne m'a attaqué. Elle venait d'avoir des petits et moi, le fanfaron, j'ai entré la tête dans la niche pour en attraper un. Elle était à l'extérieur et n'a pas aimé. Elle m'a donc sauté dessus.

— Et ton ami n'est pas intervenu ?

— Pas tout de suite. Il était dans le hangar, à côté. Avant qu'il n'entende et ne réalise ce qui se passait, la chienne avait eu le temps de m'écorcher.

— Et comment ça s'est terminé ?

— Ben... comme j'étais à moitié dans la niche, elle m'a saisi par la cheville et m'a tiré jusqu'à l'extérieur. Ensuite, elle m'a sauté au bras. C'est là que Jim est arrivé.

— Jim... répéta l'inspecteur en notant ce nom dans son calepin. Et où est le chien, maintenant ?

— C'est pour cette raison que je ne voulais pas vous raconter cette histoire, répondit Wade en feignant d'être embarrassé. Il s'est retrouvé six pieds sous terre.

— Qui l'a tué ? questionna Maurice, visiblement surpris.

— Jim.

— Vous savez que c'est illégal ? lança Maurice, interloqué. Il ne peut pas faire ça !

— Je sais, mais il était furibard. Et puis, comme il a dit : « Si cette bête attaque quelqu'un qu'elle connaît, que fera-t-elle à des étrangers ? Et si ç'avait été un enfant, que se serait-il passé ? » Jim ne voulait courir aucun risque. Il n'est pas du genre à maltraiter les animaux, mais ce jour-là, il n'avait pas le choix.

— J'en doute, voyez-vous ! rétorqua Maurice d'un air un peu menaçant. Et où peut-on trouver ce Jim ?

— Il réside à environ quarante-cinq kilomètres au sud de la ville, un patelin qui s'appelle Henryville. Il demeure sur le chemin Marie-Anne. Il possède une maison blanche avec un toit brun, je crois. Je vous donne son numéro, si vous voulez, et vous pourrez l'appeler pour le questionner.

— Jim qui ?

— Anderson.

— C'est bon, ça ira pour le moment, dit l'inspecteur en écrivant les informations. Mais avant que je parte, pourquoi ne pas être venu tout de suite à l'hôpital ?

— Pour éviter cette conversation, lui avoua Wade en regardant l'inspecteur droit dans les yeux.

Stanton fit un signe de la tête pour lui indiquer qu'il avait compris. Comme il sortait, il croisa Pam qui revenait avec des biscuits.

Chapitre XXI

L'inspecteur Maurice avait obtenu l'adresse d'Anderson par l'entremise du bureau. Il avait vérifié le trajet sur une carte routière avant de partir, mais n'avait rien noté, préférant se fier à sa mémoire. Il dut conduire pendant près de deux heures, en raison d'un bouchon de circulation résultant d'un accident sur l'autoroute 10.

Ce n'est pas sans mal qu'il était parvenu à trouver la maison qu'il cherchait. Il dut d'abord débusquer le fameux chemin Marie-Anne, lequel s'avéra n'être qu'un petit sentier de terre que Maurice se plaisait à appeler *un chemin de ferme*. Mais c'était bien une voie de circulation qui appartenait à Henryville. Elle était située au bout des terrains de la partie est de la municipalité. En fait, elle délimitait Henryville et la paroisse voisine.

L'inspecteur chercha la maison de Jim Anderson, mais ne la trouva pas tout de suite, les numéros civiques étant mal indiqués. Normalement, ils devraient figurer sur les boîtes postales, généralement plantées plus ou moins droites sur le bord du fossé, près des entrées. Mais on aurait dit qu'à Henryville, la moitié des gens ne recevaient pas de courrier. Et pour compléter le tout, beaucoup d'habitations étaient éloignées de la route, ce qui ne facilitait pas la recherche.

Lorsqu'il emprunta finalement l'allée qu'il croyait être la bonne, il vit que la maison se trouvait à environ cent cinquante mètres de la voie de circulation. Il gara son automobile à une vingtaine de mètres de la demeure, descendit, et s'étira en examinant les environs. N'ayant pas l'habitude de passer autant de temps dans sa voiture, l'inspecteur était ankylosé. La maison comportait deux étages. Elle était blanche avec un toit brun, comme l'avait spécifié Sullivan. Il n'y avait personne en vue. Il était 9h40 et le soleil tapait déjà fort. Il se pencha et prit son chapeau sur le siège arrière. Lorsqu'il se releva, il remarqua un tracteur qui dépassait au bout d'un hangar. «Il doit y avoir une entrée à l'extrémité du bâtiment», songea-t-il.

Jugeant plus approprié de frapper à la porte de la maison du propriétaire avant d'aller rôder vers le garage, il se rendit à la porte arrière et cogna : personne ne vint. Il recommença, un peu plus fort, mais n'obtint aucune réponse.

Il marcha vers le hangar et se rendit près du tracteur. Arrivé à côté de celui-ci, il ralentit et écouta. Pas un bruit. Il approcha encore et s'arrêta à un endroit qui lui permettait de voir à l'intérieur du bâtiment. Le tracteur était équipé d'un chargeur à l'avant. Comme celui-ci était en position levée, on pouvait facilement voir que quelque chose y était suspendu.

Maurice s'avança et aperçut une flaque rouge sur le sol. C'est alors qu'il reconnut la chose : un chevreuil. La carcasse avait le ventre ouvert et avait été vidée de ses entrailles. En l'examinant d'un peu plus près, l'enquêteur constata qu'il s'agissait d'un mâle arborant un joli panache de huit pointes. Il nota également qu'un permis de chasse était attaché à une oreille de la bête. En le retournant pour lire l'inscription, il vit le nom : *Jim Anderson*. Il était bien à la bonne adresse.

Il se releva et jeta un regard circulaire à l'intérieur du hangar : des outils accrochés à un mur, des barils d'huile, des pneus mal empilés, et un tas d'autres matériaux utiles à une exploitation agricole.

Après être ressorti, il observa les champs, mais encore là, ne vit personne. S'était-il tapé toute cette route pour rien ? Rentrerait-il bredouille ? Évidemment, il l'avait cherché. Voilà qui lui apprendrait de ne pas prévenir avant de se farcir un tel trajet.

À son arrivée, il avait bien remarqué l'absence de véhicule dans la cour. Il avait espéré que, peut-être, la femme d'Anderson était partie au travail ou à l'épicerie et que Jim bossait sur la ferme. Mais ça ne semblait guère être le cas. «Qu'est-ce que je fais ?» s'interrogea-t-il. Puisqu'il était rendu, il décida que le mieux était de patienter un peu.

Comme tout vient à point à qui sait attendre, il fut récompensé. Environ vingt minutes plus tard, un véhicule tourna vers la maison. Maurice reconnaissait un de ces 4x4 qui pouvaient circuler à peu près n'importe où. La boîte arrière était chargée de balles de foin.

Au moment où il passa près de la voiture de l'inspecteur, celui-ci s'avança dans sa direction. Le véhicule ne s'arrêta pas, mais le conducteur, un homme d'un certain âge, le toisa du regard. Il avait un air plutôt mauvais. Comme il se gara près de la grange, Maurice dut retourner jusque-là. Lorsqu'il arriva à côté de la camionnette, le chauffeur était descendu et marchait vers le bâtiment.

— Monsieur Anderson ? appela-t-il.

Non seulement l'homme ne répondit pas, mais il entra sans même prendre la peine de le regarder, puis referma derrière lui. «Joyeux», pensa Maurice. «Je comprends qu'il soit ami avec Sullivan.»

Il alla vers la porte, mais hésita à entrer. Puisqu'il n'avait pas de mandat, il ne pouvait s'imposer. Sou-

dain, il entendit un bruit de grincement. Il se tourna sur sa gauche et vit Anderson pousser une grande porte coulissante. Comprenant qu'il voulait reculer la camionnette pour décharger le foin, il s'avança vers lui, attendit qu'il termine et dit :

— Excusez-moi, monsieur Anderson, je suis l'inspecteur Maurice de Longueuil. Je dois vous parler.

— Qu'est-ce que vous me voulez ? bougonna Anderson.

— J'aimerais vous poser quelques questions au sujet de votre ami Wade Sullivan.

— Qu'est-ce qu'il a encore fait, ce trou du cul ?

— Ce serait plutôt : qu'est-ce que *votre chien* lui a fait, ne pensez-vous pas ?

— Ah, ça !

— Il nous a dit que votre chien l'a attaqué. Pouvez-vous me le confirmer ?

— Pourquoi ? Qu'est-ce que ça donnerait ? Il a porté plainte ?

— Non, pas du tout. En fait, il nous assure que c'est de sa faute, mais nous devons contrôler. Vous comprenez ? Pour la rage...

— Ça, c'est certain. Les flics, ç'a toujours le nez fourré partout.

Passant outre cette dernière remarque, Maurice enchaîna en disant :

— Vous pourriez me dire comment c'est arrivé ?

— Pour ce que j'en sais... Quand la chienne l'a attaqué, j'étais dans la remise. J'ai entendu crier et Fidji grondait farouchement. Alors, je suis sorti et j'ai vu qu'elle mordait Wade au bras. Je ne comprenais pas exactement ce qui se passait, mais elle était vraiment enragée. Je l'ai attrapée en lui ordonnant d'arrêter. Ça n'a pas été facile, mais elle a fini par lâcher prise.

— Et après ?

— Quoi après ? Il est parti, voilà tout.

— Vous ne l'avez pas conduit à une clinique ?

— Ben non ! Il ne voulait pas.

— Pourquoi ?

— Comment je le saurais ?

— Il ne l'a pas dit ? Vous ne le lui avez pas demandé ?

— Non.

— Comment ça se peut ? Votre chien lui arrache presque un membre et vous ne lui parlez pas ?

— Ben non... Il est parti !

— Et où puis-je voir Fidji ?

Jim hésita. Il se gratta la tête, regarda par terre, puis répondit :

— Je l'ai butée.

— Comment ça ? Vous l'avez tuée ? Mais c'est illégal !

— Je sais, mais cette salope a attaqué un mec qu'elle connaissait. Il n'y a pas de pardon pour ça.

— Même pour cette raison, vous ne pouvez pas. Vous réalisez que je pourrais vous coller une amende ? Vous auriez dû appeler l'APA pour qu'ils viennent chercher le chien et l'euthanasier.

— Ben oui, c'est ça ! Et j'aurais payé combien pour ça, hein ? Cent dollars ? Pour faire tuer *ma* chienne ! Et pourquoi aurais-je demandé ça à des étrangers ? J'en ai pris soin et elle a pris soin de moi. Je lui devais bien ça.

Maurice se gratta la tête à son tour. Il regarda vers la route et restait indécis quant à la décision à prendre. Pendant ce temps, Anderson commença à détacher sa cargaison. « Quelle merde ! » pensa l'inspecteur. En fait, il comprenait ce type. « Payer cent dollars alors que tu peux faire le boulot toi-même, c'est insultant. Il est vrai que la méthode de l'APA est plus douce, mais si le gars le fait proprement, l'animal n'y voit aucune différence. » Et il ne doutait pas que Jim savait s'y prendre. De même, la raison lui semblait justifiable.

— Quand avez-vous abattu votre chienne ?

— Tout de suite après qu'elle ait lâché Wade, répondit Jim en abandonnant son travail pour fixer son interlocuteur. Je l'ai attachée et je suis allé chercher mon fusil. En fait, c'est pour ça que Wade n'a pas voulu se rendre à la clinique. Il pensait que j'aurais des ennuis.

— Ouais, et il avait foutrement raison, convint Maurice. Écoutez... Je vais fermer les yeux pour cette fois. Ce que vous dites est vrai : si elle a attaqué quelqu'un qu'elle connaissait, qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Mais vous devez comprendre que c'est illégal. Et merde ! termina-t-il.

Puis, il partit vers son véhicule. Après quelques pas, il se retourna et lança, en pointant la grange du

pouce :

— Au fait, belle chasse !

Chapitre XXII

Roucky avait maintenant trois ans, presque quatre. Devenu adulte depuis longtemps, il avait grandi et grossi à un point tel, que beaucoup de gens se retournaient pour le regarder. Une fois, un homme avait insisté pour que Paige entame les démarches nécessaires pour qu'il obtienne le statut de chien de race. Ceci fait, il aurait pu l'accoupler avec sa femelle berger allemand, qui elle, était déjà enregistrée. Il avait proposé d'assumer lui-même les frais, mais Paige avait décliné l'offre.

Au parc, il y avait des enfants qui demandaient la permission de le caresser. Doux et aimable, Roucky ne se faisait jamais prier pour jouer. Il courait à en perdre haleine. Il adorait venir dans ce parc, où il pouvait lâcher son fou. Depuis qu'ils habitaient ce quartier, soit depuis presque deux ans et demi, Paige et Ted l'emmenaient à cet endroit tous les samedis pour qu'il s'amuse. La seule fois où ils n'étaient pas venus fut lors de l'arrivée du bébé. Paige s'était absentée de la maison deux ou trois jours, puis était revenue avec un poupon qu'ils avaient prénommé Scott.

Ce dernier marchait depuis déjà plusieurs mois. Il riait souvent et aimait tirer les oreilles de Roucky, qui se rendait bien compte que Paige essayait de lui faire perdre cette mauvaise habitude. Mais puisque Scott n'était pas fort, il n'y voyait pas vraiment d'inconvénient.

Quand ils étaient tous au parc et qu'il ne courait pas, Roucky veillait sur l'enfant. Ne voulant pas qu'il lui arrive quoi que ce soit, il en prenait grand soin. Il n'acceptait jamais de s'en éloigner si l'un de ses maîtres n'était pas tout près. Lorsqu'elle avait remarqué la chose, Paige avait souri, tellement elle se sentait rassurée. Sans lui confier la garde de Scott, elle savait que Roucky avait l'âme d'un protecteur et pour elle, c'était plutôt apaisant. Elle en avait d'ailleurs eu une autre preuve quelque temps plus tôt.

Environ sept mois auparavant, un sans-abri s'était approché après qu'elle se soit arrêtée de courir pour se reposer un moment. L'homme s'était planté devant elle avant de commencer à ouvrir son pantalon.

—Un petit spectacle pour deux dollars, ma jeune dame ? avait-il proposé. Ce n'est pas cher. Alors, on dit oui ?

Surprise, Paige eut un mouvement de recul. Ce faisant, elle posa le pied sur le rebord du trottoir, ce qui lui fit perdre l'équilibre. Du coup, elle s'affala sur la pelouse. Le type se rapprocha d'un pas. C'est à ce moment que Roucky intervint. Il aboya en s'amenant vers l'individu. Quand l'itinérant se retourna, il en profita pour l'attraper au poignet. Tout en criant, l'homme tenta de se libérer, mais Roucky tint bon.

—Laisse, Roucky, laisse ! ordonna Paige.

Le chien obéit sur-le-champ. Il prit place près de sa maîtresse et gronda méchamment. Le type déguerpit en hurlant :

—Un chien enragé ! Un chien enragé !

Lâchant un fou rire, Paige saisit Roucky par le cou et l'attira vers elle pour le caresser.

—Merci, mon amour ! Tu viens de me faire vraiment plaisir. Merci ! Je me suis souvent demandé si tu deviendrais un bon protecteur et un gardien. Et bien là, je le sais !

Elle le cajola pendant cinq bonnes minutes, puis ils repartirent.

Rentrée à la maison, elle trouva Ted qui berçait Scott. Celui-ci s'était endormi, le biberon entre les mains. Toute joyeuse, elle raconta sa mésaventure, non sans vanter la bravoure de Roucky. Elle expliqua la façon dont il s'y était pris pour tenir le poignet du type ; juste assez fort pour l'effrayer, mais pas suffisamment pour le blesser. Il avait fait son travail sans causer de dégâts. Paige en était très fière, d'autant plus qu'il avait abandonné sa prise dès qu'elle le lui avait ordonné.

Scott avait maintenant seize mois. Il y avait presque de deux ans et demi que ses parents avaient acheté cette maison située dans un nouveau quartier résidentiel de la ville, sans jamais avoir à le regretter.

Depuis, la vie passait et toute la famille avait évolué. Récemment, Ted avait obtenu une promotion, en plus de voir son salaire augmenter en conséquence. De son côté, après la naissance de Scott, Paige s'était accordé un congé d'un an. Le fait qu'elle se trouvait à la maison tous les jours avait permis de resserrer les liens entre elle et son chien. Mais après son retour au travail, Roucky vécut difficilement la chose et cessa presque de s'alimenter. Heureusement, tout était rentré dans l'ordre après seulement deux semaines.

Cela faisait maintenant quelque temps que le couple essayait d'engendrer un deuxième enfant. Comme Scott aurait bientôt dix-sept mois, ils devaient y songer tout de suite pour éviter que la différence d'âge, entre les enfants, soit trop importante.

Cette dernière pensée sortit Paige de ses rêveries. Étant au parc avec sa famille pour prendre l'air, elle

suggéra à Ted de rentrer, car s'ils désiraient que les chances penchent en leur faveur, ils se devaient de faire les efforts nécessaires pour concevoir ce deuxième bébé. Ils partirent donc vers la maison, juste en face du parc. Chemin faisant, Paige pria Ted de se rendre à l'épicerie du coin pour acheter des tourons, friandises espagnoles aux amandes qu'elle adorait et qu'on vendait presque uniquement pendant la période de Noël.

Lorsque Ted rentra avec sa commande, Paige sortait de la chambre de son fils.

— Il s'est endormi avant même que je ne le mette au lit. Le grand air lui fait du bien. Il en a bien pour une heure trente, dit-elle en souriait.

Elle posa sur lui un regard invitant qui suffit à attiser son désir. Incroyable l'effet qu'elle pouvait avoir sur lui, même après tout ce temps. Il envoya Roucky sur sa douillette et entraîna sa belle vers la chambre à coucher.

— Je pense que nous devrions suivre des cours de dressage avec Roucky, suggéra Paige après avoir vu leur chien obéir sans faire d'histoire. Il est adulte, maintenant, et il écoute très bien. Je crois que si nous nous entraînions avec lui, nous obtiendrions de très bons résultats.

— Tu crois ? Et puis au fond, pourquoi pas ? J'ai toujours été impressionné par les chiens qui obéissent au doigt et à l'œil.

— Je connais une école située à quatre rues d'ici. J'irai m'informer demain pour connaître le prix, le fonctionnement, le temps requis et tout ce qu'il faut savoir !

— Maintenant qu'on a réglé l'éducation de Roucky, on le conçoit, ce bébé ? répliqua Ted avec un sourire empreint de désir.

Chapitre XXIII

Après avoir ingurgité un spaghetti en vitesse pour son repas de mi-journée, Clark n'allait pas bien. Il était 14h30, mais pour lui c'était l'heure du lunch. Il sentait que ça ne passait pas. Pourtant, c'est connu : les pâtes, ça se digère sans problème ! Peut-être était-ce en raison de ce qu'il avait bu. « Mais non », pensa-t-il. « C'est impossible. J'ai bu de l'eau ! » Serait-ce donc parce qu'il avait mangé trop vite ? Il s'était arrêté dans un restaurant italien du quartier chinois et avait commandé son repas sans regarder le menu. Puis, il avait tout avalé avant même que le serveur ait eu le temps de lui apporter son verre d'eau.

— De l'italien chez les bridés ? s'exclama Ron en se moquant de son patron. Ne te demande pas pourquoi tu as des problèmes. Ils ont dû mettre du chat, ou plutôt du rat, dans la *sauce à la viande*.

— T'es un drôle, toi, rétorqua Clark. Ils n'ont pas le droit de faire ça.

— Ce n'est pas parce qu'ils n'ont pas le droit qu'ils ne le font pas. En fait, ils n'ont pas le droit de se faire prendre, c'est différent ! Et je suis convaincu qu'ils ne se gênent pas. Tu devrais les dénoncer à l'Agence d'inspection alimentaire. Ils riraient moins. En tout cas, moi je ne vais jamais manger dans ce quartier ! blagua Ron.

Ron se payait la tête de Clark, sachant parfaitement que tout ce qu'il racontait n'était que des bobards.

— Ouais, je pourrais, mais ce n'est peut-être pas à cause de ce spaghetti, plaïda Clark.

— En ce cas, ça ne leur causera aucun tort. Ils obtiendront un certificat de vérification avec une note de passage sans que ça ne leur coûte rien. Ils en sortiront donc gagnants.

— On verra, fit Clark. En attendant, nous devons trouver ce gosse qui s'est éclipsé de son école hier. Les parents ont mentionné que ce n'est pas la première fois, mais que dans ce cas-ci, ils ont décidé de prévenir la police pour qu'il comprenne que c'est sérieux. Alors, où te cacherais-tu, toi ?

— La seule fois que j'ai fui l'école, je suis allé me réfugier dans un gros arbre, à environ deux kilomètres de chez moi. Mes parents m'avaient cherché et trouvé en moins de deux. Il faut dire que l'arbre avait perdu toutes ses feuilles, raconta Ron, le regard un peu perdu, comme s'il se remémorait la scène.

— Un arbre... hum... sauf que les arbres ne sont pas bien gros dans ce quartier.

— Et ce gosse n'aime peut-être pas y grimper. De plus, il s'est enfui hier. Il lui a donc fallu se dénicher un abri pour la nuit. À quoi pense un jeune de six ans qui a peur de passer une nuit dehors ? Quels sont les choix qui s'offrent à lui ?

— Moi, j'aurais dormi chez un ami, supposa Clark.

— Voilà ! On doit débusquer cet ami qui l'aurait hébergé en secret. Mais où trouver cet ami ?

— À son école, répondit Clark. On se rend dans sa classe et tu expliques aux mêmes qu'ils ne doivent pas agir de la sorte et que le complice doit nous dire où se cache le fugueur.

Tout en discutant, Clark fit bifurquer la voiture dans la cour d'un garage et fit demi-tour.

— Moi ? s'étonna Ron. C'est moi qui parle ? Mais c'est toi le patron, ici !

— Eh ben justement. Quand ton patron t'ordonne de causer devant un public, tu causes devant un public. Alors, prépare ton discours, rigola Clark.

Ils arrivèrent à l'école après que Ron eût feint de faire la gueule tout le long du trajet. Ils descendirent et se dirigèrent au bureau du directeur pour obtenir la permission de s'adresser aux enfants de la classe de Simon.

— Qu'allez-vous leur dire ? s'inquiéta le directeur.

— Ben... ce qu'il faut, j'imagine, répondit Clark en regardant son collègue.

— Mais, je ne peux pas vous laisser parler devant cette classe sans savoir ce que vous direz ! Je ne veux pas me retrouver avec des élèves paniqués et en larmes. Et je ne crois pas que les parents seront heureux d'apprendre que *la police* est venue interroger leurs enfants ; car soyez assurés qu'ils auront vent de la chose. Ensuite, c'est moi qui devrai les calmer.

— On ne va pas les traumatiser, vos gamins. On veut juste leur expliquer que les parents sont des gens inquiets, qu'ils aiment leurs enfants et qu'ils désirent leur bien. Voilà ! Je vous laisse ma carte, ajouta Clark en joignant le geste à la parole. Ainsi, si quelqu'un vous fait des histoires, vous n'aurez qu'à lui dire de m'appeler.

— Il y va de la sécurité d'un de leurs camarades, je vous ferai remarquer, argumenta Ron. Un petit garçon de six ans qui se trouve Dieu seul sait où ! On doit le retrouver. Allez, on fera gaffe à ce qu'on dira. Faites-nous confiance, tout de même ! On aide les gens, pas le contraire...

— Vous me demandez de faire quelque chose que je n'aurais jamais cru possible, soupira le directeur. Écoutez... je n'accepterai que si je suis présent.

— Ça, c'était notre deuxième requête, souffla Clark en adressant un clin d'œil à Ron.

Le trio marcha à la queue leu leu jusqu'à la classe de Simon. Chemin faisant, le directeur se retourna pour lancer aux enquêteurs :

— Vous arrivez au bon moment, car ils rentrent tout juste de la récréation. Ils sont donc frais et dispos.

Une fois devant la porte de la classe du petit Simon, le directeur cogna délicatement et l'institutrice vint vers eux. Elle n'ouvrit qu'à moitié pour s'enquérir de l'objet de leur visite, puis les laissa entrer. Après quoi, elle se retourna pour dire aux élèves :

— Les amis, nous recevons une visite surprise, aujourd'hui. Il y a là deux messieurs de la police qui aimeraient vous dire un mot. Est-ce qu'on veut les écouter ?

— Oui, madame la professeure, répondirent en chœur les enfants.

— Je vous les laisse, dit-elle à Ron.

— Bonjour les petits ! commença ce dernier après s'être avancé.

Personne ne réagit. Il se tourna vers l'institutrice pour lui dire sur un ton de plaisanterie : « Ils sont très disciplinés », puis reprit :

— Mon nom est Ron et lui c'est Clark... heu... Jeremy. Jeremy Clark. C'est mon patron, précisa-t-il, en pointant le doigt vers son collègue. Nous sommes des inspecteurs de police. Jeremy m'a demandé de venir vous parler à sa place, car il est trop timide pour le faire lui-même.

Ce disant, il pointa Clark du pouce en souriant aux enfants, dont quelques-uns laissèrent échapper de petits rires étouffés.

— Ce que mon patron veut que je vous dise, c'est que nous, les policiers, sommes des gens que vos parents paient afin que nous prenions soin de tout le monde. Ouais ! Tout le monde : les bandits, les méchants et les voleurs... eux, on les arrête. Mais nous prenons aussi soin des bonnes personnes. Vous savez que quelques fois, il peut arriver des accidents, non ? Vous savez ça, hein ? insista Ron dont l'intention était de faire participer les enfants.

Il obtint une réaction mitigée, mais tout de même, plusieurs firent : « Ouiiiiii ! »

— Alors, vos parents nous paient pour que nous aidions les gens qui ont des accidents. Tout comme nous aidons les personnes à qui on vole des choses. Nous aidons les enfants dont le papa ou la maman meurt. Et en plus, poursuivit-il avant de marquer une toute petite pause, nous aidons les personnes qui se perdent. Quelques fois, ils sont égarés et ne savent plus où ils sont ; alors ils viennent nous voir et nous les aidons.

— Comment font-ils pour venir vous voir s'ils sont perdus ? interrogea un petit garçon.

— Bien... quand je dis *perdu*, je veux dire qu'ils ne savent pas où se trouve le lieu qu'ils cherchent. Prenons toi, par exemple... Sais-tu où tu es, actuellement ?

— Je suis à l'école ! répondit fièrement le petit.

— Effectivement. Et tu sais où elle est, l'école, hein ?

— Oui.

— Maintenant, est-ce que tu sais où est le poste de police ?

— Ouais !

— Ah oui ? s'étonna Ron. Et sais-tu où est mon bureau ?

— Non, répondit l'élève.

— Alors, supposons que tu partes de chez toi et que tu veuilles venir à mon bureau. Tu te diriges là où tu crois qu'il se trouve, puis tu penses : « Mais je ne sais pas où c'est son bureau ! » Donc, tu vas voir un policier pour lui demander : « Monsieur l'agent, où est le bureau de Ron ? » Et l'agent t'indique le chemin à suivre. Tu comprends ?

— Mais pourquoi je voudrais aller vous voir ? répliqua l'enfant.

— Ce n'est qu'un exemple, Olivier. Tu n'as pas besoin d'aller le voir, intervint l'institutrice devant l'air déconcerté de Ron.

— Mais les personnes qui s'égareront dans le bois... dit une autre élève, elles ne peuvent pas venir vous voir, elles !

Ron fut heureux de constater que les autres n'avaient pas perdu le fil de la discussion suite à l'échange avec le petit Olivier. Il désigna la petite fille qui s'était adressée à lui, puis répondit :

— Oui, elle a raison ! J'avais oublié ! Les gens qui se perdent dans le bois ne peuvent pas communiquer avec nous, mais nous pouvons quand même les aider. Comment ? Grâce à leurs parents et amis. Ce sont eux qui nous appellent.

Ron s'arrêta et jeta un regard circulaire sur toute la classe pour sonder l'intérêt de son audience. Voyant

que tous les enfants le fixaient avec de grands yeux, il reprit ainsi :

— Ce qui nous blesse beaucoup, Jeremy et moi, c'est que quelquefois...

Tout en affichant un air triste, il marqua une pause de quelques secondes pour observer la réaction des enfants. Comme plusieurs adoptaient maintenant un air inquiet, il continua en disant :

— ... c'est quand on ne peut pas aider des personnes qui ont besoin de nous.

— Pourquoi vous ne pouvez pas ? questionna la même petite fille qui avait parlé plus tôt.

— Ça dépend... Quelques fois, c'est parce qu'on ne le sait pas et d'autres fois, c'est parce qu'on ne nous a pas prévenus assez vite. Ce peut être, aussi, parce qu'il y a des gens méchants qui font du mal à un ami sans qu'on le sache. Ou encore... parce que la personne qui a besoin d'aide ne sait pas qu'elle a besoin d'aide. Mon ami Jeremy, ici présent, doit aider un enfant, aujourd'hui. Les parents de cet enfant sont venus le voir et lui ont dit qu'ils l'aimaient beaucoup. Mais cet enfant, qui pense qu'ils ne l'aiment pas, est parti se cacher. On ne le trouve pas, car il est très bon à ce jeu. Il croit que ses parents ne le cherchent pas. Mais c'est faux. Croyez-moi, ils ont peur et ont de la peine. Tout comme le petit garçon.

Pendant que les enfants étaient suspendus aux lèvres de Ron, Clark scrutait leur visage pour voir s'il y en avait un, parmi eux, qui présentait un air coupable, inquiet ou agité. Ce faisant, il crut repérer une petite fille aux longs cheveux clairs et aux beaux yeux verts. Elle bougeait sur sa chaise sans trop savoir où regarder.

— Alors, nous sommes ici pour vous demander s'il y en a qui connaissent un ami qui s'amuse actuellement à jouer à cache-cache avec ses parents. On voudrait l'aider, mais on ne sait pas où il est. Voilà, c'est ça que je voulais vous dire. Si vous pouvez aider un ami qui a de la peine, il ne faut pas hésiter. Il faut nous dire où il est pour que nous puissions lui dire que ses parents l'aiment.

La petite fille, que Ron avait également identifiée, s'agita de plus belle. Elle avait un air triste et des larmes perlaient dans ses yeux. Incapable de tenir plus longtemps, elle leva la main en lançant :

— Moi je connais un copain qui est malheureux.

Clark marmonna un mot à Ron pendant que celui-ci demanda :

— Et tu sais où se trouve ton ami ?

— Oui, répondit l'enfant en hochant la tête.

Fier de cette information, Clark s'approcha de l'institutrice pour lui chuchoter :

— Nous allons devoir la sortir d'ici. À vous de jouer.

— Est-ce que tu voudrais l'aider ? intervint alors l'institutrice.

La fillette secoua vigoureusement la tête, pendant que les larmes commençaient à couler sur ses joues.

— Est-ce que tu accepterais de venir avec moi et les messieurs de la police pour nous dire ce que tu sais ?

Tout en parlant doucement, l'institutrice s'avança jusqu'à la petite. Arrivée à sa hauteur, elle lui prit la main, se pencha vers elle et attendit sa réponse.

— Oui, je veux bien, finit-elle par dire en se levant pour suivre son professeur.

— Je vais m'occuper de votre classe, indiqua le directeur. Prenez votre temps.

— Merci, répondit l'institutrice.

L'institutrice et la fillette sortirent, suivies des deux inspecteurs, mais juste avant de passer la porte, Clark se retourna et lâcha :

— Merci, les enfants, vous avez été très gentils. S'il y en a, parmi vous, qui ont besoin d'aide, il suffit de le dire à votre professeure ou encore, à monsieur le directeur. Ils sauront comment nous joindre.

Puis le quatuor se rendit dans le bureau du directeur. Il fut décidé que c'était le meilleur endroit pour discuter en toute tranquillité avec la petite Tanya. Une fois tout le monde installé, l'institutrice prit la parole.

— Dis-moi, Tanya, qui a besoin de l'aide des messieurs de la police ?

Détournant le regard, la petite hésitait. Inquiète, elle ne savait plus si elle devait parler. — J'ai promis que j'le dirais pas, articula-t-elle faiblement.

— Mais tu comprends que c'est pour aider un ami que tu aimes, insista la professeure avec une voix très douce. Est-ce que tu voudrais au moins me dire qui a besoin d'aide ?

— Simon, finit par confesser Tanya.

— Simon Berthoud ? répéta l'institutrice qui savait parfaitement qu'il s'agissait bien de lui. Il va bien, dis-moi ?

— Non, dit Tanya. Il a de la peine.

— Pourquoi a-t-il de la peine ?

— Parce que ses parents ne jouent pas avec lui.

— Dans ce cas, Ron et Jeremy doivent savoir où se trouve Simon, afin d'aller le rejoindre et lui dire que ses parents l'aiment. Est-ce que tu acceptes de nous dire où il est ?

— Je voudrais bien, mais je ne sais pas où il est...

Le visage des deux enquêteurs s'allongea tant ils étaient consternés.

— ...mais je sais où il sera après la classe, signifia Tanya.

Du coup, le cœur de Clark se remit à fonctionner.

— Où ça, ma petite ? interrogea-t-il un peu trop brusquement en se penchant.

Puis il se releva en serrant les lèvres, sous le regard assassin de l'institutrice. Tanya, avait sursauté, mais sans plus.

— Comme tu peux voir, expliqua la professeure, Jeremy est très inquiet pour Simon. Il veut vraiment l'aider. Est-ce que tu acceptes de me dire où il t'attendra après la classe ?

Comme la petite hésitait encore, Nadine lui demanda :

— À moins que tu préfères le dire à Ron...

— Oui, je vais le dire à Ron.

Surpris, Ron se pencha vers la fillette et souffla :

— Dis-moi, où pourrais-je parler à Simon ?

— Il sera dans le parc à trapèzes. Il attendra que je lui apporte mes sandwiches.

— Tes sandwiches ? Tu ne les as pas mangés ce midi ? s'inquiéta l'institutrice.

— J'ai demandé à maman de m'en faire un de plus, ce matin. Je lui ai fait croire que j'avais très faim, le midi. Ça m'en faisait deux ! lança Tanya en levant deux doigts. Moi, ce midi, j'ai mangé mon dessert et Francis m'a donné la moitié du sien. Comme ça, j'ai pu garder les deux sandwiches pour Simon. Je pense qu'il sera content.

— Et où a-t-il dormi hier soir ? poursuivit Ron.

— Il a dormi dans le parc, confia Tanya en toute innocence.

Les inspecteurs se regardèrent, puis Clark enchaîna en disant :

— Dis-moi, petite, est-ce que tu permettrais à ta maîtresse de t'accompagner tout à l'heure ? Elle pourrait attendre un peu plus loin, et toi, tu irais demander à Simon s'il accepte de lui parler.

Tanya questionna sa professeure du regard, laquelle lui sourit en hochant la tête pour signifier son accord.

— D'accord, dit-elle.

— Tu sais, lui confia Clark, tu es une très bonne amie. J'aimerais avoir une amie comme toi. Simon est très chanceux.

Un sourire éblouissant s'afficha sur le visage de Tanya et un regard approbateur sur celui de Nadine.

— Bien, fit Clark, vous pouvez la ramener en classe. Je prépare un plan avec mon coéquipier et on vous en fera part à la fin des cours. À quelle heure ça se termine ?

— À 15h10, informa l'institutrice en vérifiant sa montre ; dans une heure quinze.

— Ça nous donne suffisamment de temps. On se voit tout à l'heure.

— Bien, dit-elle, avant de partir en tenant Tanya par la main.

— Ron, appelle au poste. Il nous faudrait trois ou quatre types pour nous assurer de ne pas le manquer s'il décidait de s'enfuir. Il nous faut également un plan du parc. Nous devons faire vite. Demande aux mecs de se pointer à l'entrée principale dans vingt minutes. Qu'ils apportent le plan. Tu l'étudies et tu veilles à placer un agent à chaque point d'entrée et de sortie. Aussi, dis-leur de faire des copies de la photo du petit, pour que chacun en ait une. Moi, je dois discuter avec le directeur. S'il y a un pépin, tu m'appelles.

— Bien, dit Ron, avant de s'éclipser. On se reparle un peu plus tard.

Clark se dirigea vers le bureau du directeur, afin de réclamer l'aide d'un de ses pédagogues. Pas question d'effrayer le petit. Autrement, il pourrait s'enfuir. Même si toutes les entrées et les sorties étaient couvertes, il pourrait leur faire faux bond en se glissant sous une clôture.

Son plan était simple : Tanya devait convaincre Simon de discuter avec la professeure. Cela devrait le mettre en confiance, pourvu que les *grandes personnes* ne s'approchent pas de lui. Nadine serait accompagnée de la pédagogue. Si tout fonctionnait, elles le ramèneraient sans même qu'il ait remarqué la présence des agents de police. S'il refusait d'aller vers la professeure, il faudrait que cette dernière essaie de l'aborder. En cas d'insuccès, il faudrait alors l'amener à se diriger vers une sortie pour qu'un agent l'intercepte.

Le directeur considéra ce plan d'un bon œil. En revanche, il souhaitait consulter la pédagogue pour savoir s'il était préférable de prévoir une intervention des parents, dans l'éventualité où Simon refuserait de parler à l'institutrice. Clark n'y vit pas d'objection, hormis le fait qu'il y avait maintenant plusieurs personnes impliquées et que les parents risquaient d'être trop stressés pour agir avec sang-froid. Toutefois, il accepta de laisser à la pédagogue le soin d'en décider. Leur plan peaufiné, ils le soumirent à cette dernière, qui corrobora l'avis du détective.

Lorsque ce dernier se pointa à l'entrée du parc pour rencontrer les agents dépêchés sur les lieux, il constata que Ron avait déjà tout planifié. Il y alla donc d'une brève révision avant de revenir à l'école pour s'entretenir avec Nadine et la pédagogue. Il leur expliqua qu'une fois au parc, la fillette irait rejoindre Simon, alors que les deux femmes se tiendraient à environ quatre-vingts mètres du point de rendez-vous. Après avoir expliqué à la petite Tanya ce qu'elle devait dire à Simon pour le convaincre de rejoindre Nadine, la pédagogue insista sur le fait qu'elle ne devait pas, par exemple, le tirer par le bras pour l'obliger à la suivre. En cas de refus, elle devait tout bonnement le laisser tranquille.

Au moment décisif, Clark vit Tanya avancer d'un bon pas, suivie des deux femmes. Toutes trois marchaient vers un petit lac bordé d'une clôture. Un peu plus loin, il y avait des jeux pour enfants. C'était là que Tanya devait rencontrer Simon.

Après que la petite fille les eut laissées près d'un arbre, les accompagnatrices s'assirent sur un banc, de façon à pouvoir surveiller Simon. Tanya se mit à courir vers le terrain de jeux, puis s'arrêta à deux ou trois mètres de celui-ci. Elle semblait appeler quelqu'un. C'est à ce moment qu'un petit garçon s'approcha d'elle. Tout en lui parlant, elle lui tendit les sandwiches. Il les prit et les commença à les dévorer. Il semblait affamé. Soudain, il leva la tête et regarda son amie qui s'adressait à lui. Après quoi, il se retourna pour scruter les alentours. Il venait sûrement d'apprendre que l'institutrice était là. Effectivement, Tanya pointa du doigt l'arbre près duquel se tenaient les deux femmes. Nadine lui envoya un petit salut de la main.

Dès qu'il la vit, Simon baissa les bras. Tout en faisant non de la tête, il recula d'un pas. Tanya s'avança, lui parla à nouveau, se pencha et le tira doucement par la main. Ce geste inquiéta la pédagogue, mais Simon, qui résistait à peine, se laissa guider. En les regardant s'approcher, la pédagogue chuchota à sa collègue de ne pas se lever, histoire de ne pas effrayer l'enfant.

D'un peu plus loin, Clark assistait à la scène en se servant de sa radio pour informer les autres du déroulement de l'opération. Lorsque Tanya et Simon furent assez près pour l'entendre sans qu'elle ait à crier, la pédagogue entama la conversation :

— Salut, Simon. Je suis contente de te voir. Est-ce que tu voudrais venir manger tes sandwiches près de nous ?

Le garçon, que Tanya tenait toujours par la main, ne réagit pas. Les deux s'étaient arrêtés à cinq ou six mètres des femmes.

— Tanya nous a dit que tu avais de la peine. Est-ce que tu aimerais m'en parler ?

Simon baissa la tête, en demeurant silencieux.

— Tu sais, aujourd'hui Nadine a eu beaucoup de chagrin quand elle a appris que tu étais trop malheureux pour venir à l'école. Elle est venue me voir et m'a demandé si c'était sa faute. Elle m'a aussi demandé ce qu'elle pouvait faire pour que tu lui pardonnes.

— Ce n'est pas sa faute ! s'empressa de répondre Simon en lâchant si abruptement la main de Tanya, que celle-ci sursauta. Elle n'a rien fait !

— Ah non ? Alors pourquoi es-tu triste ? reprit la pédagogue. Tu veux le dire à Nadine pour qu'elle cesse de croire qu'elle est responsable de ton chagrin ?

— C'est mon papa. Il ne vient jamais me voir et ne veut jamais jouer avec moi !

— Ton papa ? Mais est-ce que tu lui as demandé pourquoi il ne voulait pas jouer avec toi ? Est-ce qu'il travaille ?

Tout en parlant, la pédagogue, qui faisait maintenant face à l'enfant, lui fit signe de venir près d'elle. Le pauvre était si désespéré qu'il ne savait que faire.

— Tu veux t'asseoir ?

Il fit un pas, puis un autre, et finalement, s'assied entre les deux femmes. Nadine lui frotta la tête en murmurant :

— Ça va aller, Simon, ça va aller.

— O.K., les gars, lança Clark à travers sa radio. Pour une fois, on a une fin rapide et heureuse. Vous

pouvez rentrer. Ron, va te placer près du lac sans te faire remarquer. Je vais de l'autre côté. Si jamais on a un revirement de situation, on pourra réagir. Merci à tous pour votre aide.

L'inspecteur était heureux du dénouement. Il n'avait pas eu à intervenir et le petit ignorait tout de la présence des policiers.

Chapitre XXIV

Paige flottait. Elle venait d'avoir la confirmation qu'elle était enceinte. La secrétaire de son médecin l'avait appelée un peu plus tôt pour le lui certifier. Maintenant, elle cherchait une façon originale de l'annoncer à Ted. Devait-elle le lui dire tout bonnement, ou l'inviter au resto et lui faire la surprise? Trop banal. Laisser traîner certains indices... genre biberons? Vraiment, elle ne se décidait pas.

Il était 17h00 et elle terminait tout juste de travailler. Elle déguerpit en direction de la garderie. Cette semaine, c'était à son tour d'aller y chercher leur garçon et elle ne voulait pas arriver en retard. Le jardin d'enfants se trouvait à trente minutes de route, mais le trafic lui jouait parfois des tours, ce qui pouvait ajouter une vingtaine de minutes au trajet. Alors pas de chance à prendre. La garderie fermait à 18h00 et mieux valait arriver à temps si on ne voulait pas risquer de perdre sa place. La jeune femme ne partait donc jamais après 17h00, le tout étant convenu avec son patron.

Ce soir, tout allait bien : pas de bouchon de circulation et pas de mauvaises conditions climatiques. Elle tourna sur la rue Trottier, là où se trouvait la garderie. Tout à coup, elle vit une ombre se projeter sur le côté gauche de son véhicule, ce qui la fit sursauter. Elle freina violemment. Au même moment, elle entendit un bruit sourd et sentit qu'elle avait heurté quelque chose. Ses yeux s'emplirent de larmes pendant qu'elle se répétait : *non, non, non !* Elle descendit et se précipita vers le devant de sa voiture. Lorsqu'elle arriva à la hauteur du pare-chocs, elle aperçut une masse foncée et... poilue. Du coup, elle recommença à respirer. «Du poil... Ce n'est donc pas un enfant», songea-t-elle, soulagée.

Le type derrière elle klaxonna. Elle se tourna vers lui, lui fit signe d'attendre et retourna vers le devant de sa voiture. Soudainement, elle en vint à penser à Roucky et à se dire que cet animal était non seulement un être vivant, mais qu'il appartenait à quelqu'un. Elle se coucha presque sur le pavé pour essayer de voir ce qui se trouvait dessous et si le pauvre était... elle n'osait y songer.

Au même moment, une piétonne s'approcha et demanda :

— Madame, ça va ?

— Oui, mais j'ai heurté cette pauvre bête. Je ne sais pas ce que je peux faire. Elle doit souffrir.

— Je peux appeler la police. Ils vont vous aider.

Paige se releva et se rendit près de la voiture du chauffeur qui avait klaxonné.

— Monsieur, je viens de frapper un animal... un chat, je crois. Vous pouvez m'aider? Je ne sais pas comment le dégager.

Le type alluma les clignotants d'urgence et descendit du véhicule. Il suivit Paige jusqu'à son automobile, puis se pencha. Il examina la situation quelques secondes et dit :

— Il est vivant. Vous allez devoir reculer pendant que je le maintiens. Il est coincé sous l'essieu. Installez-vous derrière le volant et reculez doucement. Un mètre suffira. Pas plus, car vous risqueriez de frapper ma voiture, ajouta-t-il, réalisant que la jeune femme était nerveuse.

— Bien, acquiesça cette dernière.

Elle s'exécuta, puis alla rejoindre l'homme qui tenait maintenant l'animal dans ses bras. C'était une petite boule de poils brun foncé.

— Je vous remercie, monsieur, vraiment !

— Ce n'est rien, mais je crois qu'il a besoin d'être vu par un vétérinaire.

Le chat ne bougeait pas, n'émettait aucun son, mais respirait.

— Je rentre chez moi et il y a une clinique sur ma route. Je vais le laisser là. Pouvez-vous le déposer sur la banquette arrière ?

— Son maître va certainement le chercher...

À ces mots, Paige sentit ses genoux fléchir. Son visage devint livide et son ventre se contracta. Ayant besoin d'un soutien, elle s'appuya sur son véhicule.

— Vous allez bien, madame ? s'inquiéta l'étranger. Madame ?

En état de choc, Paige ne répondit pas. Le plus étrange est qu'elle ignorait la raison de cette faiblesse.

— Madame ?

— Oui... Ça va, merci. Porte-t-il un collier avec un numéro d'enregistrement ?

— Oui ! répondit le type après avoir vérifié.

— Voilà qui aidera. Pourriez-vous simplement le déposer sur mon siège arrière, s'il vous plaît ? répéta

Paige. Je dois vite passer à la garderie, et ensuite, je le laisserai à la clinique.

L'homme installa le chat, salua Paige et retourna à son véhicule. Après s'être assurée de l'état de son passager, Paige vérifia que la piétonne n'avait pas appelé inutilement les policiers, puis partit en direction de la garderie.

Ce soir-là, elle repensait tellement à l'accident, qu'elle semblait absente. Ressentant toujours des malaises dans son ventre, elle se questionnait sérieusement à ce sujet. Lorsque Ted rentra, Scott et elle avaient déjà dîné et le petit était couché. Elle raconta son aventure à Ted dans les moindres détails. Lorsqu'elle avait laissé le chat à la clinique, elle s'était assurée que tout serait fait pour retrouver le propriétaire. De même, elle avait laissé ses coordonnées afin que celui-ci puisse la joindre en cas de besoin. Elle avait donc tout fait de manière responsable. En ce cas, pourquoi son malaise persistait-il ? Elle préféra ne rien révéler à Ted à ce sujet... pour le moment.

La nuit fut des plus agitées. Mais au matin, elle avait compris : c'est la remarque de l'homme qui l'avait accablée. Il avait dit : *...son maître va certainement le chercher*. C'est ÇA qui la titillait.

Elle se rappela alors sa première promenade avec Roucky. Il avait tellement insisté pour se diriger vers cette rue. De son côté, elle avait eu une peur bleue que son propriétaire ne les voie et ne le réclame. Elle venait maintenant de comprendre le sentiment que celui-ci avait dû ressentir et c'est cela qui l'oppressait. Que faire ? Laisser-aller et revivre constamment ce sentiment de culpabilité ? Ted, qui l'observait du coin de l'œil, voyait bien qu'elle était angoissée.

— Ça va, mon amour ? lui demanda-t-il.

— Oui, ça va. Pourquoi ça n'irait pas ? répondit-elle un peu trop sur la défensive.

— Eh bien... parce que depuis hier soir, tu n'as pas dit un mot, sauf pour me raconter ton accident. Et ce matin, non seulement tu es presque muette, mais tu me réponds froidement !

— Excuse-moi, soupira Paige, mais cet incident m'a rappelé ce fameux jour où j'ai trouvé Roucky, et ça me bouleverse.

— Bon, alors souris-moi et donne-moi un baiser, dit Ted en se rapprochant.

Ils s'embrassèrent tendrement, ce qui rappela à Paige qu'elle avait une nouvelle plus joyeuse à lui annoncer.

— Au fait, c'est vendredi, aujourd'hui, n'est-ce pas ? Tu pourrais prévenir la gardienne qu'on aura besoin d'elle ce soir ?

— Ah oui ? Et où allons-nous ?

— Ça, tu le sauras ce soir.

— Qu'est-ce que je lui dis ? Qu'elle apporte des vêtements et ses livres de classe pour le week-end ? plaisanta Ted.

— Tu aimerais bien, hein ? Non, ce ne sera que de 19h00 à 23h30.

— Donc, le resto ! s'exclama Ted en levant un doigt vers le ciel. Je m'en occupe !

Chapitre XXV

Paige passa une journée aussi occupée que décevante. Elle avait beaucoup de boulot et ne voulait pas terminer plus tard que prévu. *Tout va mal, et c'est ma faute...* pensa-t-elle. Pourtant reconnue pour son efficacité, tout ce qu'elle entreprenait ne fonctionnait pas. Sans compter ces contractions à l'abdomen qui persistaient.

Ce ne fut que vers 15h00 qu'elle fit une pause pour prendre le temps d'analyser ce qui se passait. Depuis le début de la journée, elle courait dans tous les sens, mais rien ne fonctionnait comme elle le voulait. Et ces maux de ventre qui ne cessaient de l'embêter... à cette pensée, elle ressentit une bouffée de chaleur. Du coup, elle devint étourdie. *C'est ça ! Ce mal qui me ronge... c'est la culpabilité... le remords.*

Elle avait honte de ce qu'elle avait fait quelques années plus tôt : *voler Roucky*. Oui, c'est bien ce qu'elle avait fait. Même si elle avait toujours refusé de le considérer ainsi, elle l'avait volé, car si elle ne connaissait pas le propriétaire de Roucky, celui-ci savait où il habitait, d'où la raison pour laquelle elle l'avait toujours empêché de retourner dans cette rue. D'une certaine façon, elle l'avait séquestré.

Encore plus immonde : elle avait caché la vérité à Ted. Jamais elle ne lui avait raconté ce qui s'était passé, ce fameux soir, avec Roucky, craignant trop qu'il exige qu'elle le rende à son maître. Et maintenant, elle en payait le prix.

Combien de temps faudrait-il avant que cette douleur disparaisse ? Combien de temps pourrait-elle l'endurer ? Décontenancée, elle se sentait couler à pic dans un lac froid et noir.

La journée terminée, Ted rentra en compagnie de la gardienne. Juste avant, Paige avait préparé le repas de Scott et s'était amusée avec lui. Ils avaient lu un livre de Garfield et avaient nourri Roucky, ce que le petit adorait faire. Puis, après que ce dernier se fut endormi, Paige s'était douchée et toilettée en prévision du dîner.

Une fois prête, elle s'était assise près de Roucky, qui pour signifier son appréciation, s'était plu à déposer ses pattes sur elle tout en lui léchant les mains. Il avait bien tenté de lui lécher le visage, mais Paige l'en empêcha.

Les cours de dressages portaient leurs fruits. Roucky était très attentif aux demandes de ses maîtres et écoutait très bien. Lorsqu'ils sortaient, il faisait preuve d'un comportement exemplaire. Il était tellement fiable que Paige l'emmenait courir sans lui mettre de laisse.

Mais ce soir était un soir spécial. Comme elle souhaitait lui parler, elle lui permit un peu de relâchement et il en profitait. Elle lui raconta ce qui était arrivé, comment elle s'était sentie lors de cette fameuse promenade et comment elle se sentait maintenant. Elle lui demanda pardon et lui certifia que si c'était possible, elle ferait tout pour réparer ses torts. Elle savait bien que Roucky ne comprenait rien, mais quand même, cet aveu l'aida grandement à se libérer d'un poids.

Peu après, Ted et elle partirent vers le restaurant préféré de ce dernier. Dès qu'ils eurent commandé, Paige, anxieuse, lança avec un sourire nerveux :

— J'ai deux nouvelles à t'annoncer ce soir. Une bonne et une... mauvaise.

— Commence par la mauvaise, répondit Ted, qui croyait à un jeu.

— Non, je ne veux pas. Et c'est moi qui décide !

— C'est pas juste ! protesta Ted en levant les bras.

— Pour toi, peut-être, mais pour moi, c'est mieux ainsi. Tu vas devoir demander un congé !

— Quoi ? Ça y est ?

— Oui, ça y est ! Tu seras papa à nouveau !

— C'est super ! s'exclama Ted en se levant pour aller rejoindre sa bien-aimée et l'embrasser tendrement.

On va l'appeler Ted Jr, plaisanta-t-il avant de regagner sa place.

— Pouah ! Tu sais que je ne veux pas de cet affreux JR ! Et puis, ce sera peut-être une fille.

— Alors, elle portera le nom d'Alexandra. J'ai toujours aimé Alexandra.

— On verra, on verra... Je n'ai pas dit mon dernier mot.

— Et pour l'autre nouvelle ?

Le regard de Paige s'assombrit. Hésitante, elle baissa les yeux en se disant que vivre avec ce sentiment n'était plus une option.

— Voilà... se lança-t-elle. Il y a quatre ans, j'ai fait quelque chose de très immoral. Immoral, et probablement illégal.

Ted voulut parler, mais elle l'en empêcha d'un geste de la main :

— Ne m'interromps pas, s'il te plaît.

Puis, dans un flot de paroles, elle raconta tout : l'angoisse qui l'avait assaillie lors de la fameuse promenade, la raison pour laquelle elle avait choisi le quartier qu'ils habitaient présentement ; comment s'était réveillé son sentiment de culpabilité et comment elle souffrait depuis. Ses aveux terminés, elle libéra des larmes qui inondèrent ses joues. Comme elle n'avait fait aucun geste destiné à les essuyer, elle donnait l'impression de ne pas s'en être aperçue. Tout en lui tendant un mouchoir, Ted lui demanda simplement :

— Et que comptes-tu faire, maintenant ?

— Tout d'abord, obtenir ton pardon... si tu acceptes, bien sûr, de me l'accorder. Pardon pour avoir manqué de confiance en toi et pour ne t'avoir rien dit. Pardon pour ne pas avoir été la personne que tu croyais que j'étais. Ensuite, je veux retourner dans cette rue avec Roucky. S'il reconnaît une maison et que son propriétaire est toujours là, eh bien... je...

Incapable de terminer sa phrase, Paige baissa la tête et versa un déluge de larmes. La pauvre ne respirait plus que de façon saccadée. Ted dit tendrement :

— Pour ce qui est de mon pardon, je ne pourrai jamais te le refuser. Bien au-delà de toutes mes espérances, tu dépasses de beaucoup tout ce que je n'ai jamais imaginé et tu es une bien meilleure personne que je ne le serai jamais. Je t'aime et jamais cet amour ne pourra s'arrêter. De plus, ton aveu me prouve à quel point tu es courageuse.

Ce disant, il s'approcha d'elle et posa un genou sur le sol pour se placer à sa hauteur. Il l'enlaça et la serra très fort. *Je t'aime*, répéta-t-il. Paige expira longuement pour évacuer la tension qui l'étouffait depuis qu'elle s'était décidée à tout révéler. Elle sanglota encore un peu, puis se redressa et prit un autre mouchoir pour essuyer *ce beau dégât*. Après lui avoir donné un baiser, Ted retourna s'asseoir.

— Et voilà ! Tout ce temps qu'il m'a fallu pour me faire belle ! Je dois être affreuse, maintenant.

— Tu es plus jolie que jamais, dit Ted. C'est le visage de la sincérité que je vois. Tu es radieuse, mon amour.

Puis, il changea de sujet afin de ne pas l'indisposer davantage.

— Tu es certaine de vouloir retourner dans cette rue avec Roucky ? Tu sais, si son ancien maître habite là-bas, il doit avoir un autre chien, maintenant.

— Peut-être, mais Roucky est *son* chien, et ce sera à lui de décider. Tant pis si je souffre. Je l'aurai cherché.

— Et Scott ? Tu sais combien il l'adore...

— Scott est bien jeune, répliqua Paige après un moment d'hésitation. On pourra lui en offrir un tout nouveau, tout petit, et ils grandiront ensemble. À son âge, il oubliera très vite Roucky.

Elle ajouta qu'elle s'y rendrait dès le lendemain et que s'il le voulait bien, il pourrait l'accompagner, ce qu'elle espérait vivement, sachant qu'elle aurait besoin de sa force si le pire arrivait.

Le lendemain, comme prévu, elle prit Roucky et partit vers l'ancien quartier de ce dernier, en compagnie de Ted et de Scott. Ted conduisit jusqu'au coin du boulevard des Coteaux, se gara, puis tous descendirent. En observant Roucky de très près, Paige lui mit la laisse. Il semblait heureux d'aller faire une balade, mais pas plus excité qu'à l'habitude. Paige espérait plus que tout qu'il ne reconnaisse pas les lieux.

Elle partit, suivie de Ted et Scott qui se tenaient plusieurs mètres derrière elle. Ted voulait lui laisser de l'espace. Sachant qu'elle affrontait une situation qui la terrifiait depuis longtemps, il était fier de sa décision.

Tout se passait normalement : Roucky restait près de Paige et ensemble, ils marchaient sur le trottoir en regardant à droite et à gauche. Fébrile, Paige fixait intensément Roucky.

Soudain, il s'arrêta, les oreilles et la queue bien levées, comme lorsqu'il se concentrait sur un point précis. Le cœur de Paige ne fit qu'un bon. Roucky resta immobile quatre ou cinq secondes, puis tira un peu sur la laisse. Il tourna la tête vers sa maîtresse, comme pour lui demander la permission, puis reporta son regard vers l'avant, les oreilles toujours dressées.

— Tu aperçois quelque chose, Roucky ? Qu'est-ce que tu vois ? s'enquit Paige avec des trémolos dans la voix.

Le chien tira un peu plus sur la laisse, faisant que Paige dut avancer d'un pas ou deux pour lui donner du jeu. Il tira encore, regarda Paige, redirigea son attention vers l'avant, et tira encore plus. Cette fois, Paige eut du mal à le retenir.

Ted et Scott surveillaient la scène. Paige avait bien dit à son conjoint de ne pas intervenir, à moins qu'elle ne le lui demande. Il s'abstint donc.

Roucky ne cessait de tirer sur sa laisse, mais respectait les ordres de Paige qui répétait : *non, Roucky*,

non. Lui qui était grand, fort et beaucoup plus puissant qu'elle, aurait facilement pu se libérer, mais il n'en fit rien. Puis :

— Attends, mon chien, sanglota Paige dont la respiration était devenue haletante.

Elle se rapprocha de Roucky, se pencha, lui prit la tête entre les mains, et dit :

— Tu veux aller voir, pas vrai ? Moi aussi, mon ami. Mais, rappelle-toi que je t'aime... que *nous* t'aimons. Souviens-t'en.

Puis elle lui donna un baiser sur la tête et détacha la laisse.

Roucky partit, fit trois ou quatre grandes enjambées, prêt à s'élancer. Soudainement, il s'arrêta net et se retourna vers Paige. Les yeux pleins de larmes, celle-ci lui fit signe en disant :

— Vas-y, mon grand. Va voir, et montre-nous.

Ted, toujours derrière, fut surpris qu'elle le libère. Ils s'étaient rapprochés, Scott et lui, pour mieux observer.

— Pourquoi maman pleure ? demanda l'enfant qui ne comprenait pas ce qui se passait.

Sur le coup, Ted ne sut que répondre. Il le prit dans ses bras, le serra et lui murmura :

— Parce que Roucky va aller faire un grand tour. Et elle va s'ennuyer de lui.

— Où il va, Roucky ? Je ne veux pas qu'il aille faire un grand tour, rouspéta l'enfant.

Ted déposa un baiser sur le front de son fils et le serra à nouveau pour le rassurer. Après quelques secondes, il relâcha son étreinte et regarda vers Paige. Après que celle-ci lui eut donné la permission, Roucky s'élança. Il courut environ deux cents mètres, puis aboya. Il parcourut encore une centaine de mètres et s'arrêta devant une maison. Il la regarda quelques instants, flaira le sol et s'avança lentement.

Suivie de Ted et de son fils, Paige se lança à sa poursuite. D'abord à la course, puis en marchant lorsqu'elle le vit s'immobiliser.

Le chien s'était avancé jusqu'au milieu de la cour en reniflant le sol. À l'occasion, il levait la tête et regardait vers la maison en aboyant. Sa progression l'avait conduit jusqu'à une voiture garée dans le stationnement. Quand Paige arriva devant l'entrée, il lâcha deux ou trois autres aboiements et alla à l'arrière où il jappa à nouveau.

N'osant s'introduire sur la propriété, Paige attendait sur le trottoir et regardait Roucky. Elle comprenait qu'il appelait quelqu'un. À n'en point douter, il savait où il se trouvait.

Soudain, elle le vit reculer d'un pas en levant la tête, comme s'il regardait une personne. Un homme apparut au coin. Il parlait à Roucky en avançant vers lui d'un pas hésitant. Il tendit la main pour lui permettre de la sentir. Roucky recula encore un peu, la queue et les oreilles toujours dressées. Il semblait perplexe. Paige avait l'impression que cette hésitation ne résultait pas de la crainte, mais de l'incertitude. Ted arriva à sa hauteur en tenant Scott par la main.

— Il fait quoi, Roucky ? demanda le bambin.

Paige sursauta légèrement. Elle était tellement concentrée qu'elle ne les avait pas entendus s'approcher. Après avoir jeté un regard absent dans leur direction, elle répondit machinalement en retournant la tête vers Roucky :

— Il veut parler au monsieur qui est là.

— Pourquoi il veut lui parler ? marmonna Scott.

— Je crois qu'il le connaît.

— Je ne pense pas qu'il le connaisse, observa Ted. En tout cas, le type, lui, ne le connaît pas. Tu vois comment il tend la main ? Il a peur d'être mordu. Il se méfie.

Paige sentit un souffle d'espoir alléger son cœur. Si ce monsieur ne connaissait pas Roucky, c'était bon. Sur cette pensée, elle se remémora qu'il y avait maintenant quatre ans qu'elle l'avait trouvé. Un chien pouvait se rappeler son maître, mais le maître pouvait-il reconnaître un chien qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs années ?

Roucky avait reniflé la main de l'homme, puis avait baissé la tête avant de se remettre à flairer le sol pour inspecter les lieux : le gazon arrière, le bord de la cabane et enfin, la porte arrière de la maison. Il semblait ne pas trouver ce qu'il cherchait.

— Il est à vous ce clébard ? demanda l'homme à Paige et à Ted.

Paige étant trop occupée à observer Roucky, c'est Ted qui dut répondre.

— Oui, c'est notre chien.

— Qu'est-ce qu'il fait chez moi ? Pourquoi le laissez-vous venir sur ma propriété ?

—C'est un peu compliqué. On peut approcher pour discuter ? demanda Ted.

—Voilà, répliqua sèchement l'homme en s'approchant d'eux. Ainsi, on pourra parler sans crier. Alors, c'est quoi l'idée ?

—Paige, tu veux lui expliquer ?

En entendant cela, Paige n'eut d'autre choix que de porter son attention vers eux.

—Oh... pardon... oui. Voilà. Tout d'abord, je vous demande de nous excuser pour cette intrusion. Notre chien Roucky voulait venir ici. Je ne sais pas pourquoi, mais il a toujours été attiré par cette maison. Alors, on a décidé de le laisser faire pour essayer de comprendre pourquoi. Vous le connaissez ? interrogea-t-elle, anxieuse.

—Pas du tout. Je n'ai jamais eu de chien et je n'en veux pas. Mais pourquoi veut-il venir ici ?

—Je ne sais pas, avoua Paige. Depuis que je l'ai trouvé, il y a quatre ans, il est attiré par cet endroit.

—Quatre ans vous dites ? Je possède cette maison depuis deux ans. Elle a été sur le marché durant un bon moment.

—Durant combien de temps ?

—Je l'ignore. Mais je l'ai eue à bon prix. On m'a dit que l'ancien proprio a été trouvé mort dans la remise, là derrière. Comme l'agent immobilier est obligé de le mentionner, plusieurs personnes ont eu peur d'acheter.

En regardant Roucky, Paige nota qu'il était retourné vers la remise.

—Vous voudriez bien ouvrir la porte de la remise, s'il vous plaît ? Roucky semble s'y intéresser.

—Pourquoi pas, consentit le propriétaire. Au point où on en est.

Ils partirent tous vers la cabane. Alors qu'ils s'approchaient, Paige semblait interloquée. Elle ralentit, puis s'arrêta complètement pour fixer la barrière qui se trouvait à la limite du terrain. Pendant que Ted, qui se tenait derrière elle, se demandait ce qu'elle regardait ainsi, le propriétaire, lui, comprit tout de suite.

—Il y a une falaise juste derrière, expliqua-t-il après avoir déverrouillé la porte du cabanon. C'est joli comme endroit. On surplombe tout le voisinage et on bénéficie d'une vue splendide. C'est pour cette raison que j'ai acheté cette propriété.

—C'est bien la rue du Cours qui longe la falaise ? questionna Paige qui, à nouveau, sentit des douleurs au bas du ventre.

—En fait, c'est rue du *petit* Cours.

—Ça me dit quelque chose, intervint Ted. Ce n'est pas la rue où tu as trouvé Roucky ?

Plutôt que de répondre, Paige se concentra sur Roucky qui reniflait le seuil de la porte de la remise. L'air excité, il cherchait désespérément quelque chose. Et elle comprit. Lorsqu'elle l'avait trouvé, il gisait sur le côté de la route, précisément au bas de cette falaise. Elle avait cru qu'il s'était fait frapper par une voiture ; « Et s'il était tombé ? », se demanda-t-elle. Elle s'approcha et regarda vers le bas. Lorsqu'elle se retourna, elle était haletante, étourdie et aussi blanche qu'un drap. Elle devait se retenir à deux mains sur la rampe pour conserver son équilibre. Surpris de la voir ainsi. Ted la rejoignit avec Scott.

—Qu'y a-t-il ? s'inquiéta-t-il.

Sans comprendre ce qui se passait, le propriétaire était à même de constater la détresse de la femme. Il lui prit le bras et demanda :

—Êtes-vous souffrante ? Avez-vous le vertige ?

Lentement, Paige regarda tour à tour ses interlocuteurs et dit à Ted :

—Jette un coup d'œil.

—Je ne vois rien de spécial, signifia Ted après s'être penché pour regarder par-dessus la rampe.

—Observe bien, insista Paige. Tu vois cette souche, là, en bas ? C'est là que j'ai découvert Roucky.

—Ah oui, je la vois ! lança Ted après avoir réexaminé les lieux.

Encore sous le choc, Paige s'avança vers Roucky, posa une main sur sa tête.

—Alors, mon ami. C'est ce qui est arrivé ? Tu es tombé, tu voulais retrouver ton maître et je t'en ai empêché ? Je suis désolée, dit-elle en le serrant contre elle.

Ted s'éloigna pour remercier le propriétaire de sa patience et lui expliquer brièvement la situation. Après quoi, il dit doucement à Paige :

—Je crois qu'il est temps de partir.

La jeune femme releva la tête pour le regarder avec un sourire, et acquiesça. Elle remit Roucky en laisse et ils repartirent vers leur voiture. Au moment de quitter l'ancienne propriété de Burton, ils aperçurent une

femme qui marchait sur le trottoir opposé. L'attention de Paige fut attirée par son regard figé sur Roucky. Elle s'était même arrêtée pour mieux l'observer. Surprise, Paige saisit le bras de Ted, qui se retourna pour voir ce qu'elle voulait.

— Tu vois la dame de l'autre côté de la rue ? Elle connaît Roucky.

Ted regarda, puis décida d'agir. Il vérifia de chaque côté de la rue et traversa. Le voyant venir à elle, la femme se remit à marcher.

— Pardon, madame. Madame, s'il vous plaît !

— Oui ? répondit la dame après s'être arrêtée.

— Excusez-moi, mais je n'ai pu m'empêcher de remarquer que vous dévisagiez mon chien. Y a-t-il une raison particulière ?

— C'est que... il ressemble beaucoup à un chien que l'ancien maître de ces lieux avait. Je dirais même que c'est lui.

— Vous en êtes certaine ?

— Si j'en suis certaine ? Vous saurez, jeune homme, que j'ai une très bonne vue et que je sais reconnaître un chien. Il était plus petit, à l'époque, mais c'est lui. J'en mettrais ma main au feu.

— Vous voulez bien nous accorder un peu de votre temps ? Nous sommes justement ici pour cette raison. Nous l'avons trouvé il y a quelques années, mais jusqu'à aujourd'hui, nous ne savions pas à qui il appartenait. Ma femme serait ravie de vous parler.

— Je n'ai pas beaucoup de temps, tenta la femme pour s'esquiver.

— Ça ne prendra que deux ou trois minutes. S'il vous plaît...

— Bon, si je peux vous aider.

— Paige, cette dame dit qu'elle reconnaît Roucky, lança Ted en faisant signe à sa femme de traverser la rue.

— Vous l'appellez Roucky ? À l'époque, il s'appelait Rex.

En entendant ce nom, Rex leva le regard. La femme se pencha vers lui et posa une main sur sa tête.

— C'est bien ça ton nom, hein, mon beau Rex ?

Le chien aboya une fois.

— Vous voyez ? Il me reconnaît, dit fièrement madame Standford.

— Donc, il habitait bien ici ? s'enquit Paige.

— Bien sûr. À l'époque, il était jeune et très bien élevé. Burton lui avait appris à ne pas japper inutilement et à ne pas sortir de son terrain. J'ai été très surprise lorsqu'il a disparu.

— Disparu ? Comment ça ?

— Eh bien... disparu, comme dans disparu. Et pour le *comment*, je ne peux pas dire. Il avait disparu !

— Ce monsieur Burton devait être triste... L'aimait-il ?

— Il l'aimait bien, oui. Mais bon, c'est du passé tout ça. Je vais devoir vous laisser, annonça madame Standford dans l'intention d'écourter la conversation.

— Oui, certainement, dit Paige. Merci pour votre temps. Au revoir.

Une fois rentrée, Paige, qui était demeurée muette durant le trajet de retour, alla à l'évier et se prit un verre d'eau. :

— Il semblerait donc que c'était bien l'endroit où vivait Roucky., finit-elle par dire. Il doit être tombé de la falaise et son propriétaire a dû croire qu'il s'était enfui.

— Mais comment un chien peut-il tomber d'une falaise ? questionna Ted. Il n'a tout de même pas été poussé ! Et un chien ne tombe pas d'une falaise.

— Peut-être qu'il jouait ? C'était presque un chiot à l'époque.

— *Jouait* ? S'il jouait avec son maître, celui-ci l'aurait vu chuter et serait allé le chercher !

— Soit il jouait seul, soit le propriétaire le croyait mort ou parti. Il y a plein de *si*. Tu sais, il y a toutes sortes de gens qui possèdent des animaux. Des gens bien et des... moins bien. Ce Burton ne voulait peut-être pas avoir à s'en occuper, s'il l'a vu tombé. Un chien mort ou estropié, à quoi bon ?

— Ouais, mais quand même. Il faut le faire. Sale con ! En tout cas, une chose est sûre : Roucky reste avec nous.

Paige leva brusquement le regard. Elle n'avait pas encore tiré cette conclusion, mais dit comme ça... Elle sourit brièvement, puis afficha un air grave.

— Oui, mais... j'ai tout de même volé ce chien.

— Tu parles d'un vol ! Un type qui ne prend même pas la peine de se préoccuper de son animal. Ce que tu as fait, c'est de rendre la vie de Roucky plus agréable, conclut Ted. Et n'oublie pas que le vétérinaire a affirmé que tu lui avais sauvé la vie !

Paige lui était reconnaissante pour ces bons mots. Il ne la jugeait pas et l'appuyait. Le cœur léger, elle l'enlaça.

— Et maintenant, je veux que tu te concentres sur ta grossesse, pour que le bébé à venir soit en aussi bonne santé que le premier, murmura Ted.

Requête qui ramena un très beau sourire sur les lèvres de Paige.

Chapitre XXVI

Pendant qu'il faisait le guet près de l'entrée d'une ruelle, Sullivan se chauffait les mains en soufflant dessus. Le temps était nuageux et il était 20h00. Voilà plus d'une heure qu'il attendait et la dame qu'il avait repérée ne donnait toujours pas signe de vie. L'ayant vue retirer un gros montant au guichet automatique, il ne souhaitait rien d'autre que lui faire les poches. Il savait également qu'elle garait sa voiture dans la ruelle où il se trouvait. Cela faisait déjà trois ou quatre fois qu'il la voyait se garer à cet endroit. Ce coin, c'était son bout de territoire à lui. Celui où il exécutait ses larcins. Il aimait cette zone, car le poste de police le plus près était éloigné et mal situé. Pour y venir, les flics devaient se taper un détour en raison de la voie ferrée qui coupait toutes les artères. Il fallait donc se rendre au tunnel qui se trouvait à une dizaine de rues, et ce, en sens inverse, puis revenir. Ce délai donnait au voleur tout le temps nécessaire pour disparaître. De plus, ce territoire se trouvait loin de l'endroit où il vivait, ce qui diminuait les risques d'être reconnu lors d'une rencontre fortuite.

Sullivan se frottait le biceps gauche. Il y avait plus de cinq ans que ce sale cabot l'avait attaqué et pourtant, il ressentait encore des malaises au bras chaque fois que le mauvais temps s'amenait. Pour ce qui était de la cheville, même s'il boitait, il se considérait chanceux de pouvoir encore s'en servir.

Après cette mésaventure, il avait bien essayé de changer de vie. Il s'en était fallu de peu pour qu'il y reste. Disons qu'il s'agissait d'un sérieux avertissement. Mais recommencer à zéro quand on a déjà un zéro dans son compte en banque n'est pas facile. Il s'était quand même trouvé un boulot... commis dans un magasin à grande surface. Il plaçait les marchandises sur les étagères, nettoyait, recevait les matériaux et jetait les boîtes. Et Dieu sait qu'il y en avait des boîtes !

Après un mois de cette nouvelle vie, il avait décidé d'aller voir son ami à Henryville. Ils avaient convenu, lors de leur discussion à l'hôpital, de ne pas se voir avant un moment, afin que nul ne les remarque et n'entretienne des soupçons à leur égard.

Un samedi matin, il se rendit donc chez Anderson. Lorsqu'il arriva, la camionnette de ce dernier était garée à côté de la maison. Bonne nouvelle. Il rangea sa voiture près du véhicule de son ami, descendit, alla à la demeure, puis frappa.

— Ouais ? entendit-il.

— Jim, c'est moi, Wade !

— Que viens-tu faire ici ? interrogea Jim après avoir ouvert la porte.

— Ben... je suis juste passé te voir. Il faudrait bien que je te dise merci, non ? Comment ça s'est déroulé avec le flic ? Il est venu ?

— Ouais... Il est venu, il a posé ses questions, m'a fait son petit sermon et est reparti. Il est resté une bonne vingtaine de minutes, mais il n'est pas revenu. Il n'a même pas demandé à voir où j'avais planqué le cabot. J'ai travaillé pour rien !

— Il n'a pas demandé ? s'étonna Wade.

— Nope ! Il n'y a même pas fait allusion. Il s'est pointé sans prévenir, le salaud ! Quand il est venu, j'avais un chevreuil accroché à mon tracteur. Il n'a rien dit.

— C'est super ! On s'en est bien tiré, finalement.

— Tu veux dire que *tu* t'en es bien tiré. Et grâce à qui ?

— Ouais, ouais... Je t'en dois une.

— Plutôt deux, je dirais, rectifia Jim avec un large sourire. Mais dis-moi, tu te débrouilles comment ces temps-ci ? Tu viens à bout de remplir ta gamelle ?

— En fait, j'ai un travail.

— Un job ? Pas vrai ! Ça fait quoi... vingt ans que t'as pas bossé ? Un vrai travail, du genre... je me lève à six heures, je file au boulot, puis je rentre le soir ? Tu parles d'un revirement ! Ce clébard t'a vraiment foutu la pétoche ! Tu fais quoi ?

— Je travaille chez *SixBrands*. Tu sais... le grand magasin qui vend de tout. Ils ont toujours besoin d'employés, alors ils ne sont pas trop difficiles. Le salaire laisse à désirer, mais au moins, j'ai un revenu stable.

— Et tu réussis à survivre ?

— Il faut bien. Ce sale chien m'a vraiment foutu la trouille, comme tu dis. J'ai eu une veine du diable. J'aurais pu y rester. Alors, j'ai réfléchi et en suis arrivé à la conclusion qu'il fallait que les choses changent.

— C'est toute une nouvelle, ça ! s'exclama Jim. Sullivan qui se range !

— Que veux-tu ? J'ai eu une leçon et j'ai profité de ma chance. Il était temps que j'arrête.

— Si tu le dis. Mais j'y pense... *SixBrands*... ils ont un département de chasse non ?

— Oui.

— En ce cas, tu me sors une de ces nouvelles carabines finlandaises... *Lynx 94* de calibre 9,3 x 62. Ils la distribuent, je crois. C'est assez puissant pour le gros gibier en Afrique. J'aimerais bien en avoir une.

— Attends une minute ! riposta Wade. Je ne me suis pas fait embaucher là pour chaparder du matériel ! Et je risque de me faire prendre. Je veux me caser, tu comprends ?

— Écoute, tu me dois un truc. Je t'ai sauvé le cul avec ton histoire de chien, non ? Alors, tu me la sors et on en reparle plus. Ça te convient ?

— Merde ! maugréa Wade. C'est bon... je vais voir ce que je peux faire. Je ne garantis pas que je le ferai, mais je vais jeter un coup d'œil. Je vais m'assurer que je peux le faire sans risquer d'être pris ; sinon, je laisse tomber. Les armes sont placées sous verrou, alors ça risque d'être difficile, voire impossible.

— Ça va pour moi. Tu sais quand tu la chiperas ? s'emballa Anderson.

— Pas trop vite, Jim ! J'ai dit que je regardais d'abord. Donne-moi un mois, puis on se reparle. Et pas au téléphone. En plus, c'est moi qui te contacte. Je ne veux pas te voir au magasin sous prétexte que tu veux examiner les carabines. Tu ne connais pas ce magasin et tu n'y mets pas les pieds. Compris ?

— Bien sûr, mon pote. Et à part ça, tu fais quoi de tes dix doigts ? interrogea Jim, visiblement content à l'idée d'avoir cette nouvelle carabine.

Et c'est ainsi que Wade avait replongé. Il était parvenu à sortir, et un peu trop facilement, cette *Lynx 94*. Il n'en avait fallu guère plus pour lui donner de mauvaises idées. Après avoir satisfait Jim, il avait attendu quelques semaines, puis avait remis ça. Cette fois, il s'agissait d'un ordinateur portable qu'il avait refilé à un receleur du coin, pour un dixième de sa valeur. Puis, une autre carabine pour lui-même qu'il gardait chez Jim, lequel comprit que son ami se servait de temps à autre. Il se mit donc à lui passer de petites commandes.

Avec le temps, c'était devenu un peu trop. Il ne s'écoulait plus une semaine sans que Wade dérobe un article. Après quelques mois, le gérant de son département se rendit bien compte que quelque chose clochait. Il devint donc plus vigilant, sauf que Wade savait se montrer plutôt malin. Or, même si son patron le soupçonnait, jamais il ne parvint à le prendre la main dans le sac. Jusqu'à ce que...

Un certain jeudi soir, moment très achalandé, Wade venait de terminer de modifier certaines étagères dans l'arrière-boutique. Il était déjà 19h00. Alors qu'il se rendait à la poinçonneuse pour indiquer qu'il avait terminé son quart de travail, il rencontra le gérant qui venait de fermer le coffre contenant les équipements électroniques. Ayant remarqué que son employé transportait un sac, l'homme voulut savoir ce qu'il contenait. Sullivan lui indiqua qu'il s'agissait d'un vêtement de rechange, sauf que le sac semblait contenir quelque chose de beaucoup plus lourd. L'autre s'approcha donc de lui et feignit de s'accrocher dans le sac. Celui-ci se déchira et des boîtes de munitions tombèrent sur le sol.

Les deux hommes se regardèrent droit dans les yeux. L'un était surpris, l'autre satisfait.

— Un vêtement de rechange, vous dites ? Plutôt des balles de rechange, non ? Vous avez le coupon de caisse ?

— Je n'ai pas encore payé, se risqua à répondre Wade.

— Mais bien sûr... Vous les avez trimballées dans tout le magasin et là, vous allez devoir retourner à l'autre bout pour payer, puis revenir ici pour sortir par l'arrière.

— Que pouvais-je faire d'autre ? rétorqua Wade. Je n'avais pas mon portefeuille sur moi.

— Écoutez-moi bien... Voilà un petit moment que je vous ai l'œil. Vous l'avez bien joué jusqu'à présent, mais maintenant, je vous tiens. Alors, soit vous foutez le camp et ne revenez jamais, soit j'appelle les flics... À vous de choisir.

Le gérant, bien sûr, n'ignorait pas qu'il n'avait pas grand-chose pour faire inculper Wade. Mais sachant que ce dernier avait menti, il se servit de ce fait pour l'effrayer, et le stratagème fonctionna. Wade était trop connu des policiers pour se permettre de se retrouver en face d'eux. C'est ainsi qu'il perdit son emploi et qu'il dut retourner à son ancienne vie pour gagner sa croûte.

Il en était là dans ses pensées lorsqu'il vit sa cible sortir d'une boutique. Il s'empressa de descendre dans la ruelle pour se cacher devant la voiture de sa prochaine victime et attendit.

Transportant un paquet et sa bourse, la dame se dirigea vers son véhicule. Ce faisant, elle fouillait dans son sac, probablement pour y prendre ses clés, ce qui l'empêcha de repérer le malfrat. Rendue à la portière, elle cherchait toujours dans son sac à main lorsqu'elle vit une ombre s'approcher. Elle eut le temps de lever la

tête et de lancer un cri avant que Sullivan la rejoigne pour lui mettre la main sur la bouche.

Quelques instants plus tôt, à l'endroit même où Sullivan faisait le guet, une femme circulait avec son fils d'environ trois ans et un gros chien que le bambin tenait en laisse. Soudain, l'animal s'arrêta pour flairer le sol, sous le regard de l'enfant qui en silence, semblait s'amuser de la chose. On aurait dit que son chien venait de débusquer un truc intrigant. Il reniflait, tournait un peu, puis reniflait encore.

À n'en point douter, l'animal connaissait cette odeur. Dans sa mémoire, une alarme s'était déclenchée dès qu'il l'avait détectée et cette odeur signifiait *danger*. Le bambin, bientôt imité par sa mère, se demandait ce qui pouvait bien intéresser ainsi son toutou. Ils l'observaient tous les deux lorsqu'une femme émit un cri. S'ils avaient été le moins attentifs, ils auraient pu l'entendre, mais comme ils étaient trop concentrés sur les agissements de Roucky, ils ne le perçurent pas. Or, Roucky, lui, l'entendit. Et il réagit. D'un mouvement sec, il se retourna et leva les oreilles. Il écouta attentivement, puis les poils de son dos devinrent aussi droits que ceux d'un hérisson. Il jappa et avança de deux ou trois pas. Voyant que Scott, surpris, ne savait trop comment réagir, Paige s'approcha et dit :

— Tranquille, Roucky, tranquille.

Mais Roucky demeurait aux aguets, tout en émettant des grognements menaçants.

— Reste, ordonna Paige, inquiète.

Roucky ne bougea pas, mais ne se calma pas. Même qu'il semblait de plus en plus agressif. Pendant qu'il jappait encore plus furieusement que précédemment, de la bave s'écoulait de sa bouche. Cette scène se déroulait sous le regard de quelques curieux qui s'étaient arrêtés, mais qui commençaient à s'éloigner, craignant que le chien se retourne contre eux. Puis, comme si on venait de le fouetter, Roucky se mit à tirer dangereusement sur sa laisse. Heureusement que Paige venait juste de mettre la main sur la courroie, car sans cette précaution, la bête aurait foncé.

Ce qu'elle ignorait, c'est que son chien venait de reconnaître l'odeur du type qui se trouvait dans la ruelle ; une odeur qu'il ne pourrait jamais oublier et qui pour lui, était synonyme de danger. Une odeur qui venait de le projeter quelques années en arrière et qui lui insufflait l'envie d'attaquer.

Pendant ce temps, Sullivan avait réussi à faire taire la femme. Il essayait de lui prendre son sac, mais elle refusait de le laisser aller, persuadée que si elle résistait assez longtemps, quelqu'un interviendrait.

— Lâche ça, m'dame ! Lâche ! J'veux pas te faire mal, mais tu dois le lâcher... Sinon, je me fâche.

Mais la victime tenait bon à tel point, que Sullivan commençait à perdre patience et à redouter qu'on le voie. C'est pourquoi il leva la main et frappa sa proie en pleine figure. Le coup projeta cette dernière au sol, mais la libéra de son assaillant.

Du coup, elle s'en donna à cœur joie. Lorsqu'elle cria, Paige, qui essayait de faire reculer Roucky, l'entendit. Surprise, elle leva la tête en relâchant son attention. Roucky en profita pour donner un coup sur la laisse et se libérer. Puis il fonça.

— Reviens, Roucky ! Reviens ici ! lança Paige en avançant dans la ruelle.

Mais elle s'arrêta, ayant en mémoire que Scott l'accompagnait et qu'elle était sur le point d'accoucher. Elle ne pouvait prendre ce risque.

Après s'être élancé, Roucky se rendit jusqu'à la voiture de la dame, la contourna, puis surprit Sullivan avec le sac de la victime dans les mains. Lorsque celui-ci vit surgir le chien, il lâcha son butin et se retourna pour s'échapper. Il se souvenait très bien du genre de blessures qu'un chien pouvait infliger. Paniqué, il s'élança vers la rue principale, Roucky à ses trousses. Il réussit à atteindre le coin de la rue en criant à l'aide. Il passa en trompe à côté de Paige, qui tenait Scott contre elle, et essaya de tourner. Ce faisant, il glissa, et s'étala de tout son long, sa cheville l'ayant lâché.

Roucky le rejoignit aussitôt et bondit sur lui. Paige ne comprenait pas pourquoi son chien était si enragé. Il lui avait sauvé la mise, une fois, dans un parc, en attrapant un type qui la harcelait, mais il ne lui avait que saisi la main, sans chercher à le blesser. C'est donc dire qu'il pouvait parfaitement se contrôler. Alors, que se passait-il ? Affolée, Paige ne savait que faire.

Roucky attaquait sans arrêt et mordait sa proie sauvagement. L'homme tentait de se relever, mais le chien l'en empêchait en plus de tenter de le mordre au visage. Quand Wade leva le bras pour se protéger, il se fit mordre de plus belle. Durant tout ce temps, il appelait à l'aide. Les gens s'approchaient, mais personne n'osait toucher au chien tant il était enragé et effrayant.

S'étant ressaisie, Paige s'avança d'un pas décidé en tenant Scott par la main. Elle se plaça devant

Roucky, qui venait de lâcher sa proie.

— Stop Roucky ! Tu arrêtes ! Assez !

Elle tremblait de tout son être et Scott pleurait. Roucky la regarda, puis se plaça en position d'attaque en grondant.

— Je t'ai dit d'arrêter ! cria Paige qui, craignant pour son fils, le cacha derrière elle. Tu cesses, tu entends ? Reste !

Les gens la dévisageaient en lui lançant des regards désapprobateurs. Ils se tenaient à bonne distance, redoutant que la bête, qui semblait hors contrôle, les attaque à leur tour. Malgré tout, ils refusaient de s'éloigner tant ils souhaitaient assister au spectacle.

Assis par terre, Sullivan se tordait de douleur et se lamentait. On voyait du sang un peu partout autour de lui... Il saignait des bras, des jambes et d'une oreille. Il essaya de se lever, mais Paige se retourna pour lui dire :

— Attendez, monsieur. Je crois que vous feriez mieux de ne pas bouger afin d'éviter d'énervier mon chien encore plus. Nous allons appeler une ambulance. Quelqu'un peut demander une ambulance ?

— Une ambulance, et la police ! cria une voix. Votre chien est dangereux, madame. Il faut l'abattre !

À ces mots, Paige se sentit faiblir. Tuer Roucky ? Impossible ! Elle regarda dans la direction d'où semblait provenir la menace, mais ne vit rien d'autre que des gens qui la dévisageaient méchamment. Sullivan, lui, n'avait entendu que le mot *police*. « Pas question. Je dois me casser avant que les flics débarquent », se dit-il. Sur cette pensée, il essaya de se lever.

Roucky, qui ne l'avait pas lâché des yeux, se remit à gronder et à aboyer. Il profita de la distraction de sa maîtresse pour la contourner et mordre Wade à la jambe. Après avoir entendu celui-ci hurler, Paige saisit son chien par le cou et le tira vers elle. Bien que Roucky tentât encore d'atteindre Wade, il n'osait lutter contre Paige.

— Aidez-la, quelqu'un ! cria une femme. Elle est enceinte, la pauvre ! Allez l'aider !

Au même moment, la victime de Sullivan sortit de la ruelle et s'approcha en titubant. Pendant qu'elle se tenait la tête, on pouvait voir une coulisse de sang sur le côté de son visage. Elle s'avança dans le cercle et réussit à dire :

— Ce salaud m'a agressée. Il m'a battue. C'est le chien qui m'a sauvée.

Régna alors une confusion extrême. Les gens se demandaient ce qui se passait. Roucky s'était assagi puisque Wade ne bougeait plus. Avec le regard d'un homme apeuré, celui-ci surveillait les alentours pour trouver une façon de s'enfuir.

À ce moment, une voiture de police arriva, gyrophares allumés, et se gara tout près de la scène. Deux policiers en sortirent. Le premier alla trouver Wade en visant Roucky avec son pistolet, pendant que l'autre, la main sur son arme encore dans son étui, s'approcha de Paige qui tenait toujours son chien par le cou. À côté d'elle, Scott était apeuré et pleurait. Un deuxième véhicule de police arriva en renfort, suivi d'une ambulance.

— Que se passe-t-il ? demanda l'agent à Paige.

— Ne tirez pas sur Roucky ! cria-t-elle.

— S'il n'attaque pas, on ne tire pas.

— Roucky reste, ordonna Paige, effrayée. Reste. Il ne bougera pas, lança-t-elle encore, en continuant de maintenir son chien par le cou.

Puis, elle posa sur l'agent un regard incertain. N'ayant pas entendu la victime de Sullivan lorsque celle-ci avait dit s'être fait agresser, elle était persuadée qu'on allait tuer Roucky. La femme s'approcha du policier. Elle ne portait plus la main à la tête, mais la coulisse de sang sur la joue était bien visible.

— Monsieur l'agent, dit-elle, cet animal est un héros. Il vient probablement de me sauver la vie. Cet homme-là, accusa-t-elle en pointant Sullivan, m'a attaquée dans la ruelle et ce merveilleux chien m'a défendue. Sans lui, qui sait ce qui me serait arrivé ?

En état de choc, Paige ne comprenait pas. Pourquoi Roucky avait-il agressé ce type ? D'un côté, il y avait cette femme qui affirmait qu'il était un *merveilleux chien* et de l'autre, tous ces gens qui voulaient le tuer ! Elle était désorientée. Pendant qu'elle s'interrogeait, elle reprit doucement ses esprits. Et tout devint clair. Roucky avait attaqué parce que cet homme assaillait la dame. Il avait sauvé cette dernière. Du coup, elle recommença à respirer.

L'agent l'aïda à se relever en lui demandant de relâcher Roucky. Il ramassa la laisse, s'assura de bien la tenir et pria Paige de le suivre jusqu'à sa voiture. Pendant ce temps, sous l'œil d'un policier, les ambulanciers s'occupèrent de Sullivan. Plus loin, la victime de ce dernier discutait avec un agent et pointait vers lui un doigt

accusateur, tandis que deux ou trois autres gendarmes interrogeaient les témoins de la scène.

Après avoir lâché Roucky, Paige demanda au policier si elle pouvait téléphoner. Voyant qu'elle était enceinte, l'homme lui demanda si tout allait bien.

— Oui, ça va. Puis-je prévenir mon conjoint ? redemanda-t-elle, toujours en tremblant.

— Bien sûr. Mais interdiction de vous éloigner. Je dois vous questionner.

— D'accord. Je ne bougerai pas. Ne faites pas de mal à Roucky, s'il vous plaît.

En tenant Scott par la main, elle s'écarta de quelques pas et appela Ted. Heureusement, le petit ne pleurait plus.

— Dis donc ! plaisanta Ted. Tu en avais des choses à acheter ! Tu rentres ce soir ou tu y passes la nuit ?

Paige n'avait plus de voix, tellement elle avait la gorge nouée.

— Ted, articula-t-elle faiblement avant de se mettre à sangloter et de reprendre avec toute la peine du monde : Roucky a agressé un homme.

— Où es-tu ? paniqua Ted qui comprenait à peine ce qu'elle disait. Que se passe-t-il ? Tu vas bien ? Et Scott ? Dis-moi où tu es et je viens te chercher ? Ça va ?

Un petit *oui* se fit entendre à travers les soupirs et les grandes inspirations que prenait Paige pour essayer de se contrôler.

— Oui, ça va, réussit-elle à articuler correctement. Scott aussi. Mais c'est Roucky... Il a agressé un homme. Le type est salement amoché.

— Quoi ? Tu parles bien de *notre* Roucky ?

— Oui, *notre* Roucky. Apparemment, le type venait d'attaquer une femme dans une ruelle. Roucky est intervenu et je n'ai rien pu faire.

— Où es-tu ? s'enquit à nouveau Ted.

— Coin Parkway et Bristol. Une ambulance vient d'arriver et la police veut m'interroger.

— Tu es sûre que ça va ?

— Oui, je t'assure.

— Je veux que tu ailles voir les ambulanciers, tu as compris ? Je ne veux pas que tu prennes de risques. Va les voir pour qu'ils t'examinent, tu m'entends ?

— Oui, d'accord.

— J'arrive. Donne-moi quinze minutes.

Chapitre XXVII

Paige était complètement défaite. On venait de lui annoncer que Roucky allait être euthanasié. Ted avait tout tenté pour faire changer cette décision, mais ses efforts n'avaient rien donné. *Pas de pardon pour les chiens qui attaquent*, lui avait-on dit.

On avait plaidé que Roucky n'avait agi ainsi que dans le but de défendre une pauvre femme, qu'il n'avait jamais menacé qui que ce soit auparavant, qu'il était un protecteur et qu'immédiatement après l'incident, il s'était assis pour ensuite faire preuve d'un comportement exemplaire ; malheureusement, rien n'y fit. Il avait attaqué un homme sans que celui-ci l'ait provoqué et son maître n'avait pu l'en empêcher.

Même la victime de Sullivan était venue à la rescousse. Mais encore là, peine perdue. Elle avait bien affirmé que sans Roucky, elle serait peut-être morte, mais le juge Preston ne voulut rien entendre et condamna Roucky à recevoir une injection létale. Il ne lui restait que quinze jours à vivre.

Paige se sentait coupable. Elle n'avait pu retenir Roucky et cela allait lui coûter la vie. C'était injuste. Ted faisait de son mieux pour apaiser sa douleur, allant jusqu'à prétendre que lui-même n'aurait pas su le retenir. À cela, il ajouta que même s'il s'agissait d'une maigre consolation, Roucky avait agi avec bravoure et perspicacité. Il n'avait pas fait qu'aider, il avait sauvé quelqu'un.

Mais malgré cela, on allait le tuer. Un véritable non-sens !

Chapitre XXVIII

Clark buvait un café en attendant son petit déjeuner. Ce matin, il avait commandé des rôtis avec confiture. Il n'avait pas trop faim et il n'était que 6h10. Depuis presque trois jours, il pleuvait presque sans arrêt et il commençait à en avoir assez.

Lorsque la serveuse s'amena avec son repas, il la pria de déposer l'assiette un peu sur le côté pour qu'il puisse garder son journal devant lui pendant qu'il mangeait. De même, il lui commanda un second café. Il survola rapidement les nouvelles politiques, qui ne l'intéressaient guère. « Tous des menteurs qui ne pensent qu'à leur prochaine élection ou à leur avancement. Que de la magouille ! Si ces gens faisaient preuve d'honnêteté, il y aurait probablement deux fois moins de problèmes », pensa-t-il.

Comme à son habitude, lorsqu'il en avait le temps, il éplucha les petites annonces. C'est fou tout ce qu'on peut y trouver. Il avait commencé à s'y intéresser parce qu'il était curieux de voir tout ce ramassis de *bizarries* publiées parmi des annonces normales, comme il les appelait. Au fil du temps, il en avait déniché certaines qui ne présentaient aucun sens, comme : *Contacte Satan, l'hôte veut te voir*, ou encore : *le bateau est à bon port*. La première fois qu'il avait repéré une telle bizarrerie, il avait cru qu'il s'agissait d'une erreur. Puis, après être tombé sur une autre, il s'y était penché de plus près. Ces annonceurs ne vendaient rien et ne fournissaient aucun numéro. À bien y penser, il devait s'agir de messages codés entre deux personnes.

Il avait donc tenté d'établir un lien entre ces annonces et l'actualité. Par exemple, si un crime quelconque avait été commis, s'ensuivrait-il une drôle d'annonce ? À moins que celle-ci précédât le crime...

Il savait bien qu'il s'agissait d'un petit jeu loufoque, mais cela avait l'art de libérer son cerveau et de le calmer. Après cet exercice, il repartait généralement avec un esprit plus clair.

Son café et ses rôties terminés, il fit signe à la serveuse de lui apporter un troisième café, ce qui était plutôt rare. Rare, parce qu'il n'avait jamais le temps de s'en permettre autant.

Il termina les petites annonces sans rien voir de particulier. Mais puisqu'il s'offrait le luxe d'un troisième café, cela lui donnerait la chance, pour une fois, de lire quelques faits divers.

C'est ainsi qu'il lut qu'un bus était entré en collision avec un taxi sur la 17^e. Rien de grave, si ce n'est que les écoliers étaient arrivés en retard à l'école. « Vraiment, râla-t-il en son for intérieur, ils ne savent plus quoi écrire dans ces foutus journaux ! Comme si ça m'intéressait de savoir que des mômes sont arrivés en retard en classe ! » Puis il survola les autres titres : une entreprise de fournitures de bureau déménageait ; une nouvelle station d'essence ouvrait ses portes dans une semaine ; un chien avait agressé un homme ; un vieillard de soixante-dix-sept ans avait été retrou... Hein ? Quoi ? Quelque chose le dérangeait. Mais quoi, au juste ? Le bus... non. Fournitures, homme, vieillard... non. Le chien ! C'était le chien !

Il replaça le journal et lut : *Il y a deux jours, un homme a été sauvagement attaqué par un chien. Le type se trouvait dans une ruelle débouchant sur Parkway avenue, artère dotée de plusieurs magasins. Le clébard s'y serait rendu pour cueillir sa victime, qu'il aurait ensuite poursuivie jusqu'à l'avenue Parkway, où il est parvenu à la rattraper. Il l'a alors féroceement attaquée. L'individu a été conduit à l'hôpital pour recevoir des soins et un vaccin contre la rage. On nous a rapporté qu'avant l'agression, l'animal était tenu en laisse par un petit garçon de trois ans. La mère de ce dernier, qui est enceinte de presque neuf mois, a mentionné que son chien, Roucky, n'avait jamais fait de mal à personne depuis qu'elle l'a trouvé. Selon elle, Roucky aurait agi ainsi pour sauver une femme prétendument brutalisée par l'homme, qui tentait de lui soutirer son sac à main.* »

Nous n'avons pas réussi à contacter la prétendue victime de ce vol et pour tout dire, cela nous semble un peu loufoque. Comment ce chien aurait-il pu savoir qu'un homme agressait une femme dans une ruelle, alors que lui-même se trouvait sur Parkway avenue ? Le juge Preston, du tribunal de la Protection du citoyen, a déclaré que l'animal ne peut pas être laissé en liberté. Il sera donc euthanasié d'ici une quinzaine. Il s'agit d'un berger allemand d'environ cinq ans."

Au moment même où Clark finissait de lire l'article, son collègue Ron, à qui il avait donné rendez-vous, entra.

— Salut, Clark.

— Salut, Ron. Il pleut toujours ?

— Ouais, il pleut. Heureusement qu'on n'a pas à bosser dehors ce matin. Tu as mangé ?

— Oui. Et j'en suis à mon troisième café... qui est froid, au fait. Et toi, tu prends quoi ?

— Pas faim, merci. Ma femme m'a réveillé plus tôt que d'habitude, aujourd'hui. Elle avait fait un mau-

vais rêve et ne s'endormait plus. Alors, elle voulait discuter. Elle nous a donc préparé un petit déjeuner pour se changer les idées. Sauf que dans son cas, elle avait la chance de retourner au lit après le repas, raconta Ron en baillant et en s'étirant, alors que moi...

— Je vois. Eh bien moi, je n'ai plus ce problème.

— Justement, je me demandais si tu ne t'ennuyais pas, quelques fois? Tu t'amènes au travail sans d'abord avoir parlé à personne. Tu bosses et tu rentres chez toi, où tu n'as personne avec qui parler. Je ne sais pas si j'y arriverais...

— Bof! je ne m'en rends plus vraiment compte, tu sais. Tout juste après ma séparation, je ressentais encore de la colère. Donc après le travail, je sortais. Je dînais au resto-bar et y restais pour regarder des matchs de n'importe quoi. J'arrivais chez moi tellement tard que je m'écroulais dans mon lit. Puis avec le temps, je me suis mis à rentrer plus tôt. Je mangeais toujours à l'extérieur, mais je ne m'éternisais plus au bar. C'est ainsi que j'ai appris à apprivoiser la solitude. J'ai commencé à lire en écoutant de la musique. Et j'aime ça. On s'habitue, tu sais.

— Tu n'as jamais rencontré une autre femme? Tu n'en as jamais eu envie?

— Quelquefois, oui. Qui n'en aurait pas envie? Mais Mathilde m'a quitté en raison de mon métier. Et comme je pratique toujours le même, je ne voulais pas qu'une autre endure la même chose qu'elle. Et puis, ce n'est pas bien que ta conjointe s'en fasse constamment pour toi. Elle ne sait jamais si tu seras blessé, ou quoi encore! Alors, j'ai fait un choix. Voilà tout.

Ouais. Pour ma part, je ne pense pas que je pourrais vivre seul. Ma femme s'y est faite. Elle me dit souvent qu'elle s'inquiète, mais qu'elle comprend. J'imagine que ça dépend du tempérament de la personne, finalement. Peut-être que tu n'avais pas la bonne épouse. Je veux dire... que c'était trop pour elle.

— Peut-être, mais ça m'a laissé un goût amer. C'est pourquoi j'ai décidé que c'était fini. Bon! Assez bavardé. On se met au boulot?

Chapitre XXIX

Claude sortait de la chambre de Wade. Le matin précédent, alors que ce dernier reposait aux urgences, il lui avait officiellement signifié qu'il était en état d'arrestation suite à la plainte déposée par sa dernière victime. Il lui avait lu ses droits, mais comme le prévenu était dans un mauvais état, il avait jugé inutile de le menotter au lit. Par contre, il lui avait affecté un gardien pour lui enlever toute envie de prendre la fuite. Aujourd'hui, il était revenu pour l'interroger, mais le bougre n'était pas bavard. Sachant qu'il ne devait pas trop en dévoiler, ce dernier s'était contenté de lui dire :

— J'exige de voir un avocat.

— Regardez-moi ça ! se moqua Claude qui savait pertinemment que son interlocuteur n'en avait pas les moyens. Vous voulez un avocat ! Vous en connaissez un ?

— Non.

— Alors, nous allons vous en fournir un. Je vais déposer une requête à cet effet. En attendant, pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ? Pourquoi ce chien vous a-t-il attaqué ? Vous lui avez servi un coup de pied ?

— Je ne sais pas et non.

— *Je ne sais pas et non...* Qu'est-ce que vous voulez dire, au juste ?

— Je ne sais pas pourquoi il m'a attaqué, et, non, je ne lui ai pas donné de coup de pied.

— Tiens donc... On fait le fanfaron, maintenant ?

— Je ne fais que vous répondre. Et je ne vois pas encore mon avocat...

— Bien sûr, un avocat... Je m'en occupe. Mais alors, pourquoi vous a-t-il agressé ?

— Vous devriez demander à sa maîtresse... Elle-même ne doit pas le savoir. Elle semble avoir du mal à contrôler son clebs, ironisa Sullivan.

— La *maîtresse*, comme vous dites, prétend que son chien n'a jamais, mais jamais attaqué qui que ce soit. Il s'est toujours montré aussi gentil qu'une soie. Alors pourquoi s'en est-il pris à vous ? Il doit y avoir une raison. Après l'attaque, le toutou était tout penaud. Il ne bougeait pas, se laissait faire et écoutait gentiment. Un vrai petit chien-chien. À ce qu'il semblerait, quelque chose l'a énervé. Et vu l'ampleur de sa réaction, ce devait être horripilant. Vous ne savez pas ce que ça pourrait être ? Se pourrait-il qu'il ait voulu défendre une certaine femme que vous étiez en train de brutaliser ?

— Non, je n'ai attaqué personne, affirma Wade. Il arrive quand, mon avocat ?

— On s'en occupe. Mais maintenant que vous avez reçu des soins, que vous semblez vous porter un peu mieux et que je ne souhaite pas que vous disparaissiez, je vais devoir vous menotter à votre lit. Je ne peux laisser un agent à votre chevet plus longtemps.

Sur ces mots, Claude passa les menottes au suspect et donna son congé au gardien.

— Je vais vous envoyer un avocat, promit-il.

Il sortit de la chambre et se rendit au poste des infirmières pour parler à la personne responsable.

— Bonjour, l'accueillit la chef du département. Que puis-je faire pour vous ?

— Est-ce que je pourrai obtenir une copie du rapport médical et le nom du médecin de Wade Sullivan, s'il vous plaît ? demanda Claude en montrant sa plaque. Cet homme est en état d'arrestation pour agression. Pouvez-vous me dire quand il obtiendra son congé ?

— L'interne doit le revoir cet après-midi et demain. Je ne peux pas me prononcer à sa place. Pour ce qui est du rapport, le médecin doit le rédiger aujourd'hui. Je crois que vous pourrez obtenir une copie demain.

— Le docteur revient aujourd'hui ? Donc si je repasse ce soir, le dossier sera prêt ?

— Oui, sans aucun doute.

— Pour ce qui est du congé du patient, vous devez avoir assez d'expérience pour me dire ce que vous en pensez, ça me donnerait une indication...

— Pour être honnête, s'il rentrait chez lui, je dirais qu'il pourrait sortir demain. Mais comme il se dirige vers une destination moins... douillette, il devra peut-être attendre un ou deux jours additionnels.

— Que me dites-vous là ? feignit de s'offusquer Claude avec un sourire complice. On sait prendre soin de nos gens, vous savez !

— J'imagine... en particulier de ceux qui ont agressé une femme.

— Eh bien... voilà ! On se comprend bien ! Merci pour votre aide. Je repasserai en soirée. Si vous pou-

vez demander au personnel de préparer une copie pour moi, ce serait gentil. Encore merci pour tout.

L'inspecteur s'apprêta à partir, mais se ravisa et se retourna pour demander :

— Dites-moi, est-ce qu'il a dit quelque chose depuis qu'il est arrivé ici ?

— Pas depuis qu'il est à cet étage. Il a été admis aux urgences, on l'a traité pour ses morsures et on nous l'a envoyé. Il est ici depuis hier après-midi. Je ne sais pas pour hier soir, mais pour ce qui est de ce matin, il n'a pas eu la chance de se confier, car nous ne sommes en poste que depuis quelques heures. Et le jour, nous sommes plutôt occupés. En fait, c'est *toujours* occupé. Disons que les équipes de soir et de nuit ont plus de temps pour discuter avec les patients. Il vous faudra voir avec eux.

— Bien. Je leur parlerai. Merci, termina Claude avant de se diriger vers les ascenseurs.

Chapitre XXX

À son retour à l'hôpital, l'inspecteur Claude était accompagné de son collègue Benoît. Ils se dirigèrent directement au poste de garde et demandèrent si la copie du dossier de monsieur Sullivan était prête. L'infirmière qui les accueillit ne put leur répondre, monsieur Sullivan n'étant pas son patient. Elle utilisa donc l'interphone pour appeler une certaine Rita. Quelques minutes plus tard, celle-ci tourna le coin et visa les deux hommes qui attendaient

— Que puis-je faire pour vous ?

— Bonsoir, Rita. Je suis l'inspecteur Claude Labbé et voici mon coéquipier Benoît Cyr. Je suis venu aujourd'hui et j'ai prié votre collègue qui était en poste de m'obtenir une copie du dossier de Wade Sullivan. Elle m'a assuré qu'il serait disponible ce soir.

— Oui, elle m'en a informée et j'ai préparé ceci pour vous, indiqua Rita en lui remettant le dossier.

— Est-ce que je peux vous poser quelques questions au sujet de monsieur Sullivan ?

— Pourvu que ça ne relève pas du secret médical, vous pouvez.

— Il vous a dit quelque chose depuis qu'il est ici ? Il vous a parlé ?

— Juste pour se plaindre du chien et de sa propriétaire. Il prétend que le chien l'a attaqué sans motif et que sa maîtresse n'est pas intervenue.

— A-t-il mentionné autre chose... comme par exemple, ce qu'il faisait au moment où l'animal l'a agressé ?

— Non, pas du tout. En fait, il n'a plus rien dit depuis que vous êtes passé ce matin. Ce que je viens de vous dire, il me l'a raconté hier soir.

— Et vous, vous n'avez rien remarqué de particulier ?

— Non, pas vraiment. Vu ce qui lui est arrivé et ce qu'il est censé avoir fait, je le trouve plutôt calme. Pour ce qui est des morsures, je peux comprendre, mais lorsqu'un type est accusé d'agression, c'est autre chose. Il devrait être un peu plus nerveux.

— Que voulez-vous dire, par : *pour les morsures, vous pouvez comprendre ?*

— Parce qu'il semble avoir l'habitude. À voir ses cicatrices, ce n'est pas la première fois que ça lui arrive.

— Il a déjà été mordu ? s'exclama Benoît. Mais quand ?

— Là, je ne saurais vous dire, mais ça fait un bout de temps, car les marques sont vieilles de quelques années.

— Et où se trouvent ces... marques ? s'enquit Benoît.

— Il en a une au bras gauche et une autre à la cheville droite. Il devait s'agir de très vilaines blessures.

— Tu crois qu'on devrait examiner ça ? questionna Benoît en se tournant vers son collègue.

— Tu parles ! lança Claude. Mais il nous faudra un mandat avec ce type-là. Il n'est pas du genre coopératif.

Un sourire sournois se dessina sur le visage de Benoît lorsqu'il demanda à l'infirmière :

— N'étiez-vous pas sur le point d'aller changer ses draps, de renouveler son pansement ou de faire un truc qui nous permettrait de voir ses cicatrices sans qu'il s'en doute ?

— En fait, oui, répondit Rita en baissant les yeux et en exhibant un sourire en coin. Je dois justement vérifier son cathéter et m'assurer que ses bandages ne sont pas souillés. Comment le saviez-vous ?

Benoît hocha légèrement la tête pour la remercier, puis enchaîna en disant :

— Tu viens, Claude ? On va discuter quelques instants avec notre client.

D'un pas décidé, ils partirent vers la chambre de Sullivan. Lorsqu'ils entrèrent, celui-ci écoutait la météo.

— Vous n'avez pas à regarder ça, Wade, lança Claude d'un ton railleur. Vous n'allez pas sortir avant un bon bout de temps.

— On verra bien, rétorqua l'autre.

— En attendant, vous ne voudriez pas me faire quelques confidences ? Qu'est-ce que vous fricotiez dans la ruelle ?

— L'avocat que vous m'avez envoyé m'a dit de ne parler qu'en sa présence. Vous devez savoir comment ça fonctionne, non ?

— Bien sûr. Vous, vous essayez de nous cacher des choses, et nous, on tente de les découvrir petit à petit.

— Alors ce n'est pas ce soir que vous en découvrirez, répliqua Wade. Vous pourriez vous en aller ? J'ai à faire. La météo, c'est plus intéressant que de vous écouter.

— Vous avez raison, fit Claude. C'est important, la météo. Ça nous dit comment on doit s'habiller, s'il y a trop de neige pour prendre la route, s'il faut apporter un parapluie... Ou encore, si on doit mettre un imper lorsqu'on sait qu'on va passer quelques heures sous la pluie pour surveiller des femmes qui font leurs emplettes.

— Nous voulions aussi vous dire que nous avons trouvé votre véhicule. Il était garé à quatre coins de rue de l'endroit où ce valeureux toutou vous a agressé. Je l'ai fait remorquer à la fourrière pour éviter qu'on vous le vole, termina Claude avec un léger sourire.

Cette fois, Wade réagit. Le coffre de sa voiture était bondé de matériel qu'il avait volé la nuit précédente. Même s'il affirmait aux flics que ces trucs ne lui appartenaient pas, il n'en demeurait pas moins qu'ils se trouvaient dans *sa* voiture. Et puisqu'il ne pouvait en expliquer la provenance, il était coincé. Il choisit donc de se taire.

— Quand ils ont trouvé votre véhicule, les patrouilleurs ont d'abord cru qu'il s'agissait d'une voiture volée. Puis, après avoir vérifié le numéro de plaque et vainement tenté de vous joindre, ils ont décidé de le fouiller. Il y avait beaucoup de choses dans le coffre. C'était quoi, déjà, le modèle de l'ordinateur qu'on a débutsqué ? Vous vous en souvenez ?

— Il y en avait deux, si vous ne m'en avez pas piqué un.

— Ah oui, c'est ça. Deux. Tout emballés et tout neufs. Vous avez les factures, je présume ?

— Vous n'aviez pas le droit de fouiller ma voiture !

— Tu parles si on avait le droit ! Une voiture abandonnée sur le bord de la route et qui plus est appartient à un type qui fait l'objet d'une plainte pour agression ! Si on ajoute à ceci que le type en question est plutôt bien connu de la criminelle, c'est très facile d'obtenir un mandat. Allez... dites-moi d'où vient ce matériel ?

— Vous n'avez pas compris que vous devez attendre mon avocat ? rétorqua Wade.

— Bonsoir, monsieur Sullivan, lança Rita qui au même moment, entra dans la chambre. Vous allez bien ? Pas trop de douleur ?

— Pour la douleur, ça peut aller, mais pour ce qui est de la compagnie, ça laisse à désirer. Vous ne pourriez pas leur demander de sortir ? Ils me dérangent.

— En fait, ils ont le droit d'être ici, sauf si votre médecin l'interdit. Bon... je vais vérifier votre cathéter pour voir s'il fonctionne bien. Ensuite, je vais jeter un rapide coup d'œil à vos pansements.

L'inspecteur Benoît recula d'un pas pour libérer de l'espace. Rita commença par s'assurer que le cathéter n'était pas obstrué ou infecté. Puis, voulant prendre la pression artérielle de son patient, elle lui saisit le bras gauche et releva sa manche. Ceci fait, elle regarda Benoît et lui fit un léger signe des yeux pour qu'il s'avance. Juste avant qu'elle n'enroule le brassard autour du bras de Wade, les deux détectives purent voir la cicatrice. Bien sûr, l'infirmière s'efforçait de travailler lentement. Même qu'elle feignit de devoir s'y reprendre à deux reprises pour installer le bracelet. Les marques s'étaient amenuisées avec le temps, mais on pouvait constater qu'elles résultaient d'une très vilaine blessure. Wade, qui n'y avait pas pensé, remarqua la curiosité des inspecteurs. Il hésita, puis laissa aller. De toute façon, c'était trop tard.

— Dites donc, mon ami ! Vous avez là une bien vilaine cicatrice. Que vous est-il arrivé ?

— Une malchance, répliqua Wade.

— De quel genre ? insista le policier.

Pendant ce temps, Benoît saisit le dossier qu'on lui avait remis plus tôt et fit mine de le lire.

— Ce n'est pas important, fit Wade.

— Une morsure ! lança Benoît. Votre dossier dit que ça ressemble à une morsure... de chien, peut-être ?

— J'ai oublié.

— Et selon ce qui est écrit ici, vous auriez une autre cicatrice à la cheville. On pourrait la voir ? se risqua à demander Benoît en commençant à soulever le drap.

— Bas les pattes, le flic ! maugréa Wade en donnant un coup de pied pour le rabattre.

— Hé là ! Doucement, quand même ! intervint Rita. Pendant que je prends sa pression, il ne doit ni bouger ni parler. S'il vous plaît, M. Sullivan. On se tait pour quelques secondes.

— Qu'est-ce que ça peut faire ? reprit Benoît en lâchant la couverture. Puisqu'on détient l'info dans ton dossier, on pourrait bien jeter un œil, non ?

— Pas question ! refusa Wade. Ça ne vous concerne pas. Et puis, vous déguerpissez, ou je demande à

mon avocat de porter plainte pour harcèlement.

— Je vous ai demandé de ne pas parler, l'admonesta l'infirmière avant de terminer son intervention et de se préparer à quitter la chambre. Et vous deux, ajouta-t-elle à l'intention des détectives, ne me l'épuisez pas trop. Il a besoin de repos.

— C'est bon, on le laisse se reposer. Mais pour éviter que vous vous ennuyiez, monsieur Sullivan, on va revenir vous voir. Et on va prévenir votre avocat pour qu'il soit présent. À ce qu'il semble, vous obtiendrez votre congé dans deux jours. Mais ne vous faites pas d'illusions ; ce ne sera que pour emménager chez nous. On vous a préparé une petite annexe. Salut bonhomme, termina Claude en portant la main à son front.

Lui et Benoît sortirent en même temps que Rita.

Chapitre XXXI

Lorsque les deux inspecteurs arrivèrent au poste, Clark était à mettre à jour différents rapports. Bien que cette tâche lui demandât un temps fou, il était vital de bien documenter les dossiers, lesquels servaient d'outils de premier ordre devant un tribunal.

— Salut, Clark, lança Claude en prenant place à son bureau. Tu bosses toujours sur le même cas ?

— Oui, et on progresse tranquillement. Et toi, tu travailles sur quoi ?

— On bosse sur le cas d'un mec qui a agressé une femme. Il l'a frappée deux ou trois fois pour lui voler son sac. Coup de bol pour elle, ou malchance pour lui, un cabot lui a sauté dessus. Le pauvre en a eu pour son rhume.

À ces mots, Clark releva la tête d'un coup.

— Vous êtes sur ce cas ? dit-il un peu trop fort avec une vive lueur d'intérêt dans les yeux. Le chien qui a défendu cette dame... dans la ruelle ?

Tout surpris, Claude lui fit signe que oui.

— Tu me fais un résumé ? Ça m'intéresse.

— Ah bon ? Et pourquoi ? demanda Benoît.

— Je ne sais pas vraiment, mais depuis que j'ai vu l'article, ce matin, je n'ai que ça en tête. Il y a quelque chose qui m'interpelle là-dedans.

— Bon, si tu veux.

Et Claude lui raconta ce qu'il savait dans les moindres détails, en plus de lui révéler où ils en étaient dans leur enquête.

— Pourquoi cette femme a-t-elle risqué de se faire blesser, ou même tuer, pour une bourse ? questionna Clark.

— Il semblerait qu'elle venait de retirer beaucoup d'argent dans un guichet automatique. Est-ce que l'agresseur l'aurait vu faire ? Impossible de le confirmer.

— Et comment ce chien est-il intervenu ? enchaîna fébrilement Clark.

— Là, c'est curieux. Puisqu'il ne connaissait pas cette femme, pourquoi est-il intervenu ? Et ce qui est encore plus étrange, c'est qu'il est allé chercher le truand dans une ruelle, alors qu'il se trouvait sur Parkway au moment de l'incident. Il n'était même pas à côté de lui, pas plus que le type n'était sur son chemin, expliqua Benoît. C'est à n'y rien comprendre.

— Et la propriétaire du chien, qu'a-t-elle dit de tout ça ?

— Là encore, c'est confus, répondit Claude. Quand je l'ai rencontrée... une certaine Paige Campbell... elle ne pouvait concevoir que son *Roucky*, toujours gentil et protecteur, ait pu agir ainsi. Elle et son fils n'étaient même pas menacés. Son conjoint nous a répété la même chose au sujet du caractère de l'animal. Il n'était pas là lorsque l'attaque s'est produite, mais il a validé tout ce qu'elle a dit. Le chien n'a jamais intimidé qui que ce soit et ne s'est jamais montré agressif, sauf à une reprise. Un type s'était approché de sa maîtresse et comme s'il voulait l'inciter à faire marche arrière, il lui a saisi la main, mais sans vraiment le mordre. Le gars a aussitôt foutu le camp. Sachant cela, pourquoi a-t-il sauté sur ce gars comme s'il voulait le saigner à blanc ? Ce n'est pas du tout le même genre de réaction... pourquoi ?

Il y eut un moment de silence au cours duquel les trois hommes restèrent plongés dans leurs pensées pour tenter de trouver une explication logique à cette histoire.

— Et votre malfrat, il en dit quoi ? reprit Clark.

— Lui ? s'exclama Claude. Il est accusé d'agression sur une femme, de tentative de vol, de voie de fait et tout le tralala. Il ne parle pas du tout. Il a exigé un avocat dès qu'on a pu l'interroger.

— Ce gars a un dossier plutôt bien garni, continua Benoît. Vols, entrées par effraction, voies de fait et quelques autres délits. Par contre, il n'y a rien côté stupéfiants ou homicides. Il semble être du genre à commettre de petits larcins, ici et là. On aura un mandat, probablement demain, pour visiter son appartement. On verra ce qu'on y trouvera.

— Dans le coffre de son véhicule, on a retrouvé deux portables et des appareils électroniques comme des disques durs externes, des clés USB...

— Il agit seul ou il travaille avec des complices connus ? s'enquit Clark.

— On ne sait pas grand-chose de ce côté, mais il semble être un solitaire.

— Et vous dites que ce chien est un berger allemand de cinq ans ?

— Tu devrais voir la bête ! Gentil comme un bébé, mais énorme. C'est tout un clébard !

— Votre type doit être plutôt mal en point... Selon ce que j'ai lu, l'attaque a été sauvage.

— Tu parles ! répliqua Claude. Si Mme Campbell ne s'était pas littéralement jetée sur son chien, je crois que le type serait dans le coma, aujourd'hui. Il a subi des blessures aux membres supérieurs, à une épaule et à une jambe. Celles à la jambe et au bras gauche ne sont pas trop mal, mais les autres... ouf !

— Mais notre gars, c'est un dur ! ironisa Benoît. Les attaques de bêtes, il connaît !

— Comment ça ? demanda Clark en arquant un sourcil.

— À ce qu'on sait, il aurait déjà été agressé par un animal. Il a des marques à un bras et à une cheville. On a vu celles sur le bras et... ce n'était pas très beau.

— Et ces blessures remontent à quand ? poursuivit Clark, de plus en plus intéressé.

— Quelques années, répondit Claude.

— Tu pourrais essayer de savoir ? Peut-être que le docteur pourrait émettre une idée à ce sujet...

— On peut toujours demander. Pourquoi ?

— Je ne suis pas certain, mais je trouve ça bizarre. Pourquoi le berger allemand a-t-il été chercher ce type dans la ruelle ? C'est quand même étrange...

— Effectivement, convint Claude en se levant. Bon ! Moi, je vais me payer un petit souper avec ma femme. Pussions-nous obtenir ce mandat demain !

Claude et Benoît partirent, bientôt suivis par Clark qui n'avait plus la tête à travailler.

Chapitre XXXII

Il était près de trois heures du matin. Paige était assise dans le salon, incapable de dormir. Il y avait plusieurs jours que le juge avait ordonné l'euthanasie et depuis, elle n'avait presque pas fermé l'œil. Elle refusait que Roucky soit sacrifié. De son côté, Ted ne savait plus trop quoi faire et se sentait impuissant. Mais il arrive que dans certaines circonstances, il n'y a rien qu'on puisse dire ou faire, hormis le fait d'être présent.

Il est évident que les lois sont faites pour protéger les gens et qu'il y a des règles qui doivent être appliquées. Mais n'existe-t-il pas des situations exceptionnelles ? Les règles ne devraient-elles pas être appliquées avec discernement ? Voilà les questions que Paige ne cessait de se poser et qui la privaient de son sommeil.

Elle savait bien que le juge n'avait fait qu'appliquer la loi. Elle admettait qu'il avait raison en affirmant que si son chien avait attaqué une fois, il était susceptible de récidiver. Qui pourrait prétendre pouvoir lire dans la tête d'un animal ? Et si cette *prochaine fois*, il décidait de s'en prendre à un enfant ? Elle comprenait tout cela, mais il s'agissait tout de même de Roucky !

Soudain, elle sentit une forte contraction. Depuis l'indigent, le bébé s'était montré plus agité qu'à la normale. Lorsque la contraction s'amplifia, un cri lui échappa. Elle prit de grandes inspirations en s'efforçant de rester calme. Sentant la douleur diminuer, elle se détendit, mais brusquement, une autre contraction survint avec encore plus d'intensité.

— Ted ! appela-t-elle.

Elle n'eut pas le temps de finir sa phrase que Ted se pointait déjà.

— Ça commence ? s'enquit-il.

— Oui, je crois, réussit-elle à répondre entre deux respirations saccadées ?

— Ne bouge pas. Je ramasse ton sac et j'approche la voiture. Je vais aussi appeler la gardienne et lui demander de venir tout de suite, lança Ted en attrapant son portable.

Puis il sortit.

« Ne bouge pas... pensa Paige. Non, mais... où voudrais-tu que j'aille ? »

Portant un manteau par-dessus sa robe de nuit, la nounou arriva une quinzaine de minutes plus tard.

— Comment ça va, Paige ? s'informa-t-elle en refermant la porte.

— Ça va. Ce n'est pas mon premier, alors c'est moins effrayant, souffla Paige. Les contractions se sont calmées.

— Bon, j'ai le sac, fit Ted, Scott dort et la voiture est prête. Tu viens ?

— Bien sûr que je viens. Tu irais où, sinon ? lui balança la jeune femme.

Le couple prit le chemin de l'hôpital. Durant le trajet, Paige eut deux nouvelles contractions. Décidément, le bébé voulait sortir. Elle avait beau respirer comme on le lui avait enseigné lors de son premier accouchement, cela n'atténuait pas vraiment la douleur. C'était plutôt un moyen de centrer l'attention de la femme sur autre chose que la souffrance.

Une fois à l'hôpital, Ted se gara près de l'entrée des urgences. Il contourna la voiture pour aller ouvrir la portière de Paige. Alors qu'il s'exécutait, un préposé s'approcha avec un fauteuil roulant.

— On peut vous aider, monsieur ?

— Oui, ma femme va accoucher, répondit Ted.

Ils installèrent Paige, puis l'homme pria Ted d'aller garer son auto et de les rejoindre au département des accouchements.

— Vous avez de la chance... indiqua l'homme à Paige. Nous n'avons que deux autres patientes, ce soir. Vous aurez presque tout le personnel pour vous.

Ted les regarda s'éloigner, puis monta dans son véhicule.

Chapitre XXXIII

— Oui ?

— Salut, c'est Claude.

— Salut, Claude. Comment ça se passe ? demanda Clark.

— Pas trop mal. On s'est informé pour les vieilles cicatrices de notre homme et le chirurgien nous a dit qu'elles remontent quelque part entre quatre et sept ans. Il regrettait de ne pouvoir être plus précis, mais comme chaque individu est différent... Certains guérissent rapidement alors que pour d'autres, ça n'en finit plus.

— Ça nous donne déjà un indice. Et pour la fouille de l'appartement ?

— On vient tout juste d'obtenir le mandat de perquisition. On y passe dans une petite heure. Mais pourquoi s'intéresse-t-on à ce qui lui est arrivé il y a sept ans ?

— Je ne sais pas encore, répliqua Clark. Juste une intuition. Je pourrais faire une brève recherche, si tu veux, pour tenter d'en savoir plus. Qui sait ce que ça donnera. Après tout, ce n'est que quelques coups de fil à passer.

— Alors, vas-y... Je n'ai pas d'objection.

— O.K., je m'en occupe.

— Merci et bonne chasse.

Au moment de l'appel, Clark surveillait un individu soupçonné de trafic de drogue. Aussi, souhaitait-il prendre des photos pendant qu'il effectuait une transaction.

Après quelques instants, il décida de mettre ce temps d'attente à profit pour passer un appel et amorcer sa petite enquête au sujet de Wade Sullivan. Il téléphona donc au central et pria Wanda de lui passer Troy, le chercheur. Lorsqu'il put lui parler, il lui demanda d'effectuer une recherche auprès des cliniques, services d'urgences et hôpitaux de la ville afin d'obtenir les dossiers de toutes les personnes ayant été mordues par un chien, et ce, au cours des neuf dernières années.

— Ça va faire un tas de personnes, répondit Troy.

— Effectivement. Comment pourrait-on réduire ce nombre ?

— Tu n'aurais pas un ou des critères plus précis ? Un homme ou une femme, par exemple...

— Attends... on cherche un homme. Et qui plus est, j'ai un nom : Wade Sullivan.

— Là, tu me facilites la vie ! Je m'y mets.

Avec de la chance, ces informations leur permettraient de gagner beaucoup de temps.

Chapitre XXXIV

Ted tenait son nouveau rejeton dans ses bras. Tout sourire, il était complètement gaga. Il émettait toutes sortes de sons que même les bébés ne doivent pas comprendre. Mais il était comblé. Paige lui avait offert une jolie petite fille d'un peu moins de trois kilos. Jusqu'au moment de l'accouchement, les parents ignoraient tout du sexe de l'enfant, ayant voulu conserver le suspense jusqu'à la naissance.

Paige se portait bien et l'accouchement s'était bien déroulé. Le travail n'avait duré que deux heures et quarante minutes. Elle n'avait subi aucune déchirure et la petite naquit après seulement trois poussées. Ted était soulagé. Étant donné qu'elle avait très peu dormi au cours des derniers jours, il avait craint que sa femme manque d'énergie.

Les heureux parents n'avaient pas encore tranché pour le nom de l'enfant. Ils avaient bien dressé une liste regroupant trois noms de filles et trois noms de garçons, mais le choix final n'était pas arrêté.

Paige fut conduite dans une chambre et on coucha le poupon dans un berceau placé au pied de son lit. Assis près d'elle, Ted lui épongea le visage avec une serviette humide dans le but de la rafraîchir. Elle était fatiguée, sans être pour autant épuisée.

L'infirmière lui avait proposé de manger quelque chose avant de dormir, mais Paige n'avait réclamé que de l'eau. Une fois allongée, il ne lui fallut que deux petites minutes avant de partir aux pays des rêves. Ted en profita pour admirer le nouveau trésor de la famille quelques instants, puis alla somnoler dans un fauteuil placé tout près du lit. Ce faisant, il s'efforçait de garder une oreille attentive sur la respiration de sa bien-aimée et les petits bruits émis par l'enfant.

Paige dormait profondément. L'insomnie des dernières nuits et la fatigue résultant de l'accouchement l'avaient finalement rattrapée. Elle ne rêvait point, ne bougeait point et se reposait du sommeil du juste. Ce n'était guère le cas de Ted qui, dans ses songes, voyait défiler deux feuilles de papier sur lesquelles figuraient trois noms. Elles tournaient et tournoyaient, et chaque fois que celle renfermant les noms de garçon se posait de façon à être lisible, l'autre venait s'échoir dessus. Il pouvait y lire : Alexandra, Chloé et Isa. Puis, les feuilles se remettaient à virevolter et le jeu recommençait.

Trois petites heures après que Paige se fut endormie, l'infirmière entra dans la chambre et s'approcha d'elle pour la réveiller. Il était temps d'allaiter le nourrisson. Mais juste avant qu'elle ne la touche, Ted sur-sauta et lui demanda s'il ne lui était pas possible d'attendre un peu.

— Mais c'est la procédure, argumenta la femme. Les seins de la mère doivent être stimulés si on veut qu'ils produisent du lait.

— Procédure ou pas, je veux savoir si c'est indispensable ? Est-ce que la petite est réveillée ? Non. Est-ce qu'elle risque de mourir de faim si nous attendons une heure de plus ? Je ne crois pas. De plus, je fais le guet. Si elle se réveille, je réveillerai la mère et j'irai vous chercher. Ma femme n'a pas dormi depuis trois jours. Alors, on la laisse se reposer un peu plus.

— Mais si la petite ne commence pas tout de suite à stimuler les seins de sa mère, sa montée de lait sera retardée et elle aura faim.

— Elle aura faim, c'est tout. On attend une heure, je vous prie.

Toute cette discussion s'était tenue sur le pas de la porte, car Ted avait pris soin d'entraîner l'infirmière à l'extérieur pour ne pas déranger sa femme. Lorsque la garde, plutôt contrariée, retourna à son poste, lui revint s'asseoir dans le fauteuil pour très vite s'y endormir.

Chapitre XXXV

—Salut, Clark, comment vas-tu ? lança Claude.

—Bien. Mon enquête avance tout doucement, mais au moins, on progresse. Et toi ? Tu es parvenu à faire parler ton mordu ?

—Non, pas vraiment. Il ne parle plus qu'en présence de son avocat. Il aura son congé aujourd'hui et on doit l'emmener ici. Tu pourras admirer sa tronche.

—Et la fouille à son appartement ?

—À vrai dire, ça n'a pas donné grand-chose, confessa Claude. On a bien trouvé quelques bidules qui nous permettront de gonfler son dossier, mais sans plus.

—Que dit la propriétaire du chien ? Tu l'as bien rencontrée, n'est-ce pas ?

—Oui, bien sûr. Je t'assure que c'est une sale histoire. Elle a recueilli le chien il y a environ cinq ans. Il serait tombé d'une falaise et aurait été laissé pour mort. Madame Campbell semble vraiment l'aimer. Je pense qu'elle ne s'en remettra pas facilement.

—Si le chien a défendu une femme, pourquoi le juge a-t-il ordonné qu'il soit euthanasié ? interrogea Clark.

—Malheureusement, la bête est tombée sur un magistrat intransigeant. Même si madame Campbell n'a pas pu retenir l'animal du simple fait qu'elle était sur le point d'accoucher, le juge a décidé que les chances de récidive étaient trop élevées.

—Dis, j'aimerais rencontrer cette femme. Je ne sais pas pourquoi, mais ce chien m'intrigue. Je peux ?

—Bien sûr ! Si tu peux aider le clébard, j'en serais très heureux. Tu n'as qu'à me tenir au courant. Wanda devrait pouvoir te donner les coordonnées de la dame.

—Merci, Claude.

Sans perdre une minute, Clark alla trouver Wanda pour obtenir le numéro de téléphone et l'adresse de Paige. Ceci fait, il tenta de joindre cette dernière sur son portable, mais n'obtint aucune réponse. Il laissa un message en expliquant le but de son appel, puis mentionna qu'il essaierait également de la joindre à la maison. Encore là, il n'eut guère de succès. Il laissa un nouveau message et juste comme il se retourna, il aperçut Ron qui le regardait d'un air incrédule.

—Tu nous fais quoi, là ?

—Oh, juste un truc qui me chiffonne et que je tiens à éclaircir, expliqua Clark, un peu perplexe.

—Ah bon ! Et tu crois pouvoir sauver ce petit toutou ? répliqua Ron. Selon ce que j'en sais, il semble plutôt dangereux.

—Ouais, mais ce n'est pas la question. Ce que je ne comprends pas, c'est pourquoi il a agi aussi subitement, alors que dans le passé, il n'a jamais fait preuve d'agressivité. Et c'est sans compter qu'il a attaqué un type qui assaillait une femme ! Pas juste un passant ou une personne quelconque ! Non ! Un malfrat, bordel ! Il a aidé la police à arrêter un scélérat et ce juge va nous le tuer ! Je n'en reviens pas ! s'emballa Clark. Je veux seulement rencontrer ce chien et sa propriétaire. Je veux voir si la dame est du genre à se foutre de tout et si l'animal est vraiment dangereux.

«Et comprendre pourquoi il me fait ressentir ce vide dans le ventre», ajouta l'enquêteur pour lui-même, avant que son portable interrompe la discussion ;

—Clark à l'appareil !

—Bonjour, monsieur Clark, dit une voix d'homme. Je m'appelle Ted Sigouin. Je suis le conjoint de Paige Campbell. Vous avez laissé un message sur notre répondeur. Je peux vous aider ?

—Oui, en fait j'aimerais pouvoir parler à Mme Campbell. Sauriez-vous comment je pourrais la joindre ?

—Elle est actuellement à l'hôpital. Elle vient d'accoucher.

—Ah bon... mes félicitations, balbutia Clark. Et comment ça s'est passé ?

—Très bien. Ce fut rapide. La petite et la mère vont très bien, je vous remercie.

—Est-ce que je pourrais aller la rencontrer à l'hôpital ?

—À quel sujet ? s'enquit Ted.

—Au sujet de votre chien.

—Je ne sais pas. Est-ce vraiment nécessaire ? On a déjà vu pas mal de monde, incluant vos collègues, précisa Ted qui semblait plutôt importuné.

—Écoutez, je ne travaille pas sur cette affaire, mais ce cas m'interpelle. J'aimerais comprendre et sur-

tout, pouvoir vous aider, expliqua Clark.

— Vous savez, ma femme le prend vraiment mal. J'ai hâte que toute cette histoire soit derrière nous.

— Je comprends... Écoutez, je ne peux pas garantir que ça changera le cours des choses, mais il faudrait que je puisse discuter avec madame Campbell.

— Bon, je vais lui en parler. Elle doit sortir de l'hôpital cet après-midi. Dès que je la vois, je lui demande de vous téléphoner.

— J'attends son appel, alors, termina Clark.

— Donc, ce chien est un défenseur, lança Ron qui n'avait rien manqué de la conversation.

— Il semblerait, répondit Clark d'un air songeur.

— Et que crois-tu pouvoir faire ? Le juge ne modifiera certainement pas sa décision.

— Je sais, et c'est bien ce qui m'embête. Mais bon, si je n'essaie pas... Et si on revenait à notre cas du jour ? proposa Clark pour clore le sujet.

Une heure plus tard, alors que Ron et lui se trouvaient à l'extérieur du bureau, son téléphone sonna.

— Inspecteur Clark ? prononça une voix féminine.

— Oui, c'est moi.

— Ici Paige Campbell. Mon mari vient de m'informer que vous désirez me rencontrer au sujet de Roucky.

— En effet, j'aimerais vérifier quelques détails.

— Dans quel but ? Ted m'a dit que vous pensiez pouvoir nous aider ? Le juge Preston n'a même pas tenu compte du témoignage de la femme qui a été agressée dans la ruelle, sous prétexte qu'il s'agit de deux affaires différentes, dit Paige avec des vibratos dans la voix.

— Je doute que je puisse changer quelque chose, avoua Clark, mais il y a un truc qui me tenaille depuis que j'ai lu cet article dans le journal. Je ne fais que suivre mon instinct, madame. Je sais pertinemment que les chances de convaincre le juge de changer sa décision sont, pour ainsi dire, nulles, mais je me sens obligé d'essayer. Je ne veux surtout pas vous donner de faux espoirs, car il se pourrait qu'après vous avoir parlé, j'en arrive à tirer les mêmes conclusions que le juge Preston.

Il y eut une pause au bout du fil, pause durant laquelle Clark pouvait entendre son interlocutrice prendre de grandes inspirations à travers ses sanglots. De même, il pouvait entendre Ted qui essayait de la dissuader d'accepter cette rencontre, ce à quoi elle répliqua : « Mais... c'est de Roucky, dont il s'agit ».

— C'est d'accord, inspecteur, finit-elle par dire. Je ne veux pas regretter de ne pas avoir tout fait pour Roucky. Il mérite qu'on se batte pour lui. Vous pourriez venir à l'hôpital ? Mon docteur n'est pas encore passé et je ne sais pas à quelle heure je sortirai.

— Oui, bien sûr. Je serai là dans environ trente minutes. À bientôt.

— À bientôt.

Les deux inspecteurs partirent donc pour l'hôpital, qui n'était qu'à dix minutes. Chemin faisant, Clark réfléchissait à la façon dont il allait s'y prendre pour mener à bien cette rencontre. Lorsqu'ils arrivèrent à la chambre de Paige, le médecin de celle-ci était sur son départ. Il y avait aussi un autre homme qui, de l'avis de Clark, ne pouvait être que Ted. La nouvelle maman commençait à habiller son poupon en vue du retour à la maison.

— Bonjour. Mme Campbell, je présume ? s'enquit Clark.

— C'est bien moi. Et vous, vous êtes le détective Clark ?

— Oui. Voici mon collègue Ron Masset. Nous sommes de la huitième division, dans le quartier ouest.

— Mais c'est le quartier où nous habitons il y a quelques années, dit Ted, un peu surpris.

— Vous êtes monsieur Sigouin, j'imagine ?

Ted hocha la tête et serra la main des deux hommes.

— Que puis-je faire pour vous, monsieur l'inspecteur ? demanda Paige. Vous vous intéressez à l'histoire de mon chien ?

— En fait, ce que j'aimerais savoir, c'est depuis combien de temps vous l'avez, où vous l'avez acquis... ce genre de trucs, quoi.

— Et pourquoi désirez-vous obtenir ces renseignements ? questionna Ted.

— Comme je vous l'ai déjà mentionné, je ne fais que suivre mon instinct et celui-ci me dit que quelque chose cloche. Je ne comprends pas pourquoi votre chien a attaqué un inconnu dans une ruelle alors que l'homme ne représentait pas une menace pour vous. Aussi, pourquoi *ce* type ? Voyez-vous, si votre animal avait voulu jouer les sauveurs, il l'aurait fait bien avant aujourd'hui. Or, il choisit de s'en prendre à un gars

bien précis qui commet un acte répréhensible sur une parfaite inconnue, et ce, à plusieurs dizaines de mètres de lui. Je me suis donc demandé ce qui avait... euh... comment dire... provoqué le réveil de cet instinct, ou, devrais-je dire, cet acte de bravoure. Alors, si vous le voulez bien, j'aimerais enquêter sur cette affaire.

— Et votre collègue... ce monsieur Claude... il ne s'intéresse pas à cette histoire ? Ce n'est pas lui qui s'occupe de ce dossier ? fit Ted avec amertume.

— En fait, ce qu'a fait votre chien n'est plus d'actualité pour nous. Il a été jugé et un verdict a été rendu. Claude se penche désormais sur le cas de la femme agressée.

— Et vous, vous pouvez enquêter ? Pourquoi vous ? s'énerva Ted.

— Parce que je le ferai en dehors de mes heures de travail, l'informa Clark.

Cette réponse calma Ted. Même si ce dernier s'était montré belliqueux, l'inspecteur ne lui en porta pas rancune. On allait euthanasier leur chien qui n'avait fait qu'aider. La sollicitude de Clark eut aussi un effet peu attendu sur Paige, qui se sentit faiblir. Aussi, chercha-t-elle un endroit où s'asseoir. On venait de lui retirer un poids énorme de sur les épaules. Du coup, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Veuillez m'excuser, dit-elle. Ce doit être à cause de l'accouchement.

— Que se passe-t-il, ma chérie ? s'inquiéta Ted en s'approchant d'elle.

— Est-ce possible ? Tout le monde ne cherche qu'à condamner notre pauvre Roucky, et cet inspecteur qui ne nous connaît même pas affirme que notre chien a agi avec bravoure et qu'il veut nous aider. Je vous remercie, monsieur Clark. Merci.

Clark se sentit pris au piège. Qu'est-ce qui lui avait pris, aussi, de fourrer son nez dans un dossier déjà clos ! Fort embarrassé, il précisa :

— Écoutez, je vous l'ai dit et vous le redis : il y a très peu de probabilités que nous parvenions à sauver votre chien. Tout ce que je peux faire, c'est essayer de découvrir un fait important qui *pourrait* convaincre le juge de revenir sur sa décision. Vous devez comprendre qu'on ne tiendra pas une nouvelle audience pour votre chien. L'État, *pour qui il n'est qu'un animal*, refusera de dépenser davantage pour lui. Alors, tout ce qu'on peut espérer, c'est trouver quelque chose de percutant.

— Allez-vous au moins tenter quelque chose ? implora Paige.

— Bien sûr, mais j'ai besoin de votre aide. Vous devez me raconter l'histoire de Roucky.

— Tout ce que vous voudrez, consentit Paige.

Ted hésitait, redoutant que cette intervention procure de faux espoirs à sa femme. Le flic avait beau répéter que les chances de succès étaient quasi inexistantes, il savait bien que Paige s'imaginait déjà que Roucky était sauvé. Quel gâchis !

— Alors, commençons par le début, reprit Clark. Où vous êtes-vous procuré Roucky ?

— Dites, l'interrompit Ted. Ne pourrait-on pas tenir cette discussion à la maison ? Elle risque d'être longue, non ? Aussi, pour que Paige puisse se reposer, je suggère que nous nous y retrouvions dans trois ou quatre heures. Ça vous va ?

Les inspecteurs arrivèrent donc au domicile du couple peu avant le repas du soir. Allongée sur le canapé, Paige allaitait sa fille. Du moins, elle s'y efforçait, car le lait n'était pas encore au rendez-vous. Heureusement, la petite semblait plus encline à dormir qu'à boire.

— Entrez, messieurs, fit Ted en ouvrant la porte. Avancez jusqu'au salon. Nous nous y installerons pour discuter. Paige ne tient plus en place.

Les inspecteurs prirent place en face de Paige et Ted s'assied dans un fauteuil avec Scott sur les genoux. Le garçonnet jouait avec un livre.

— Comment se passe le retour à la maison ? demanda Ron.

— Mieux que je m'y attendais, répondit Paige. La petite se montre très calme et je ne me sens pas trop faible.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Nous n'avons pas encore tranché. Ted tient à ce qu'elle se nomme Alexandra, mais Alexandra Sigouin... je n'aime pas vraiment. On en discute.

— Et le petit voyou, ici, qui lit son bouquin ? plaisanta Clark en pointant vers Scott.

— Lui, c'est notre grand Scott. C'est lui qui tenait Roucky au moment de l'agression, laissa tomber Ted en réalisant son impair. Mais Paige avait aussi la main sur la laisse, s'empressa-t-il de préciser.

— Bien, dit Clark. Mais revenons plus avant. Où et quand avez-vous acheté votre chien ?

— En fait, je ne l'ai pas acheté, commença Paige :

Sans rien omettre, elle leur conta alors l'histoire qui avait conduit Roucky jusqu'à elle. De même, elle leur parla de cette fameuse fois où Roucky avait fait fuir ce type, dans le parc, et de la visite qu'ils avaient effectuée au domicile de son ancien maître pour ensuite comprendre qu'il s'était blessé en tombant d'une falaise. Elle termina en répétant comment Roucky était doux et protecteur.

— Je l'ai déjà vu à plusieurs reprises se placer devant Scott lorsqu'un inconnu s'approchait de lui. J'ai aussi remarqué qu'il ne s'éloigne jamais de mon fils ou de moi lorsque Ted n'est pas près de nous. Il a un très fort instinct protecteur et n'est pas du tout agressif.

— Vous dites l'avoir trouvé sur le bas-côté d'une rue, dans l'est de la ville, reprit Clark tout en prenant des notes. Quelle rue était-ce ?

— Là, je ne saurais vous répondre. Tu t'en souviens, Ted ?

— Non, pas vraiment. C'était une petite rue qui longeait une falaise. Lors de notre visite à l'ancienne maison de Roucky, le propriétaire l'a nommée, mais j'ai oublié.

Au mot falaise, le regard de Clark devint fixe et lointain. Quelques cellules venaient de vibrer dans son cerveau. Il essayait de se concentrer, mais ne parvenait pas à se rappeler ce qu'il cherchait. Falaise... Ron reconnut très bien la réaction de son supérieur.

— À quoi penses-tu, Jeremy ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas. Attendez... Vous m'avez bien dit que vous étiez retournés à l'endroit où vivait autrefois l'ancien maître de Roucky, non ?

— Oui, confirma Paige, intriguée par le ton pressant de l'inspecteur. Et lorsque nous nous y sommes rendus, le propriétaire actuel nous a expliqué que le type qui habitait la maison avant lui était mort.

— Et selon ce que vous avez raconté, vous êtes allés jusqu'au fond du terrain et c'est là que vous avez constaté qu'il se situait juste au-dessus de l'endroit où vous aviez trouvé Roucky. C'est donc ainsi que vous en avez conclu que votre chien n'avait pas été renversé par une voiture, mais qu'il était tombé de la falaise, c'est exact ?

— Oui. Mais pourquoi ces précisions vous semblent-elles si importantes ? Je ne vois pas en quoi ça pourra sauver Roucky.

— Attendez un peu, réfléchit Clark à voix haute. Tout ceci me rappelle une enquête qui m'a été confiée dans ce coin-là. Il faudra que je passe au bureau pour vérifier certains détails, mais...

Sur ces mots, il se leva précipitamment, bientôt imité par Ron.

— Nous allons nous arrêter ici pour le moment, annonça-t-il sur un ton aussi agité qu'excité. Je dois confirmer certaines choses.

— Je ne suis pas certaine de bien vous suivre, s'étonna Paige, visiblement déçue.

— Moi non plus, admit Clark en affichant un sourire gêné. Mais avant d'aller plus loin, je veux m'assurer que mes souvenirs sont exacts. Est-ce que vous seriez disponible pour venir avec Ron et moi, demain, à l'endroit où Roucky a attaqué ce monsieur ? On pourrait dire... coin Parkway et Bristol, à 10h00 ?

— Je veux bien, mais je ne vois pas ce qu'on y fera.

— Attendez. Je ne suis pas d'accord, intervint Ted. Tu viens d'avoir un bébé et tu dois te reposer.

— Une petite marche d'une heure ne peut pas me tuer, Ted, argua Paige.

— Mais c'est insensé, renchérit Ted. Accorde-toi au moins trois ou quatre jours de repos !

— Voilà ce que je vous propose, dit Clark. Si on se revoyait dans... disons trois jours ? Une fois sur place, ça ne prendra pas plus que quinze ou vingt minutes.

— Trois jours, ça me va, accepta tout de suite Ted pour éviter que Paige tente de rapprocher le rendez-vous.

— Mais Ted ! lança cette dernière. Dans trois jours, il ne restera plus que deux jours avant l'euthanasie de Roucky ! On ne peut pas attendre si longtemps !

— Pour moi, ta santé vaut plus que n'importe quel animal, rétorqua Ted.

— Deux jours, hein ? fit Clark. Vous savez, la mise à mort d'un animal n'est pas comme celle d'un homme. Avec de bons arguments, je pense pouvoir convaincre l'APA de retarder l'euthanasie d'un jour ou deux.

Cela calma l'angoisse de Paige, dont les yeux étaient maintenant humides. La petite, qui était toujours dans ses bras, s'agita légèrement. Elle déposa un baiser sur son front et lui dit qu'elle l'aimait. Sur ce, les inspecteurs prirent congé et convinrent de les tenir informés de l'évolution de leurs recherches.

Chapitre XXXVI

Clark ramena son collègue au poste pour qu'il puisse récupérer sa voiture. Une fois sur place, il en profita pour ressortir les notes afférentes au meurtre *non résolu* d'un certain Burton Langlais. Au début, il ne se souvenait plus du nom de la victime. Mais en remontant chronologiquement dans ses carnets, il finit par trouver ce qu'il cherchait. L'histoire ne remontait qu'à un peu plus de cinq ans. Il relut toutes ses notes : adresse, nom de la victime, les traces de sang, et l'absence d'indices qui avaient conduit à la fermeture du dossier. Or, parmi les informations recueillies, il s'en trouvait une des plus intéressantes, soulignée et bien visible. Le chien de Burton n'était jamais revenu chez lui, et ce chien était... un *berger allemand* !

Ce soir-là, l'inspecteur regagna son domicile très tard. Il venait de mettre le doigt sur un détail qui pourrait justifier la réouverture de l'affaire Burton. La maison où l'homicide avait été commis se trouvait sur le boulevard des Coteaux, où tous les terrains situés sur le côté est de la rue étaient délimités par... une falaise. Ce détail ne serait peut-être pas d'un grand secours, mais il se devait de vérifier. Il lui faudrait aussi ramasser suffisamment de preuves pour obtenir l'aval de son patron.

À l'instar de Paige, il dormit très mal cette nuit-là. Le lendemain, il révisa une fois de plus les notes relatives à l'assassinat de Burton, mais cette fois, avec l'aide de Ron. Ensuite, les deux se rendirent sur la scène du crime non résolu, ce qui ne manqua pas d'inquiéter l'actuel propriétaire. La veille, Ron n'avait pas fait le lien entre la falaise sise au bout du terrain de Burton et la façon dont Paige Campbell croyait que son chien s'était blessé. Jamais il ne lui était venu à l'idée qu'il pouvait s'agir de la même falaise.

— Tu crois vraiment que le chien est tombé ici après avoir été poussé par l'agresseur de Burton ?

— Je crois bien plus que ça ! lança Clark tout excité.

En fait, il était tellement excité, qu'il ne pouvait s'empêcher de tourner constamment en rond.

— Je suis sûr que le chien a attaqué l'agresseur et qu'il l'a fait saigner abondamment. Je pense même savoir qui est le gars !

— Quoi ? ne put s'empêcher de crier Ron. Tu en es certain ?

— Presque, dit Clark. Il faut revoir tout le dossier. Mais penses-y... La date à laquelle Paige et Ted ont trouvé Roucky correspond exactement à celle où Burton a été tué. Le lieu semble être le même et il y avait du sang ici... et là, argua Clark en pointant différents endroits. Et il y en avait même près de la clôture qui longe la falaise. Le type aurait-il pu balancer le chien en bas ? Pourquoi pas ! Et c'est bien au pied de cette falaise que Paige l'a ramassé, non ?

— Ouais, mais c'est un peu faible. Ce ne sont que des indices circonstanciels. Nous n'irons pas bien loin avec ça.

— Sauf si on découvre un gars qui a des marques de morsures qui remontent à cinq ans.

— Et comment comptes-tu t'y prendre ? interrogea Ron en levant un doigt. Et surtout, où penses-tu le dénicher, ce type ? demanda encore Ron.

— Tu te rappelles que la semaine dernière, j'ai demandé à Claude s'il acceptait que j'effectue des recherches pour débusquer un homme qui aurait été traité après avoir été blessé par morsures ? Eh bien, j'ai demandé à Troy de vérifier si le client actuel de Claude n'aurait pas déjà été victime d'une telle agression au cours des neuf dernières années, et figure-toi qu'il a trouvé ! Notre homme a effectivement été hospitalisé après avoir été attaqué par un chien, et ce, six ou sept jours après la mort de Burton. Et tu sais quoi ? Ses blessures dataient de six ou sept jours ! Et je gagerais que le chien qui l'a attaqué est celui que Paige a recueilli au bas de cette falaise. Tout se regroupe, mon ami, tout ! Il faut juste relier tout ça ! s'emballa Clark.

— Donc, si je te suis, il y a cinq ans, ton gars s'amène ici, tue Burton et balance le chien par-dessus bord. Il ne vole rien, ne brise rien : acte un, terminé. Cinq ans plus tard, ton mec se retrouve face à face avec le même chien, qui le reconnaît et l'agresse. Tu parles d'une coïncidence ! Ce ne sera pas facile de faire avaler ça au patron, et encore plus difficile de tout prouver. Si je me rappelle bien, l'ADN du sang qu'on avait retrouvé à l'époque n'a rien donné.

— Peut-être, mais comme les méthodes ont évolué depuis, nous allons demander une nouvelle expertise.

Clark fit une pause avant de reprendre en disant :

— Pourquoi penses-tu qu'on ne trouvait rien sur les lieux ? Pourquoi le type n'a-t-il rien volé ? Parce que

le chien l'a attaqué et salement amoché. Le lardon a donc fui !

— Encore faudra-t-il le prouver.

— Pas facile, en effet, admit Clark. Mais pas impossible. Nous allons commencer par nous rendre aux archives pour ressortir les indices et les pièces à conviction, et on va tout repasser au peigne fin. Ensuite, nous irons trouver le patron pour lui expliquer ma théorie. Le plus beau, dans cette histoire, c'est que je n'aurai plus à traiter ce cas sur mon temps perso. Il s'agit d'un vrai cas, maintenant !

Une heure plus tard, alors que les deux inspecteurs étudiaient les objets ramenés des archives, leur patron, visiblement mécontent, entra dans son bureau. Clark regarda son collègue, l'air de demander : *on tente le coup* ? Il se leva en lui faisant signe de l'accompagner, puis l'entraîna jusqu'au bureau du boss.

— Bonjour, patron, commença Clark, en sachant parfaitement qu'il aimait bien qu'on l'appelle ainsi.

— Hum... hum...

— Mauvaise nuit ? interrogea Ron.

— Comme d'habitude. Pourquoi venez-vous me déranger, ce matin ? Vous avez résolu votre affaire en cours ?

— Pas tout à fait, répondit Clark. Mais j'ai débusqué quelque chose qui semble intéressant... la solution d'un meurtre non résolu qui remonte à cinq ans.

— Quoi ? Vous n'avez pas assez à faire ? Vous voulez me ressortir une vieille histoire ?

— Attendez... Si on conclut cette affaire, ça vaut le coup, non ? poursuivit Clark.

— Si ! Voilà le mot clé. Si ! Et ça n'arrive jamais, pour ainsi dire.

— Je vous demande simplement de prendre en considération les éléments que j'ai recueillis, dit Clark avant de tout expliquer ce qu'il avait en main. On l'a, le type ! termina-t-il après une quinzaine de minutes. Je dois juste prouver sa présence sur les lieux. Ensuite, si je peux démontrer que le chien est le même, on le mettra à l'ombre pour plusieurs années.

— Encore un si ! Et où est-ce que tout ça nous mènera ?

— Pour le clébard, ça pourrait lui sauver la vie et le mec sera accusé de meurtre.

— Il vous faudra plus que ça pour lui coller ce meurtre sur le dos.

— Probablement, mais c'est un foutu bon début. On a toujours l'ADN du sang qu'on a prélevé sur les lieux du crime. Il faudrait voir ce que nous pouvons en tirer. Mais avant tout, vous devez m'autoriser à rouvrir le dossier.

— Ah ! Et puis allez-y ! Je ne sais pas pourquoi j'accepte, mais vous êtes si borné que je perdrais mon temps à me battre avec vous. Je vous donne trois jours. Pas une minute de plus. Vous m'entendez ? Trois jours. Sortez, maintenant !

Clark ne se le fit pas répéter. Ron à sa suite, il tourna les talons et les deux comparses déguerpirent presque en courant.

— Ron, tu continues à revoir ce qu'on a. Moi, je dois retrouver madame Campbell et son conjoint sur les lieux du dernier incident. Je vais aussi transmettre à Claude ce qu'on a trouvé. Au travail !

Chemin faisant, Clark appela Claude. S'il parvenait à relier Sullivan au meurtre de Burton, cela aiderait certes à l'incriminer pour l'agression de la femme. Claude fut plus qu'heureux d'être mis au fait de ces nouvelles informations, car même si son suspect était connu des services policiers, personne n'avait été témoin de ce qui s'était produit dans la ruelle. Clark profita de cet entretien pour lui demander de passer à l'hôpital où on avait accueilli Sullivan cinq ans plus tôt. Après lui avoir transmis le numéro du dossier, il le pria d'aller voir ce qu'il pourrait déterrer.

Arrivé au lieu de rencontre à l'heure prévue, Clark constata que Paige l'y attendait déjà en compagnie de Ted et les enfants.

— Bonjour, madame Campbell, la salua Clark.

— Bonjour, inspecteur. Vos vérifications ont-elles donné quelque chose ? s'empressa de le questionner Paige, remplie d'espoir.

— Je n'ai pas tout à fait terminé, mais je crois qu'on est sur la bonne voie. Je le saurai bientôt.

— Pourquoi revenons-nous ici ?

— Je voudrais que vous me racontiez tout ce qui s'est passé dans les moindres détails, même ceux qui vous semblent les plus anodins. Je dois tout savoir... Comment s'est déroulé l'incident, qui a fait quoi. Je veux la chronologie exacte des événements.

Paige le dévisagea quelques secondes, puis tourna la tête en affichant un air incertain, comme si elle se

demandait par où commencer.

— Scott tenait Roucky, débuta-t-elle. Celui-ci regardait vers la ruelle et grondait. Il tirait trop fort sur sa laisse, alors je me suis rapprochée pour aider mon fils à le maîtriser. Puis il a... je veux dire... Roucky a donné un grand coup et...

— Attendez, la coupa Clark tout en prenant des notes. Vous allez trop loin et trop vite. J'ai besoin de savoir ce qui s'est passé *avant* cet épisode.

— Je ne comprends pas, balbutia Paige, interloquée.

— Vous, le petit et le chien n'êtes pas tombés du ciel. Vous ne vous êtes pas tout simplement *matérialisés* ici. Alors, reculez plus loin dans le temps. Avant que Roucky ne fige son attention vers la ruelle, vous arriviez de quelle direction ?

Paige se retourna vers la gauche, fixa une boutique un peu plus loin, leva la tête, puis suivit le trottoir du regard comme si elle s'y voyait avec Scott et Roucky.

— Nous sortions de l'épicerie qui se trouve là-bas, précisa-t-elle en pointant l'endroit du doigt. Nous marchions par ici, lentement, pendant que j'examinais les vitrines des magasins et que Scott tenait Roucky.

— Et dans cette épicerie, intervint Clark, vous avez acheté quelque chose ?

— Oui, une baguette de pain et quelques fromages.

— Avez-vous encore le ticket de caisse ?

— Je ne sais pas, s'étonna Paige qui ne s'attendait pas à une telle question. En fait, je ne crois pas. Ce n'est pas le genre de factures que je conserve. Il s'agit de nourriture, pas de vêtements.

— Vous avez payé comptant ou avec une carte ? insista Clark.

— Je ne me souviens pas.

— Quelles sont vos habitudes lorsque vous faites ce genre d'achats ?

— En fait, ce n'est jamais pareil. Quand j'ai trop d'argent sur moi, je paie comptant et sinon, j'utilise une carte.

— Il faudra vérifier ce point.

— C'est important ? intervint Ted.

— Oui et non. Ça pourrait le devenir. Si on présente le ticket de caisse en cour, il sera plus facile de prouver que ce que vous dites est vrai, et aussi, de démontrer que vos souvenirs sont fiables. C'est surtout ce dernier point qui est important dans une affaire comme celle-ci. Cela établit votre crédibilité devant les jurés. Mais pour l'instant, ce n'est qu'un détail et on est bien loin d'un procès. Donc, reprenons. Vous avanciez en regardant les vitrines...

Paige, qui avait eu toutes sortes de questionnements lorsque l'inspecteur avait fait allusion à la cour, dut faire un effort pour rester concentrée. Elle ferma les yeux deux ou trois secondes pour se remémorer la scène, puis poursuivit en disant :

— Nous marchions lentement. Scott se tenait un pas devant moi, et Roucky le devançant légèrement.

Tout en parlant, elle refaisait le même trajet et s'efforçait de poser les mêmes gestes. Clark, qui la suivait de près, écoutait et griffonnait.

— Lorsque nous sommes arrivés ici, poursuivit la jeune femme alors qu'ils approchaient de l'entrée de la ruelle, Roucky s'est mis à renifler le sol. Il sentait et tournait. Scott le suivait dans chacun de ses mouvements. C'était drôle de les voir. Ce petit manège a duré une bonne minute. Roucky cherchait quelque chose. Tout à coup, il a levé la tête et a fixé son regard vers la ruelle, comme s'il avait entendu un bruit. Il avait la tête bien droite, les oreilles dressées et restait aux aguets. Quand je me suis approchée pour voir ce qu'il avait repéré, il a commencé à tirer sur sa laisse. J'ai eu peur que Scott l'échappe, alors je me suis penchée pour la saisir. Ensuite, Roucky s'est mis à gronder férocement et à tirer plus fort. Je lui disais de cesser, de *rester*, mais il s'est mis à aboyer et à gronder encore plus. Puis, sans avertissement, il a bondi. Non... attendez... ce n'est pas ça...

Paige hésitait. Elle était si concentrée, qu'elle semblait presque en transe. Elle regardait sans voir et tendait l'oreille pour mieux se rappeler les sons qu'elle avait entendus ce soir-là.

— J'ai entendu une femme crier, finit-elle par dire. Oui, c'est ça. Un cri d'une personne en détresse. Ça m'a surprise et j'ai levé la tête. Au même moment, Roucky a foncé. Comme je ne m'attendais pas à ce qu'il tire si fort, la laisse m'a glissé des mains. Il s'est rué en avant, pendant que Scott et moi lui disions de revenir. Mais il semblait si enragé qu'il ne devait même pas nous entendre. Il s'est précipité vers une auto garée à environ quarante mètres de nous. Il l'a contournée et ensuite, on a eu l'impression qu'il essayait de saisir quelque

chose. Il grondait toujours. Peu après, j'ai vu un homme paniqué sortir de derrière la voiture. Il a couru vers nous et a voulu tourner, mais il s'est affalé, car il allait trop vite, expliqua Paige en pointant vers la droite. C'est à ce moment que Roucky l'a rattrapé. Il a carrément sauté sur lui. Il l'a salement amoché, vous savez... Il était comme... endiablé.

Lorsque Clark leva le regard de son carnet, il vit des larmes ruisseler sur les joues de Paige. S'étant rapproché, Ted avait passé son bras autour de ses épaules.

— Ce sera suffisant, inspecteur ? demanda-t-il d'un ton très doux.

— Juste une ou deux autres petites questions, si vous vous en sentez la force, répondit Clark. Euh... lorsque vous êtes arrivés à l'entrée de la ruelle, c'est bien à cet endroit que vous vous trouviez ? demanda-t-il en se positionnant à l'emplacement en question.

— Oui.

— Et quand votre chien s'est mis à renifler le sol en tournoyant, où se tenait-il, exactement ? Ici ? demanda le policier en désignant le sol à côté de lui.

— Oui.

— Vous pourriez délimiter la surface que Roucky inspectait ?

— Vous voulez dire... lorsqu'il cherchait quelque chose ? Bien, il a commencé environ ici et ensuite, il est allé là, et encore là.

Tout en parlant, elle marchait en rond. Le cercle débutait au coin du bâtiment et se prolongeait jusqu'à la ruelle. Il devait faire un mètre de longueur et un mètre cinquante de largeur.

— Il flairait le bas du mur, reprit Paige, de même que le sol. Il a continué ainsi le long du mur, et s'est éloigné à un mètre de l'immeuble.

— Bien, dit Clark, qui prenait toujours des notes.

Il fit un croquis sur son carnet pour bien représenter ce que venait de lui indiquer Paige.

— C'est comme ça ? demande-t-il en le lui montrant.

— Oui, c'est plutôt ressemblant.

— Je crois que ça suffira pour le moment. Vous m'avez été d'une aide précieuse. Je vous remercie, lança Clark, à la fois excité et satisfait.

— Quoi ? C'est tout ? Ça s'arrête là, juste comme ça ?

— Pour l'instant, oui. J'ai obtenu ce que je voulais.

— Et quelles sont nos chances de sauver Roucky ?

— Meilleures que ce matin et, je l'espère, moins bonnes que demain. Pour ma part, je pense que votre chien est un héros. Si ce que je crois s'avère exact, ça l'aidera beaucoup. Mais comme je vous l'ai dit, un animal n'a pas les mêmes droits qu'un humain. Tout dépendra du juge... si on se rend jusqu'à cette étape. Mais j'ai bon espoir.

— On doit l'euthanasier dans moins de deux jours, se plaignit Paige. Ça ne nous laisse pas beaucoup de temps.

— Je sais. Je vais voir ce que je peux faire. Je vous tiens informée. Je dois maintenant y aller, car j'ai beaucoup à faire. Au revoir et encore merci.

Sur ce, il serra la main de Paige, fit un signe à Ted, et partit. En démarrant sa voiture, il appela Ron pour lui demander comment progressaient ses recherches.

— Tu te souviens, lui dit ce dernier, que nous avons trouvé des poils du chien ? Eh bien, je les ai retrouvés dans les archives du légiste. Que dirais-tu si je faisais vérifier l'ADN du chien qu'ils vont euthanasier ? Nous pourrions ensuite le comparer avec celui que nous avons ici ?

— Très bonne idée ! s'emballa Clark. Si ça correspond, on aura en main une preuve irréfutable que c'est le même chien. Je vais passer à l'APA, pour prendre un poil ou deux au toutou, et je te les rapporte dans une petite heure. Je voulais aller le voir, de toute façon. Y a-t-il autre chose ?

— Rien d'assez déterminant pour nous permettre de relier ce Sullivan au meurtre de Burton. C'est dommage que l'ADN du sang qu'on a trouvé n'ait rien donné de positif. Je ne sais pas où on va devoir fouiller...

— On improvisera. Peut-être que Claude aura une idée. Il parle régulièrement avec le type. Il faut le piéger. C'est bon... Je te rejoins tout à l'heure.

Clark se rendit donc à l'APA pour rencontrer le responsable et lui demander de prélever quelques poils de Roucky.

— Pour en faire quoi ? s'enquit la gérante en se dirigeant vers la cage de l'animal.

— On travaille sur une autre affaire dans laquelle un chien s'en est pris à un type, et on voudrait savoir s'il s'agit de la même bête.

— Et quelle différence ça ferait puisqu'il sera euthanasié de toute façon ? lança la femme d'un ton qui trahissait sa déception et même, son dégoût.

— Vous devez savoir qu'il s'agit d'une affaire de meurtre dont ce chien pourrait avoir été témoin. Aussi, ça pourrait lui sauver la vie. Enfin, si ce n'est pas le bon chien, ça voudra dire qu'il nous faudra continuer de chercher.

Lorsque la gérante, surprise, se retourna vers lui, Clark crut déceler de l'espoir dans ses yeux.

— Si vous pouvez vraiment lui épargner ce qui l'attend, dit-elle, alors je vais vous fournir tous les poils que vous voulez. La plupart du temps, les chiens qu'on nous demande d'euthanasier sont des bêtes dangereuses. Mais ce Roucky, c'est un trésor. Même si on prétend qu'il a agressé une personne, j'avoue que j'ai du mal à le croire. Sa propriétaire vient le voir tous les jours. Je suis convaincue qu'ils ont commis une erreur et ça me fend le cœur chaque fois que je la vois.

Elle s'arrêta devant une cage et pointa un berger allemand de grande taille. Couché au fond, la tête appuyée sur ses pattes avant, le pauvre semblait s'ennuyer ferme. En voyant les nouveaux arrivants, il arqua les sourcils.

— Il ne semble pas très heureux, constata Clark.

— Non, en effet. Vous savez, ils sentent ce qui s'en vient et ce n'est rien pour les réjouir.

— Comment je fais pour lui retirer des poils ?

— Facile. Il est doux comme un agneau.

La gérante ouvrit la cage et fit signe au chien, qui se leva et s'approcha lentement. Il renifla Clark, puis cessa de bouger. Lorsque la femme lui arracha quelques poils, il ne réagit presque pas, se limitant à tourner la tête vers sa main. Elle se releva, referma la porte et remit les poils à l'inspecteur.

— Comme c'est dommage de tuer une si belle bête, observa ce dernier.

— Oui et non. On ne sait jamais quand il aura une autre crise de rage.

— Si c'est bien une crise de rage... nota Clark.

— Évidemment. Mais comment en être certain ? Et, peut-on prendre un tel risque ? Malheureusement, on ne lit pas dans leurs pensées.

— Écoutez, est-ce que vous pouvez retarder l'euthanasie ? Je suis sur une affaire qui pourrait changer la donne en ce qui le concerne.

— Non, pas vraiment. Si c'était un simple civil qui l'avait réclamée, nous aurions pu accéder à votre demande, mais dans ce cas-ci, il s'agit d'un ordre de la cour. Je n'ai donc d'autre choix que de procéder.

— Ce n'est pas vrai ! s'exclama Clark. On ne parle pas d'un être humain, ici, mais d'un chien ! On pourrait se montrer un peu flexible. Il n'ira nulle part.

— Désolée, mais je ne peux rien faire. Il faut voir avec le juge.

— Aller voir le juge, pour un clébard ! Merde ! maugréa l'inspecteur, exaspéré et déconfit, avant de prendre le chemin de la sortie.

Il retourna au poste pour y retrouver Ron. Claude, qui venait tout juste d'arriver, discutait avec ce dernier.

— Il se passe quoi ? s'informa Clark.

— Je suis allé à l'hôpital, comme tu me l'as demandé, et j'ai obtenu une copie du dossier de Sullivan, dit Claude. Lorsqu'on l'a emmené aux urgences, il était sans connaissance. Ses plaies s'étaient infectées et il était en train de s'empoisonner. Une journée ou deux de plus, et il n'aurait pas survécu. Dans le rapport, il est écrit que ses blessures dataient de six ou sept jours. Pourquoi un type aussi mal en point attendrait-il si longtemps avant de se rendre à l'hôpital ? C'est gratuit ! En plus, et sans jeu de mots, ça devait faire un mal de chien ! Alors, quel était le problème ? Tu n'agis pas ainsi, sauf si tu as quelque chose à cacher ! Dans le dossier, on peut lire qu'un inspecteur Maurice, du district ouest, est venu l'interroger. J'ai essayé de le joindre, mais il est maintenant retraité. J'ai donc demandé une copie de son rapport et c'est tout ce que j'ai pour le moment.

— Il nous faut ce rapport rapidement. On verra où ça nous conduira. Et toi, Ron, qu'est-ce que tu as ?

— Rien de nouveau. Je fouille et je relis, mais rien ne sort de tout ça. Il faudrait peut-être des yeux neufs pour tout passer en revue, car moi, je ne sais plus quoi regarder.

— Alors, on va travailler avec ce qu'on a. Claude, tu l'auras quand ce rapport de l'inspecteur Maurice ?

— Le temps de me rendre à leur bureau, j’imagine.

— Peux-tu appeler et leur demander s’ils peuvent le préparer tout de suite ? Et dis-leur que c’est moi qui passerai. Je dois aller dans ce coin, de toute façon. Ron, tu vas faire quelque chose pour moi. Le chien doit être euthanasié demain. Je veux que tu nous obtiennes une dérogation pour que l’exécution, pour ne pas dire *ce meurtre*, soit reportée. Essaie d’obtenir deux semaines. Dis-leur que ce chien est un élément clé pour une affaire en cours. Nous verrons ensuite. Ah ! J’oubliais... Voici les poils pour le labo, termina Clark en tendant un petit sachet.

— Je m’occupe de ça et je te tiens au courant, répondit Ron en s’en saisissant.

Il fouilla dans le dossier pour retrouver ceux qu’ils avaient récupérés cinq ans auparavant, puis sortit. Pendant que Clark avait transmis ses directives, Claude avait téléphoné au poste du district ouest.

— Dis donc, tu sembles vraiment tenir à ce chien, lança ce dernier après avoir raccroché.

— Je pense qu’il n’a pas attaqué sans raison. Il y a cinq ans, son propriétaire a été tué et il a essayé de le défendre. Il s’est fait jeter par-dessus une rambarde, est tombé d’une falaise de plus de quinze mètres, puis on l’a laissé pour mort. Il y a deux semaines, je crois qu’il a reconnu l’odeur de Sullivan. Ces bergers allemands ont un odorat incroyable. Je ne peux me contenter de regarder ailleurs pendant qu’on l’euthanasie, alors que tout ce qu’il a voulu faire était de protéger son maître. On l’abandonnerait parce qu’il a fait preuve de fidélité ? Ça n’a pas de sens. Sans compter que grâce à lui, on résoudra une affaire qui dormait sur les tablettes. T’imagines un peu ? Je suis certain que le type qui a tué mon client voilà cinq ans est le même sur lequel tu enquêtes actuellement. Il faut juste que je trouve la petite pièce manquante pour pouvoir l’inculper.

— Ouais, ce serait bien. Je voudrais que tu saches que tu peux compter sur mon aide si jamais t’as besoin d’autre chose. Aussi, je vais continuer à documenter le cas présent. Soit dit en passant, le rapport que tu souhaites obtenir est prêt. T’as qu’à le prendre à la réception.

— Merci, Claude. Je vais y aller tout de suite, dit Clark en se dirigeant vers la sortie.

Chapitre XXXVII

À 7h30, lorsque Ron arriva au bureau, il trouva Clark en train d'étudier le rapport qu'on lui avait remis la veille.

— Dis donc ! Tu es matinal, aujourd'hui, lui lança-t-il.

— Ouais. J'ai passé la nuit ici.

— Tu n'as pas dormi ?

— Un peu sur le sofa de la cafétéria. Deux ou trois heures, je pense. Et toi, tu as obtenu cette dérogation pour le chien ?

— Non, pas encore. Mais je m'en occupe tout de suite. Hier, il était trop tard. Par contre, j'ai pu apporter les poils pour l'analyse. On aura les résultats dans quelques jours.

— Parfait. Mais assure-toi d'obtenir cette dérogation, car l'euthanasie doit avoir lieu cet après-midi. Ne rate surtout pas ton coup. Et pour l'expertise, ça veut dire quoi *quelques jours* ? Tu pourrais demander que ce dossier soit traité en priorité, non ?

— Pour un chien ? Je ne suis pas certain...

— Tu n'as qu'à leur dire que nous avons besoin de ces résultats pour résoudre une affaire d'homicide, voilà tout. Ce qui est le cas, en fait.

Découragé, Clark fit une pause, puis reprit :

— À première vue, ce vieux rapport sur les blessures de Sullivan démolit complètement ma théorie voulant qu'il ait été attaqué par le même chien. Celui qui l'a attaqué à l'époque aurait été exécuté par son maître, puis enterré. Le tout se serait déroulé dans un petit patelin du nom de Henryville, vers le sud. L'inspecteur qui suivait l'affaire se serait même déplacé sur les lieux. Voilà qui peut servir la cause de Sullivan. Si l'histoire est vraie, ce ne serait donc pas le chien de Burton qui l'aurait agressé. Quelle merde ! soupira-t-il. Il ne me reste plus qu'à attendre les résultats du labo ! Et même si c'est positif, je n'aurai rien pour relier Sullivan au meurtre de Burton.

— Comment le type a-t-il tué son chien ? questionna Ron.

— Il l'aurait abattu avec sa carabine.

— Alors, on risque de faire chou blanc. À moins qu'il s'agisse d'une histoire inventée pour fabriquer un alibi à Sullivan, avança Ron.

— C'est pourquoi je vais rencontrer l'inspecteur qui a rédigé ce rapport. Je compte aller au fond des choses. Tu me le localises s'il te plaît... ah non, c'est vrai... tu dois t'occuper de la dérogation. Je vais me débrouiller par moi-même.

— D'accord. Je pars dans la minute et je te fais savoir comment ça s'est passé. On se reparle. Salut !

— Salut, Ron.

Clark se retourna et demanda à Wanda de lui trouver l'adresse et le numéro de téléphone de l'inspecteur Maurice du district ouest. Il lui précisa que même si l'homme était retraité, il aimerait le rencontrer le matin même. Puis il ramassa son dossier et sortit. Rien de mieux qu'un petit déjeuner et un bon café pour se réveiller. Il pria Wanda de le joindre sur son portable dès qu'elle obtiendrait l'information.

Il en était à son deuxième expresso et terminait la lecture des petites annonces quand son téléphone sonna.

— C'est Wanda, monsieur Clark. J'ai mis la main sur l'information que vous m'avez demandée. J'ai aussi pris l'initiative d'appeler monsieur Maurice et il est d'accord pour vous rencontrer ce matin. Je lui ai aussi mentionné la raison pour laquelle vous souhaitiez le voir.

— Beau travail, Wanda. Merci beaucoup, dit l'inspecteur en terminant de noter les renseignements.

Il paya son repas et partit. Connaissant bien le quartier ouest de la ville, il savait exactement où habitait monsieur Maurice. Aussi, ne lui fallut-il que très peu de temps pour se rendre chez lui. Lorsqu'il se présenta à la porte, celle-ci s'ouvrit avant même qu'il ne frappe. Un homme de bonne stature lui sourit en lui tendant la main.

— Maurice Stanton, se présenta-t-il.

— Jeremy Clark, du district est.

— Je vous en prie, entrez. Votre collaboratrice m'a dit que vous aviez besoin de quelques-uns de mes

souvenirs ?

— J'aimerais que vous me parliez d'un cas sur lequel vous avez travaillé il y a cinq ans. Un certain Wade Sullivan... Il s'était fait mordre par un chien et ne s'était pas rendu tout de suite à l'hôpital. Ça l'avait presque tué.

— Oui, je me souviens bien. Un type à la mine plutôt féroce. Un bougre avec un bon dossier. Toutes sortes de larcins et de crimes. Que voulez-vous savoir ?

— Vous avez écrit qu'il avait été attaqué par le clébard de son ami et que c'est pour éviter de lui créer des problèmes qu'il avait tenté de se soigner lui-même.

— En effet. Le propriétaire avait abattu sa chienne et sa portée, tellement il était furieux. Et comme il s'agit d'un acte illégal, ce Sullivan avait voulu le protéger.

— Lorsque vous avez rencontré son ami... poursuivit Clark en ouvrant le dossier pour s'enquérir du nom de l'individu, Anderson... Jim Anderson... avez-vous demandé à voir le corps de l'animal ? Je ne trouve aucune mention à ce sujet.

— Non, en effet. Ça faisait presque deux semaines qu'il l'avait enterré, alors...

— Ce monsieur Anderson, c'est quel genre d'individu ? interrogea Clark après avoir brièvement réfléchi.

— Une brute. Il possède une petite ferme dont il ne semble guère s'occuper. Tout est sale et à la traîne.

— Croyez-vous qu'il aurait pu mentir, au sujet du chien, dans le simple but de couvrir Sullivan ?

— Considérant l'allure du type, je pense que ce serait possible, oui. Mais pourquoi ? Pourquoi un gars s'accuserait-il d'une telle chose et ainsi risquer de recevoir une amende ? Il n'avait rien à gagner.

— Pour fournir un alibi à son comparse. Je bosse sur un homicide commis à cette même époque et qui pourrait bien s'avérer être l'œuvre de Sullivan. Mais s'il est vrai qu'il a été mordu par le chien d'Anderson, alors ma théorie tombe à l'eau. Par contre, s'il s'agissait d'un coup monté pour nous induire en erreur, j'ai encore une petite chance de le coincer.

— Je ne sais pas quoi vous dire de plus. Je n'ai pas demandé à voir le chien et maintenant, je n'ai aucun moyen de savoir s'il m'a dit la vérité.

— Vous accepteriez de m'accompagner chez ce monsieur Anderson ? J'aimerais lui parler. Une fois sur place, qui sait si nous ne trouverons pas d'autres pistes ?

— Je pourrais venir, oui. Vous savez, quand on est à la retraite, il arrive qu'on s'ennuie. Alors, une petite balade, pourquoi pas ?

Ils partirent donc ensemble vers la ferme d'Anderson. Il était encore tôt et il faisait beau. Clark ne voulait pas perdre de temps. Pendant qu'ils roulaient, Ron appela pour lui dire qu'il avait obtenu la dérogation du tribunal, qu'il était allé porter le document à l'APA et qu'il s'apprêtait maintenant à passer au laboratoire pour les prier de procéder au plus vite à l'analyse des poils de Roucky. Clark lui demanda de passer chez Mme Paige pour lui annoncer la nouvelle, tout en lui précisant de bien lui expliquer qu'il ne s'agissait que d'un sursis, que le chien n'était pas sauvé pour autant.

Lorsqu'ils arrivèrent chez Jim Anderson, ils trouvèrent ce dernier assis sur une des marches de l'entrée de sa maison, en train d'enfiler ses bottines de travail. Ils s'avancèrent vers lui et se présentèrent.

— Ouais, je vous reconnais, dit l'homme en pointant l'inspecteur Maurice du menton.

— Vous chassez toujours ? s'enquit celui-ci.

— En saison, oui. Le coin est bon.

— Lorsque je suis venu vous rencontrer, il y a... cinq ans, vous m'aviez dit avoir tué votre chienne.

— Ouais.

Vous souvenez-vous de l'endroit où vous l'avez enterrée ? enchaîna Clark.

— Pourquoi ? questionna Anderson, qui, surpris par la question, se redressa. Vous ne l'avez pourtant pas demandé il y a cinq ans.

— On veut juste voir, mentit Clark.

— Je ne sais pas trop si je retrouverai l'emplacement.

— Je serais surpris que vous ne vous en souveniez pas, argua Maurice. Ce n'est pas le genre de choses qu'on oublie.

— Euh... ouais, concéda Jim. Bon, je vais vous montrer ça.

Il se leva et prit la direction du hangar. Suivi des inspecteurs, il contourna le bâtiment et marcha une

centaine de mètres, soit jusqu'au coin d'un champ, près d'un fossé du côté sud. Il pointa le sol et indiqua :

— C'est à peu près ici. Dans ce coin.

— Vous pourriez être plus précis, demanda Clark.

— Pourquoi ? rétorqua Anderson. Vous voulez creuser ?

— Ben oui, répondit le détective. On va déterrer le corps.

Anderson sembla surpris, mais pas paniqué. N'ayant rien à cacher, il écarta un peu l'herbe haute et tâtonna le terrain du pied.

— Je dirais que c'est ici. On sent un léger affaissement. Oui, ça doit être ici.

— Bien, lança Clark. Vous pourriez me prêter une pelle.

— Vous allez vraiment creuser ? s'étonna Anderson. Mais il y a cinq ans de ça ! Je ne comprends pas pourquoi...

Notant l'inquiétude d'Anderson, Clark décida de tirer avantage de la situation.

— Bien, il arrive que votre ami Sullivan a eu un petit problème, dernièrement. Il s'est fait agresser par un chien : un berger allemand. On ne comprend pas pourquoi l'animal l'a attaqué, mais je pense qu'il pourrait s'agir du même qui s'en est pris à lui voilà cinq ans. Et si c'est le cas, votre copain pourrait avoir de très gros problèmes. C'est pourquoi je veux m'assurer que l'histoire que vous et lui avez racontée est bien vraie.

Cette fois, Anderson devint un peu plus nerveux, ce qui n'échappa pas à ses interlocuteurs.

— Comme vous voulez. Je vais chercher une pelle, finit-il par dire.

— Si ça vous chante, apportez-en deux ! Vous pourrez nous aider ! cria Maurice alors qu'Anderson s'éloignait.

Lorsqu'il revint avec deux pelles, Clark et lui se mirent à creuser. Il ne leur fallut pas longtemps. L'animal avait été enterré à une profondeur de moins de soixante centimètres et le sol n'était pas dur. Clark exigea que tous les os soient dégagés et qu'ils ne soient pas trop déplacés. Puis ils nettoyèrent le tout pour bien voir le squelette.

— Je n'en vois qu'un seul, fit constater Maurice.

— Ouais, c'est bien ça. Celui de mon chien.

— Le problème est que vous aviez déclaré avoir tué la mère *et* les petits, nota Maurice. Alors, où sont les autres ossements ? Ceux des chiots ?

Il n'en fallait guère plus pour scier les jambes à Anderson. Mal à l'aise, il ne savait que répondre. Il ne pouvait tout de même pas prétendre qu'ils étaient ailleurs ! Sûr que ces types allaient vouloir les déterrer ! Tour à tour, il regardait Clark, le fond de la tranchée, puis Maurice. Il était sans mot.

— Voici comment ça va se passer, expliqua Clark. Je vais prendre un des os qui sont ici et je vais demander une analyse d'ADN, ce qui nous dira d'abord si le chien était effectivement une femelle. Ensuite, si c'est bien le cas, on pourra savoir si elle venait d'avoir des chiots. Et finalement, nous saurons s'il s'agissait d'un berger allemand, car dans le rapport d'il y a cinq ans, Sullivan a déclaré avoir été mordu par un berger allemand. Votre animal... c'était bien un berger allemand... monsieur Anderson ? finit l'inspecteur en parlant lentement pour que ses mots s'incrustent bien dans l'esprit du type.

— Et si les analyses corroborent votre déposition et celle de Sullivan, eh bien on vous croira. Mais si ça ne correspond pas, alors là, vous aurez vraiment de gros ennuis, mon pot, ajouta Maurice.

Anderson ne parlait toujours pas. Il était figé, abasourdi, mais stoïque. Qu'aurait-il pu dire ? S'il avouait, il devenait complice. S'il ne disait rien, avait-il une chance ? Il fallait encore que les analyses prouvent les allégations des policiers.

— Maintenant que vous avez eu ce que vous vouliez, je vous demanderais de foutre le camp, se décida-t-il à dire.

— Vous permettez que je prenne un bout d'os ? demanda Clark.

— Et si je refuse ?

— En ce cas, on reviendrait avec un mandat. Et si jamais le chien a disparu à notre retour, vous seriez accusé d'entrave à une enquête et de complicité dans une affaire d'homicide. Ça n'irait pas très bien pour vous...

En entendant cela, Anderson fut choqué. Un homicide ! Il permit donc aux deux inspecteurs de prendre un os. En retournant vers la cour, ces derniers en profitèrent pour élaborer divers scénarios possibles quant à ce qu'il pourrait arriver s'ils parvenaient à démontrer que cette histoire n'était qu'un mensonge. Au bout d'un moment, Anderson céda.

— Tout à l'heure, vous avez parlé d'un *homicide*... ça veut dire... un meurtre, n'est-ce pas ?

— En effet, valida Clark.

— Qui a été tué ?

— Un citoyen sans histoire. Il se reposait tranquillement chez lui et on lui a fracassé le crâne.

— Et où ça s'est passé ?

— Sur le boulevard des Coteaux, en ville, répondit Clark, qui, n'ignorant pas ce qui se tramait dans la tête d'Anderson, voulait le laisser tirer ses propres conclusions.

— Mais pourquoi Sullivan serait-il impliqué dans cette histoire ? Il a fait bien des coups, le salopard, mais jamais il n'a tué qui que ce soit.

— C'était peut-être un accident, mais il n'en demeure pas moins qu'on se retrouve avec un macchabée et que votre copain a été attaqué par le chien de la victime.

— Un meurtre ! Non, pas ça. Il ne m'a jamais parlé d'un meurtre. Je refuse d'être mêlé à ça ! lança Anderson sans se rendre compte qu'il venait d'avouer.

— En ce cas, il suffit de nous dire la vérité, intervint Maurice. Votre copain, il vous a demandé de le couvrir, n'est-ce pas ? Il vous a convaincu de faire une fausse déclaration et ce faisant, il vous a impliqué à votre insu dans cette histoire de meurtre. C'est bien ça ? Un meurtre, mon pot ! Vous êtes complice d'un meurtre !

— Mais arrêtez ! Je n'ai tué personne et je n'ai aidé personne à tuer qui que ce soit !

— Faux, mon ami, renchérit Maurice. Vous êtes le complice de Sullivan. Ah ! Il vous a bien manipulé le salaud, il vous a bien eu !

— Mais je ne savais pas, moi ! protesta vivement Anderson.

— Vous ne saviez pas quoi ? rétorqua Clark d'un ton fort et agressif. Que votre copain est un salopard et qu'il vous a entourloupé ?

À ce moment, le regard d'Anderson s'éclaira et ses yeux s'ouvrirent plus grands. Il venait de comprendre. Il avait parlé. Il s'affala sur un des pneus du tracteur qu'ils étaient en train de longer, leva la tête vers son hangar, puis lâcha le morceau.

— Je ne savais pas qu'il avait tué quelqu'un. Une femme m'a appelé pour me demander de passer le voir à l'hôpital. Il était vraiment mal en point. Il m'a dit qu'il s'était fait attaquer par un chien alors qu'il commettait un vol. Il lui fallait donc un alibi. À sa demande, j'ai trouvé un chien qui traînait dans le coin et je l'ai enterré, là derrière. C'est tout ce que je savais de son histoire. Ensuite, on n'en a jamais reparlé.

Maurice et Clark le fixaient. Il était effondré. Clark leva le regard et scruta les environs. Au bout d'un champ, le ciel s'assombrissait. L'air était pur dans ce coin de pays, et la nature était florissante. Il se sentait léger, très léger. Il venait de déjouer Sullivan. Maintenant que la preuve de ce dernier ne tenait plus, sa théorie sur la façon dont le meurtre de Burton avait été commis reprenait tout son sens. Il prit une grande inspiration et dit :

— Écoutez, si vous acceptez de collaborer avec nous et de témoigner, ça pourrait servir votre cause. Je crois même que vous pourriez vous en tirer à très bon compte. Mais vous devez venir au poste pour signer une déclaration. Ça peut se faire ?

Anderson ne prit que quelques secondes pour réfléchir. Il hocha la tête et demanda simplement :

— Comment ça marche ?

Chapitre XXXVIII

Juste avant de partir, Maurice suggéra à son collègue d'un jour de ne pas commettre la même erreur que lui en tenant pour acquis les aveux d'Anderson. Si lui-même, à l'époque, avait pris le temps de déterrer le chien, il aurait bien vu que la mort de ce dernier ne remontait pas à deux semaines et que les dates relatives à l'attaque sur Sullivan et le décès de l'animal ne correspondaient pas. Il lui conseilla de rédiger un résumé des confessions d'Anderson et de lui faire signer le document. Qui sait si après leur départ, le type ne serait pas tenté de changer d'idée, ou de recourir aux conseils d'un avocat ? En tel cas, le tout risquait de devenir plus compliqué. D'accord avec cette idée, Clark rédigea rapidement le papier, qu'Anderson signa sans hésitation. Tout au début du court texte, il était précisé que Clark avait signifié au complice son droit de consulter un avocat. Puis, à la fin, il était écrit : *Je ne désire pas obtenir le soutien d'un avocat*. L'inspecteur détenait donc un document assez solide. À la fin de l'entretien, il fut convenu qu'Anderson devait se rendre au poste dès le lendemain pour procéder à une déposition plus complète.

Sur le chemin du retour, Maurice et Clark échangèrent quelques anecdotes. Étant de vieux routiers, les deux s'entendaient pour dire qu'à leur époque, il était plus difficile d'amasser des preuves, du fait qu'ils ne pouvaient pas recourir aux tests d'ADN, mais qu'en revanche, les privilèges accordés aux crapules étaient moins astreignants. Durant la discussion, le téléphone de Clark se fit entendre.

— Clark à l'appareil.

— Bonsoir, monsieur Clark, dit Paige.

— Bonsoir, Paige, répondit Clark avant de réaliser qu'il venait de l'appeler par son prénom. Oh ! Pardon, se reprit-il, un peu gêné, sous le regard amusé de Maurice, je voulais dire madame Campbell.

— Il n'y a pas de faute. Vous pouvez m'appeler Paige. Surtout après la bonne nouvelle que votre coéquipier m'a transmise cet après-midi.

— Oui, il a bien travaillé. Il a obtenu un sursis, ce qui nous donne un peu de temps. C'est Roucky qui doit être content ! s'exclama Clark d'un ton plutôt joyeux.

— Vous semblez en forme malgré l'heure tardive. Est-ce qu'il se passe quelque chose ? se risqua à demander Paige.

— Bien... disons que nous avançons dans le bon sens. On est encore loin du but, mais au moins, on remporte de petites victoires qui nous permettent de progresser, et ça fait du bien.

— C'est bon à entendre. Je vous remercie de ce que vous faites pour nous. C'est très apprécié.

— Je ne fais que mon métier, vous savez, répondit Clark. Je dois vous laisser. Je conduis et je n'aime pas trop discuter en même temps. Ça nuit à ma concentration.

— Je ne voudrais pas abuser. Merci encore.

Clark raccrocha. Maurice, qui avait suivi la conversation, comprenait exactement ce que ressentait son nouvel ami, et il était heureux de pouvoir partager ce moment avec lui.

Chapitre XXXIX

Il était neuf heures du matin et le personnel, au poste de police, était déjà au travail depuis plus d'une heure. Clark venait d'arriver. La veille, il avait invité Maurice à souper avec lui pour le remercier de son aide. Il était rentré au-delà de minuit, et comme il avait du sommeil à récupérer, il s'était permis de se lever en peu plus tard. Ce matin, sa priorité se résumait à Anderson.

Lorsque celui-ci se présenta à l'heure prévue, il fut reçu dans une salle d'interrogatoire. Accompagné de Ron, Clark lui relut la déposition qu'il avait signée la veille, puis procéda à la révision de certains points avant de rédiger la déclaration. L'exercice nécessita près de trois heures. Anderson précisa qu'en aucun cas, il ne voulait être associé à une affaire de meurtre. Vanné, il signa les six pages que contenait le rapport et repartit.

— On va en remettre une copie à Claude, indiqua Clark à Ron. Ainsi, lorsqu'on accusera Sullivan du meurtre de Burton et que son avocat répliquera que c'est chez son ami qu'il s'était fait mordre, on pourra leur clouer le bec. En même temps, ça ébranlera la confiance de l'avocat envers son client.

— D'accord, approuva Ron. Mais le plus difficile n'est pas encore fait.

— Oui, je sais. Nous devons prouver que Sullivan se trouvait chez Burton. On va devoir finasser.

Ils utilisèrent le reste de la journée pour revoir les détails du dossier et tenter de trouver une façon de coincer Sullivan.

Le jour suivant, lorsqu'il rentra au poste, Ron vit qu'on avait déposé sur son bureau un document provenant du laboratoire. Il avait reçu le résultat des tests d'ADN, mais personne ne le lui avait dit. Il bouillait. Comment était-ce possible ? Qui avait déposé ce dossier sans le prévenir ? Il empoigna son téléphone et appela Clark.

— Clark.

— C'est moi. On m'a apporté les résultats, indiqua Ron en feuilletant les pages du document. C'est... positif. Il s'agit bien du même animal. Tu as un fichu flair, mon ami ! Je dirais presque un flair de chien !

— Super ! J'avais donc bien visé, lâcha Clark, soulagé. Maintenant, on doit avancer. Écoute, j'ai pensé à quelque chose cette nuit. Je vais passer chez le légiste pour discuter. Je veux comprendre comment fonctionnent ces tests d'ADN. Je veux savoir ce qu'on peut faire et ne pas faire avec ces échantillons. On y est presque !

— Et qu'est-ce que je fais, moi, durant ce temps ? questionna Ron.

— Rien pour le moment. Tu pourrais venir me rejoindre. On ne sera pas trop de deux pour mijoter une façon de coincer Sullivan.

Déjà en route vers le laboratoire du coroner, Clark se devait de trouver un moyen d'utiliser le sang récupéré cinq ans plus tôt sur la scène de crime. Ne connaissant rien à la façon de conserver les échantillons d'ADN, la première question qu'il posa au technicien lorsqu'il entra dans le laboratoire fut :

— Est-ce que le sang pourrit ?

— Pardon ? s'étonna le technicien.

— Je veux dire... le sang que vous gardez dans vos fioles pendant plusieurs années, combien de temps se conserve-t-il ? Y a-t-il une date limite pour refaire des tests d'ADN ?

— L'ADN est toujours bon. Dans un, trois, huit ou dix ans, il sera encore possible de l'analyser. Toutefois, il y a des cas d'exception. Mais pourquoi cette question ? Si vous me disiez ce que vous voulez savoir, je pourrais vous aider davantage.

Clark expliqua son problème, puis l'autre dit :

— Je vais commencer par sortir le dossier affecté à ce cas. Vous avez un numéro ?

— Ça oui ! fit Clark en fouillant dans son carnet pour trouver l'information. Ça vous parle ? s'enquit-il après l'avoir transmise.

— Absolument. Voyons ça...

Le technicien prit quelques secondes pour lire les notes, puis demanda :

— Pourquoi voulez-vous refaire ce test ? On a pourtant un résultat qui est potable.

La bouche béate de surprise, Clark en perdit la voix. Il essaya de dire quelque chose, mais rien ne sortit. Il balbutia, puis ravalait et recommença, pendant que le légiste souriait de le voir aussi stupéfait.

— Comment ça, *on a un résultat* ? Mais on nous avait dit, à l'époque, qu'il n'y avait rien à faire !

— Non, pas du tout. Ici, je vois qu'il est écrit : *le sang était plutôt dilué, mais on a réussi à obtenir quelque chose de potable*. Puis, je lis : *dans les bases de données, nous ne trouvons aucun ADN correspondant*

à l'échantillon de sang *que vous nous avez fourni. Les recherches n'ont donc rien donné.* Il est aussi écrit que l'ADN est celui d'un homme. Ça, on peut le constater facilement. Voilà !

— *Les recherches n'ont donc rien donné,* répéta Clark, *mais nous détenons quelque chose de potable...* C'est plutôt contradiction, non ?

— Non ! Je m'explique mal. La précision des tests de l'époque nous a permis de déterminer qu'il n'y avait pas de correspondance dans nos fichiers... si on tenait compte du degré de précision qu'il était permis d'obtenir à l'époque. Si nous refaisions l'analyse aujourd'hui, nous aurions peut-être un *match*, car les techniques ont beaucoup évolué.

— Et si je trouve un mec que je crois être le bon, ces nouvelles méthodes sauraient-elles me dire si c'est le même ADN ?

— Je vous assure que oui.

— Mais, comment faites-vous pour savoir s'il s'agit de l'ADN d'un homme ou d'une femme ? s'enquit Clark qui voulait s'assurer de tout saisir.

— Dans le cadre de leurs enquêtes, les détectives n'ont pas toujours de suspects. Lorsque c'est le cas et qu'ils nous rapportent un échantillon d'ADN prélevé sur les lieux d'un crime, nous nous retrouvons avec un ADN que nous ne pouvons associer à aucun individu. Par contre, l'analyse de l'ADN recueilli nous permet d'établir la présence d'un marqueur Y sur le chromosome sexuel. Ce sont des procédés plus complexes, mais c'est fiable. Grâce à cela, on peut affirmer que l'ADN appartient à un homme ou, s'il y a absence du marqueur Y, à une femme. Toutefois, il nous faut encore le comparer et obtenir un *match*, pour identifier l'individu. Vous détenez un suspect ?

— Tu parles que j'ai un suspect ! J'ai ça en banque, oui ! s'exalta Clark, qui venait de comprendre que l'ADN du sang qu'il avait trouvé cinq ans plus tôt pourrait servir. Je vais vous envoyer un échantillon aujourd'hui même. Vous aurez des résultats dans combien de temps ? demanda-t-il, fébrile.

— Trois jours, pas moins, répondit le technicien.

— Ça m'ira, lança Clark qui sortit presque en courant.

Sur le coup, il décida d'aller chercher l'échantillon d'ADN lui-même. Il lui fallait un mandat, bien sûr, puis il devait prévenir Claude... et Don... et Paige, aussi. Non, pas Paige, pas avant qu'ils obtiennent les résultats des tests, mais... zut ! Il était tellement excité qu'il divaguait. Il appela Ron.

— Salut vieux. T'es où ? cria-t-il presque.

— Je n'ai pas pu te rejoindre. J'ai eu un léger accrochage et ça m'a retardé. T'as un problème ?

— Pas grave ! s'exclama Clark encore tout énervé. Et non, je n'ai pas de problème. C'est tout le contraire ! Le légiste m'a dit que le sang qu'on a trouvé il y a cinq ans est toujours bon. Tout ce qu'il nous faut maintenant, c'est un échantillon de l'ADN de Sullivan pour faire la comparaison. Tu imagines ? Tout ce temps, on l'avait !

— Pas vrai ! lança Ron. Wow ! On va le coincer. Bravo, Jeremy ! Tu as une intuition du diable !

— Il faut encore que l'ADN corresponde. Bon, je te laisse. Je dois parler à Claude.

Clark raccrocha sans même un au revoir et appela son autre comparse. Après l'avoir informé des derniers développements, il lui demanda de se procurer un mandat devant permettre de prélever un échantillon de salive sur la personne de Sullivan. Claude lui promit de s'en occuper dès à présent, en plus de lui garantir qu'ils auraient leur échantillon avant la fin de la journée.

— Non, non ! lança Clark. Va juste chercher le mandat. Je veux être avec toi quand tu prélèveras l'échantillon. Je veux le regarder se morfondre, le salaud !

Chapitre XL

C'était le quatrième anniversaire de Scott et le parrain d'Alexandra, Jeremy Clark, était de la fête. En plus d'un petit cadeau pour Scott, il avait apporté à sa filleule une grosse poupée en chiffon dernier cri. Il prenait son rôle très au sérieux. Mais à vrai dire, ce rôle n'était pas une contrainte, c'était une bouffée d'air frais qui l'avait ramené à la vie.

Jeremy visitait sa filleule de temps à autre pour qu'elle s'habitue à sa compagnie. Il lui arrivait aussi de la garder durant quelques heures et de la promener au parc lorsqu'il faisait beau.

Lorsque Paige lui avait demandé s'il voulait bien servir de parrain à sa fille, elle avait affirmé avoir vu en lui un homme de principe qui ne craignait de se mettre sur la sellette pour faire avancer la justice. Elle voulait que ses enfants le côtoient pour apprendre de lui.

— Tu veux que je te lise une histoire, Scott ? proposa Jeremy.

— Non, tonton. Je joue avec Roucky.

— Comme tu veux.

Jeremy se retourna et prit Alexandra qui marmonnait dans sa poussette.

— Allez... viens, *pitchounette*. On va s'asseoir dans le salon et je vais te lire une belle histoire.

Pendant que Jeremy s'installait au salon avec la petite, Paige regardait Scott qui se tirait avec Roucky. Ted était en train de dresser la table. Il avait lui-même préparé le canard à l'orange qu'il s'appropriait à servir, ainsi que tous les mets d'accompagnement. Pour le dessert, il avait prévu...

Paige se remémorait l'acharnement dont Clark avait dû faire preuve pour rendre possible ce beau moment qu'ils étaient en train de vivre. Elle savait bien qu'avec les années, son cœur se serait consolé de la perte de Roucky, mais n'aurait-elle jamais pu pardonner ? Pardonner à la justice, à ce juge, à la société ou même, à la vie ? Comment aurait-elle pu en venir à accepter ce sort, alors qu'elle aurait perdu un ami aussi fidèle que son chien ? Or, cet homme un peu bedonnant et enjoué lui avait évité tous ces tourments. Et il ne l'avait fait que dans le dessein d'aider et de rendre justice.

Avant de lui proposer d'être le parrain de son enfant, elle en avait discuté avec son conjoint. Mais pour tout dire, ce ne fut qu'une formalité, car Ted était parfaitement d'accord. Réticent au début, surtout par protectionnisme envers Paige, il n'avait pas aimé que Jeremy intervienne dans l'enquête impliquant Roucky et Sullivan. Mais après l'avoir vu s'acharner, il ne pouvait que l'admirer.

De son côté, Clark dut s'accorder un moment de réflexion avant d'accepter l'offre de Paige. Au départ, il ne se voyait pas très bien jouer le *tonton*. Son mode de vie lui plaisait et il ne voulait pas se sentir obligé : obligé de se présenter au baptême, aux anniversaires, à l'hôpital en cas de problème... Bref, obligé d'être présent, tout simplement. C'est pourquoi, à la grande déception de Paige, sa première réaction fut de décliner.

Quelque temps plus tard, un événement l'avait amené à y réfléchir à nouveau. Il avait dû travailler sur une enquête impliquant une vieille dame de soixante-dix-sept ans. Demeurant seule, celle-ci avait été agressée à son domicile.

Durant l'enquête, Clark eut à la rencontrer plusieurs fois ; d'abord à l'hôpital, puis chez elle. Lors de leur première rencontre, il lui avait demandé si elle avait des enfants ou des parents afin qu'il puisse les prévenir. Elle lui avait alors répondu qu'elle était seule, sans famille et sans amis. Cela l'avait perturbé. Chaque fois qu'il la rencontrait, elle était toujours contente de le voir et lui racontait beaucoup plus que ce dont il avait besoin pour conduire l'enquête. Plus tard, bien après avoir classé l'affaire, il avait continué à la visiter, la trouvant agréable et très intéressante.

Un soir qu'il sortait de chez elle et qu'il souriait encore des plaisanteries qu'ils avaient échangées, il se demanda pourquoi il aimait tant visiter cette dame. Il y jongla durant une partie de la soirée, puis finit par s'avouer qu'il conservait ce lien pour fuir la solitude. Non seulement il ne pouvait se résigner à laisser cette vieille dame se morfondre seule, mais il dut reconnaître que lui-même se sentait seul. Elle comblait donc le vide qu'il ressentait.

Suite à cette prise de conscience, il se rendit chez Paige et Ted pour leur annoncer qu'après mûres réflexions, il acceptait leur offre, si celle-ci était toujours valable.

C'est ainsi que Jeremy Clark devint le parrain de la petite Alexandra Campbell Sigouin. Et il ne lui fallut que très peu de temps pour admettre... qu'il adorait ça !

